RECUEIL DES LETTRES DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

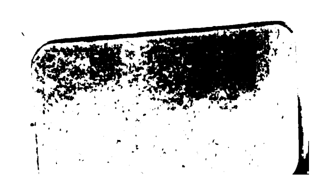
A MADAME DE FONTAINE.

A Ferney, 1 de février.

PUISQUE vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite épître adressée à votre sœur sur l'agriculture (1). Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez, ne sont pas si favorables à la poésie que la charrue et les moutons. *Virgile* a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite. 1761.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours les plus rians de la terre. Je joins à l'agrément d'avoir un château d'une jolie structure, et celui d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide d'être utile au pays que j'ai choisi pour

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.



OEUVRES COMPLÈTES DE M. DE VOLTAIRE.

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIÈME.

AUX DEUX-PONTS,
CHEZ SANSON ET COMPAGNIE.

1792.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de février.

1761. *De profundis clamavi.* J'ignore tout du pied de mes Alpes Joue-t-on Tancrède? Perſonne ne m'en dit mot. Réuſſit-elle? eſt-elle tombée? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire à M. le duc de *Choiſeul! C'était bien de chanſons qu'alors il s'agiſſoit!* Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux miniſtères à la fois! plus de plaiſirs! plus de ſoupers! Il eſt mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiſelle *Corneille* paraît-il auſſi important à mes anges qu'à moi? ont-ils le temps d'y penſer? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires? Je ne ſais par quel oubli je n'ai pas répondu à *le Kain.* Il y a un arrangement pour Oedipe Eh, mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître abſolu de tout? A quoi ſert ma voix? je n'en fais uſage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles ſont bien diſtribués; oui, tout eſt bien. Mais M. de *Richelieu* eſt-il à Verſailles? entrera-t-il au conſeil? et *maître Omer*, que fait-il brûler? quel plat et calomnieux réquiſitoire fait-il imprimer? J'ai cet homme en tête. J'aime l'Eccléſiaſte: le roi l'avait lu à ſon ſouper. Il fut fait pour madame de *Pompadour.* Et un *Omer!*...... Ah! ce petit ſinge à face de *Therſite* doit être puni. Que je hais ces monſtres! Plus que je vais en avant, plus le ſang me bout. Le roman de *Jean-Jacques* excite auſſi un peu ma mauvaiſe humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'*Aidie?* Tous nos contemporains s'en vont; je n'ai que

RECUËIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

Février 1761 — 1762.

1761. lui précisément ce qu'il lui faut: c'est, en général, la permission d'aller chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grâce, et qu'il ne soit point tué; car il est fort aimable, et il est neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame *Calendrin*.

LETTRE VII.

AU MÊME.

11 de février.

VOILA le cas de mourir; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiseul*; point de réponse. Je lui pardonne; il est surchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un Tancrède; je ne lui pardonne pas. Mais, que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle *Clairón*, ni d'aucune particularité du tripot, ni du retour de M. de *Richelieu*, ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue, ni de l'unique représentation de la Chevalerie, ni du *Père de famille*, c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps? le secrétaire que je préfère à tous les secrétaires d'Etat serait-il malade? ou serait-elle malade? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques*, ou de celui de *la Poplinière?* Chacun se peint dans ses romans. Le héros de la *Poplinière* est un homme auquel il faut un sérail; celui de *Jean-Jacques* est un précepteur

RECUEIL
DES LETTRES
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

A MADAME DE FONTAINE.

A Ferney, 1 de février.

PUISQUE vous aimez la campagne, ma chère nièce, je vous envoie la petite épître adressée à votre sœur sur l'agriculture (1). Le droit de champart, et tous les droits seigneuriaux que vous avez, ne sont pas si favorables à la poésie que la charrue et les moutons. *Virgile* a chanté les troupeaux et les abeilles, et n'a jamais parlé du droit de champart. Je vous ferai une épître pour vous confirmer dans le juste mépris que vous semblez avoir pour le tumulte et les inutilités de Paris, et dans votre heureux goût pour les douceurs de la retraite. 1761.

Il est vrai que Ferney est devenu un des séjours les plus rians de la terre. Je joins à l'agrément d'avoir un château d'une jolie structure, et celui d'avoir planté des jardins singuliers, le plaisir solide d'être utile au pays que j'ai choisi pour

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

ma retraite. J'ai obtenu du conſeil le deſſéche-
1761. ment des marais qui infectaient la province, et qui y portaient la ſtérilité. J'ai fait défricher des bruyères immenſes; en un mot, j'ai mis en pratique toute la théorie de mon épître. Si vous ne venez pas voir cette terre qui doit vous appartenir un jour, je vous avertis que je viendrai bouleverſer Ornoi, y planter et y bâtir; car il faut que je me ſerve de la truelle ou de la plume.

Le Kain devait venir jouer la comédie avec nous à Pâque; mais il m'a fallu communier ſans jouer. J'ai édifié mes paroiſſiens, au lieu de les amuſer; et M. de *Richelieu* s'eſt aviſé de mettre *le Kain* en pénitence dans ce ſaint temps.

Je veux vous donner avis de tout. L'impératrice de Ruſſie m'avait envoyé ſon portrait avec de gros diamans: le paquet a été volé ſur la route. J'ai du moins une ſouveraine de deux mille lieues de pays dans mon parti; cela conſole des cris des poliſſons. Ma chère nièce, je fais encore plus de cas de votre amitié. Adieu; j'embraſſe tout ce que vous aimez.

Eſt-il vrai que la *Dubois* récite le rôle d'*Atide* comme une petite fille qui ânonne ſa leçon?

Les étrennes du chevalier de *Molmire* ne paraiſſent pas vous être dédiées (1). Ne montrez le ſermon du bon rabbin *Akib* qu'à d'honnêtes gens dignes d'entendre la parole de DIEU. Savez-vous que j'avois autrefois une penſion que je perdis en perdant la place d'hiſtoriographe: le roi vient de m'en donner une autre, ſans qu'aſſurément j'aye oſé la demander; et M. le comte de *Saint-Florentin* m'envoie l'ordonnance pour être payé de la première année. La façon eſt

(1) *Les chevaux et les ânes, Etrennes aux ſots:* volume de *Contes et ſatires.*

infiniment agréable. Je soupçonne que c'est un tour de madame de *Pompadour* et de M. le duc de *Choiseul*. 1761.

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 2 de février.

ANGES de paix, mais anges de justice, voici le *Panta-odai* du sieur *Abraham Chaumeix*, tel qu'on me l'a envoyé de Paris; je l'ai fait copier fidellement. Je ne connais point le petit singe à face de *Thersite*; mais si cet homme est tel qu'on me le mande, il mérite l'exécration publique, et je ne connais personne qui doive craindre de démasquer un personnage si ridicule et si odieux. Quand on joint les mensonges de *Sinon* au style de *Zoïle*, à l'impudence de *Thersite*, et à la figure de *Ragotin*, on doit s'attendre de recevoir en public le châtiment qu'on mérite; et ceux qui n'ont pas la force en main pour se venger, font très-bien de payer les *Thersite* et les *Zoïle* dans leur propre monnaie. Se reconnaîtra qui voudra dans cette fidelle peinture, on n'en craint point les conséquences; on est bien aise même que *Thersite* sache à quel point on le hait et on le méprise: on en fera profession publique quand il le faudra. Le chevalier d'*Aidie* vient de mourir en revenant de la chasse; on mourra volontiers après avoir tiré sur les bêtes puantes. D'ailleurs on n'a rien à perdre en France, et on trouvera par-tout ailleurs des établissemens assez avantageux pour braver avec sécurité, et pour confondre, avec les armes de la vérité, les délateurs hypocrites

1761. *Car est le peintre indigne de louange,*
Qui ne sait peindre aussi bien diable qu'ange.

MAROT.

J'embrasse frère *Saurin* bien tendrement.

Frère Voltaire.

LETTRE IV.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 2 de février.

Je réitère à M. *Damilaville* et à M. *Thiriot* mes sincères remercimens de la bonté qu'ils ont de publier ma déclaration sur mes lettres et sur celles de madame *Denis*, imprimées à Paris sous le nom de Genève. Il m'est très-important que Genève, qui n'est qu'à une lieue de mon séjour, ne passe point pour un magasin clandestin d'éditions furtives. Je leur ai très-grande obligation de vouloir bien détruire ce soupçon injuste qui n'est déjà que trop répandu.

Je les supplie aussi très-instamment de ne rien changer à ma déclaration. L'article du culte et des devoirs de la religion est essentiel. Je dois parler de ces devoirs, parce que je les remplis, et que sur-tout j'en dois l'exemple à mademoiselle *Corneille* que j'élève. Il ne faut pas qu'après les calomnies punissables de *Fréron*, on puisse soupçonner que madame *Denis* et moi nous ayons fait venir l'héritière du nom de *Corneille* aux portes de Genève, pour ne pas professer hautement la religion du roi et du royaume. On a substitué à cet article nécessaire que *je m'occupe de ce qui intéresse mes amis.* On doit concevoir combien cela

eſt déplacé, pour ne rien dire de plus. Je ne dois point compte au public de ce qui intéreſſe mes amis, mais je lui dois compte de la religion de mademoiſelle *Corneille*. 1761.

J'inſiſte avec la même chaleur, ſur le changement qu'on veut faire dans ce que je dis de l'ode de M. *le Brun*. Je dis qu'il y a dans ſon ode des ſtrophes admirables, et cela eſt vrai. Les trois dernières ſur-tout me paroiſſent auſſi ſublimes que touchantes; et j'avoue qu'elles me déterminèrent ſur le champ à me charger de mademoiſelle *Corneille*, et à l'élever comme ma fille. Ces trois dernières ſtrophes me paraiſſent *admirables*, je le répète. Vous voulez mettre à la place *ſentimens admirables*, mais un ſentiment de compaſſion n'eſt point admirable; ce ſont ces ſtrophes qui le ſont. Je demande en grâce qu'on imprime ce que j'ai dit, et non pas ce qu'on croit que j'ai dû dire. Je ſais bien qu'il y a des longueurs dans l'ode, et des expreſſions haſardées. Le partage de M. *le Brun* eſt de rendre ſon ode parfaite en la corrigeant; et le mien eſt de louer ce que j'y trouve de parfait.

Obſervez, je vous prie, mes chers amis, que M. *le Brun* trouverait très-mauvais que je me bornaſſe à faire l'éloge de ſes ſentimens, quand je lui dois celui des beautés réelles qui ſont dans ſon ode.

Je renvoie à mes deux amis l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*, telle que je l'ai reçue de Paris. M. *Thiriot* peut ſe donner le plaiſir de porter ces étrennes à *Melpomène*. Mon correſpondant de Paris a mis l'abbé *Guyon* en note, d'autres prétendent qu'il fallait un autre nom. *Valete.*

M. *Thiriot* ne ſe deſſaiſira pas du *Panta-odai*.

LETTRE V.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de février.

1761. *De profundis clamavi.* J'ignore tout du pied de mes Alpes Joue-t-on Tancrède ? Personne ne m'en dit mot. Réussit-elle ? est-elle tombée ? J'ai vraiment bien pris mon temps pour écrire à M. le duc de *Choiseul ! C'était bien de chansons qu'alors il s'agissoit !* Le voilà donc chargé de la guerre et de la paix. Deux ministères à la fois ! plus de plaisirs ! plus de soupers ! Il est mort, s'il veut allier tout cela. Ce qui regarde mademoiselle *Corneille* paraît-il aussi important à mes anges qu'à moi ? ont-ils le temps d'y penser ? n'ont-ils pas eux-mêmes un peu d'affaires ? Je ne sais par quel oubli je n'ai pas répondu à *le Kain.* Il y a un arrangement pour Oedipe Eh, mon cher ange, n'êtes-vous pas le maître absolu de tout ? A quoi sert ma voix ? je n'en fais usage que pour vous regretter. Oui, tous les rôles sont bien distribués ; oui, tout est bien. Mais M. de *Richelieu* est-il à Versailles ? entrera-t-il au conseil ? et *maître Omer*, que fait-il brûler ? quel plat et calomnieux réquisitoire fait-il imprimer ? J'ai cet homme en tête. J'aime l'Ecclésiaste : le roi l'avait lu à son souper. Il fut fait pour madame de *Pompadour.* Et un *Omer!* ..... Ah ! ce petit singe à face de *Thersite* doit être puni. Que je hais ces monstres ! Plus que je vais en avant, plus le sang me bout. Le roman de *Jean-Jacques* excite aussi un peu ma mauvaise humeur.

Ne regrettez-vous pas le chevalier d'*Aidie ?* Tous nos contemporains s'en vont ; je n'ai que

deux jours à vivre, mais je les emploierai à rendre
les ennemis de la raison ridicules. 1761.

Je baise le bout de vos ailes; mais vos yeux! vos yeux!

LETTRE VI.

AU MÊME.

9 de février.

VOICI la plus belle occasion, mon cher ange, d'exercer votre ministère céleste. Il s'agit du meilleur office que je puisse recevoir de vos bontés

Je vous conjure, mon cher et respectable ami, d'employer tout votre crédit auprès de M. le duc de *Choiseul*, auprès de ses amis; s'il le faut, auprès de sa maîtresse, etc. etc Et pourquoi osé-je vous demander tant d'appui, tant de zèle, tant de vivacité, et sur-tout un prompt succès? pour le bien du service, mon cher ange; pour battre le duc de *Brunswick*. M. *Galatin*, officier aux gardes suisses, qui vous présentera ma très-humble requête, est de la plus ancienne famille de Genève; ils se font tuer pour nous, de père en fils, depuis *Henri IV*. L'oncle de celui-ci a été tué devant Ostende; son frère l'a été à la malheureuse et abominable journée de Rosbac, à ce que je crois; journée où les régimens suisses firent seuls leur devoir. Si ce n'est pas à Rosbac, c'est ailleurs; le fait est qu'il a été tué; celui-ci a été blessé. Il sert depuis dix ans; il a été aide-major, il veut l'être. Il faut des aides-majors qui parlent bien allemand, qui soient actifs, intelligens; il est tout cela. Enfin, vous saurez de

1761. lui précisément ce qu'il lui faut: c'est, en général, la permission d'aller chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grâce, et qu'il ne soit point tué; car il est fort aimable, et il est neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame *Calendrin*.

LETTRE VII.

AU MÊME.

11 de février.

VOILA le cas de mourir; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiseul*; point de réponse. Je lui pardonne; il est surchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un Tancrède; je ne lui pardonne pas. Mais, que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle *Clairón*, ni d'aucune particularité du tripot, ni du retour de M. de *Richelieu*, ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue, ni de l'unique représentation de la Chevalerie, ni du *Père de famille*, c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps? le secrétaire que je préfère à tous les secrétaires d'Etat serait-il malade? ou serait-elle malade? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques*, ou de celui de *la Poplinière?* Chacun se peint dans ses romans. Le héros de la *Poplinière* est un homme auquel il faut un sérail; celui de *Jean-Jacques* est un précepteur

qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages. Si jamais M. d'*Argental* fait un roman, 1761.
il prendra pour son héros un homme aimable qui saura aimer, mais qui laissera languir son ancien ami dans l'attente d'une de ses lettres.

Hélas! j'écris, mais avec bien de la peine; ma main pèse deux cents livres, ma tête aussi; je ne sais ce que j'ai; vraiment, je suis bien loin de faire une tragédie. La vie est trop courte. Puisse la vôtre être bien longue, ô mes divins anges!

LETTRE VIII.

AU MÊME.

16 de février.

Ce n'est pas aux yeux que j'ai mal, c'est à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je suis le plus maigre des goutteux. Non, ce n'est pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'est vous, vous qui parlez. Je n'avois oublié que l'article d'*Oedipe*, et j'ai réparé bien vîte cette omission. Mais vous, avez-vous répondu à mes justes plaintes contre *Prault* petit-fils, qui n'a pas seulement daigné m'envoyer un exemplaire de sa petite drôlerie de Tancrède? m'avez-vous dit un mot du *Père de famille?* Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de *Bellisle*, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de *Choiseul* de mes facéties; j'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse; mais n'allez pas l'imiter.

1761. lui précisément ce qu'il lui faut: c'est, en général, la permission d'aller chercher la mort à votre service. Faites-lui cette grâce, et qu'il ne soit point tué; car il est fort aimable, et il est neveu de cette madame *Calendrin* que vous avez vue étant enfant. Madame sa mère est bien aussi aimable que madame *Calendrin*.

LETTRE VII.

AU MÊME.

11 de février.

VOILA le cas de mourir; tout abandonne *Voltaire*. *Voltaire* a écrit deux lettres à M. le duc de *Choiseul*; point de réponse. Je lui pardonne; il est surchargé. Petit-fils *Prault* n'a pas daigné m'envoyer un Tancrède; je ne lui pardonne pas. Mais, que mes anges ne m'instruisent ni de la santé de mademoiselle *Clairôn*, ni d'aucune particularité du tripot, ni du retour de M. de *Richelieu*, ni de la façon dont certaine épître dédicatoire a été reçue, ni de l'unique représentation de la Chevalerie, ni du *Père de famille*, c'est le comble du malheur. A quoi dois-je attribuer ce détestable silence? mon cher ange a-t-il toujours mal aux yeux, comme moi à tout mon corps? le secrétaire que je préfère à tous les secrétaires d'Etat serait-il malade? ou serait-elle malade? mes anges sont-ils absorbés dans la lecture du roman de *Jean-Jacques*, ou de celui de *la Poplinière?* Chacun se peint dans ses romans. Le héros de la *Poplinière* est un homme auquel il faut un sérail; celui de *Jean-Jacques* est un précepteur

qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages. Si jamais M. d'*Argental* fait un roman, 1761.
il prendra pour son héros un homme aimable qui saura aimer, mais qui laissera languir son ancien ami dans l'attente d'une de ses lettres.

Hélas! j'écris, mais avec bien de la peine; ma main pèse deux cents livres, ma tête aussi; je ne sais ce que j'ai; vraiment, je suis bien loin de faire une tragédie. La vie est trop courte. Puisse la vôtre être bien longue, ô mes divins anges!

LETTRE VIII.

AU MÊME.

16 de février.

Ce n'est pas aux yeux que j'ai mal, c'est à la main écrivante. On dit que j'ai la goutte, mes divins anges, et que je suis le plus maigre des goutteux. Non, ce n'est pas moi qui ne réponds point aux articles des lettres, c'est vous, vous qui parlez. Je n'avois oublié que l'article d'*Oedipe*, et j'ai réparé bien vîte cette omission. Mais vous, avez-vous répondu à mes justes plaintes contre *Prault* petit-fils, qui n'a pas seulement daigné m'envoyer un exemplaire de sa petite drôlerie de Tancrède? m'avez-vous dit un mot du *Père de famille?* Si vous aviez daigné m'instruire de la maladie de M. de *Bellisle*, je n'aurais pas pris sottement ce temps-là pour importuner M. le duc de *Choiseul* de mes facéties; j'ai si bien pris mon temps, qu'il ne m'a point fait de réponse; mais n'allez pas l'imiter.

Je ne suis pas excessivement content de ma-
1761. dame de *Pompadour ;* mais aussi je ne suis pas fâché contre elle ; je trouve seulement la muse limonadière plus attentive qu'elle.

J'ignore aussi que M. le duc de *Richelieu* est à Versailles. C'est encore un de nos hommes exacts, qui vous écrivent une lettre de huit pages, et qui vous laissent-là des années entières.

Acharnement pour l'affaire du curé ? non, vivacité, oui. Et puis, quand j'ai rendu ce service à l'Eglise, je fais un chant de *la Pucelle.*

Je n'ai point trouvé d'autre façon de répondre à tous les faquins qui m'accusent de n'être pas bon chrétien, que de leur dire que je suis meilleur chrétien qu'eux. Je fais plus, je le prouve ; mais mon christianisme ne va pas jusqu'à pardonner à *Omer.* Je n'ai point de fiel contre *Fréron ;* c'est à lui à me détester, puisque je l'ai rendu ridicule, et que je l'ai fait bafouer de Paris à Vienne J'aurais voulu, il est vrai, pour mon divertissement, qu'on lui eût fait dire deux mots par le lieutenant criminel, au sujet de mademoiselle *Corneille ;* si cela ne se peut, il faut tâcher de prendre une autre route. M. *Corneille* père peut se plaindre à M. de *Saint-Florentin*, j'en écris à M. *le Brun.* Il est bon de tenter toutes les voies : car ce n'est pas assez de rendre *Fréron* ridicule ; l'écraser, est le plaisir. J'ai quelque maltalent contre M. de *Malesherbes* qui protège les feuilles de ce monstre ; mais toutes ces belles passions s'anéantissent devant la haine cordiale que je porte à l'impudent *Omer.* Cependant la violence de cette juste haine peut céder à la raison ; et, puisque je ne peux lui couper la main dont il a écrit son infame réquisitoire, qu'on lui a dicté, je l'abandonne à sa pédanterie, à

son hypocrisie, à sa méchanceté de singe, et à toute la noirceur de son noir caractère. Que le *Panta-odai* reste un ouvrage de société entre les mains de trois ou quatre personnes; que mademoiselle *Clairon* n'en ait pas même d'exemplaire, et que le plus profond mépris fasse place à ma juste colère, colère d'autant plus véhémente que je l'ai couvée un an entier. 1761.

Mes anges, si j'avais cent mille hommes, je sais bien ce que je ferais; mais, comme je ne les ai pas, je communierai à Pâque, et vous m'appellerez hypocrite tant que vous voudrez. Oui, pardieu, je communierai avec madame *Denis* et mademoiselle *Corneille*; et, si vous me fâchez, je mettrai en rimes croisées le *Tantum ergo*.

Je m'apperçois que cette lettre est plus brûlable que l'Ecclésiaste; ainsi je vous supplie de vous souvenir de moi au coin de votre cheminée.

A propos, qui vous a dit que je fesais une tragédie? Je suis fâché de vous ôter cette douce illusion. Cette lanterne vient de ce que madame *Denis*, qui est toujours folle du Droit du seigneur, avait mandé à sa sœur que nous jouerions quelque chose de nouveau et de merveilleux; mais sans lui dire de quoi il était question. Gardez-moi, je vous prie, un éternel secret, mes divins anges, sur ce Droit du seigneur qui m'enchante.

Pour Fanime, je la regarderai toute ma vie comme un ouvrage médiocre; et ce beau fils qui rend *Fanime* à son père, pour s'en débarrasser, me paraîtra toujours un des plus plats personnages qui aient jamais existé. Il y a des morceaux touchans, d'accord: on y pleure, je le passe: mais je ne juge point d'un visage par un nez et par un menton; je veux du tout

ensemble. Vive Tancrède; cette pièce me paraît
1761. bien faite, neuve, singulière. Cependant nous verrons ce que je pourrai faire pour obéir à vos ordres au saint temps de Pâques. Et la dissertation contre ces barbares Anglais, vous n'en parlez pas? Mes divins anges, je vous regarde comme la consolation et l'honneur de ma vie.

Je suis bien faible; mais je vous aime fortement.

18 de février.

TENEZ, mes gloutons, vous demandiez une tragédie, voilà un chant de *la Pucelle*; c'est envoyer une grive à des gens qui veulent manger un dindon; mais on donne ce qu'on a.

Tenez, voilà encore des lettres sur le roman de *Jean-Jacques* (1); mandez-moi qui les a faites, ô mes anges, qui avez le nez fin. Et *le Père de famille*, qu'est-il devenu?

LETTRE IX.

A M. DAMILAVILLE.

18 de février.

JE salue tendrement les frères, j'élève mon cœur à eux, et je prie DIEU pour le succès du *Père de famille*.

J'envoie aux frères une petite cargaison contenant un chant de *la Pucelle*, et les lettres sur *la Nouvelle Héloïse* ou *Aloïsia* de *Jean-Jacques*, auxquelles monsieur le marquis de *Ximenès* n'a fait nulle difficulté de mettre son nom, attendu qu'il

(1) Lettres de M. le marquis de *Ximenès*.

ne

ne craint pas plus *Jean-Jacques*, que *Jean-Jacques* ne ſemble craindre ſes lecteurs. *La Nouvelle Héloïſe* 1761. et *Daïra* m'ont fait relire *Zaïde* : qu'on faſſe quelque nouvelle tragédie, je relirai *Racine*.

J'ai demandé à M. *Thiriot* les recueils *I*, *K*, *L*, *M*, *N*; il faut bien que j'aye tout l'alphabet. Je ſuis très-fâché qu'il y ait une ville en France, nommée Paris, où il ſoit permis à un *Fréron* d'inſulter l'héritière du nom de *Corneille*; on ne m'écrit ſur cela que des lanternes. Si *Fréron* en avait dit autant de la petite-fille d'un laquais dont le père fût conſeiller du parlement ou de la cour des aides, on mettrait *Fréron* au cachot. Il eſt digne de ceux qui laiſſaient mourir de faim la couſine de *Cinna*, de né la pas venger : cela redouble mon mépris pour les bourgeois qui font le gros dos, parce qu'ils ont un office.

Je prie inſtamment M. *Thiriot* de mettre au cabinet l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon*. Ce n'eſt pas qu'on craigne le petit ſinge à face de *Therſite*, au ſourcil noir et au cœur noir; on a pour lui autant d'horreur que pour *Fréron*. C'eſt dommage qu'un auſſi inſolent et auſſi abſurde perſécuteur ne ſoit puni que par des vers et par l'exécration publique; il eſt bien heureux d'avoir affaire à des philoſophes qui ne peuvent ſe venger que par le mépris. Je voudrais bien voir un de ces faquins, ſi fiers de leurs petites charges, voyager dans les pays étrangers; il ferait une plaiſante figure à côté d'un homme de mérite.

LETTRE X.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 24 de février.

1761. L'ÉVANGILE a raifon de dire : Monfieur, fi le fel s'évanouit, avec quoi falera-t-on ? Grâce à la prudence de votre cuifinier, et à quatre doigts de lard bien placés entre les perdrix et la croûte, votre pâté eft arrivé frais et excellent, et il y a huit jours que nous en mangeons. Nous avons fait grande commémoration de vous, le verre à la main, non fans regretter le temps où vous avez bien voulu être de nos frères, dans votre petite cellule de fleurs.

Je ne mérite pas tout-à-fait les complimens dont vous m'honorez fur l'expulfion du gros frère *Feffi* ; j'ai bien eu l'avantage de chaffer les jéfuites de cent arpens de terre, qu'ils avaient ufurpés fur des officiers du roi ; mais je ne peux leur ôter les terres qu'ils poffédaient auparavant, et qu'ils avaient obtenues par la confifcation des biens d'un gentilhomme : on ne peut pas couper toutes les têtes de l'hydre.

Si vous êtes curieux de nouvelles de philofophie, je vous dirai qu'un officier, commandant d'un petit fort fur la côte de Coromandel, m'a apporté de l'Inde l'*évangile* des anciens brachmanes ; c'eft, je crois, le livre le plus curieux et le plus ancien que nous ayons ; j'en excepte toujours l'*ancien Teftament*, dont vous connaiffez la fainteté, la vérité et l'ancienneté. Une chofe fort plaifante, c'eft que tous les peuples anciens croyaient l'immortalité de l'ame, quand les Juifs n'en croyaient pas un mot. Si vous voulez des

nouvelles de nos armées, le régiment de Champagne s'est battu comme un lion, et a été battu comme un chien. Si vous voulez des nouvelles de la marine, on nous prend nos vaisseaux tous les jours. Si vous aimez mieux des nouvelles de finances, nous n'avons pas le sou. Je vous aime et je vous regrette de tout mon cœur. 1761.

LETTRE XI.

A M. DAMILAVILLE.

27 de février.

Je vous envoie toujours, Monsieur, mes lettres ouvertes ; tout doit être commun entre amis. Celle que je prends la liberté de vous envoyer pour monsieur *Bagieu* est pourtant cachetée ; mais c'est qu'il s'agit de vér.... Ce n'est pas pour moi, Dieu merci ; ce n'est pas non plus pour ma nièce ; ce n'est pas pour mademoiselle *Corneille* que je tiens plus pucelle que la pucelle d'*Orléans*, et qui est beaucoup plus aimable ; c'est pour un officier de mes parens, dont je prends soin, et que j'ai laissé aux Délices, injustement soupçonné et mourant.

Reçu *K* et *L*. Enivré du succès du *Père de famille*, je crois qu'il faut tout tenter pour mettre M. *Diderot* de l'académie ; c'est toujours une espèce de rempart contre les fanatiques et les fripons. Si je peux exécuter quelques ordres pour M. *Damilaville*, auprès de M. de *Courteille*, je suis tout prêt et trop heureux.

Les frères ont-ils reçu un chant de *Dorothée*, retrouvé dans d'anciennes paperasses, et des

1761. points? montez-vous à cheval? D'*Aumart* est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie, parce qu'il ne vous a rien fait; mais, pour avoir fait quelque chose à d'*Aumart*, ce pauvre garçon en mourra, ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce d'*Aumart*; mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de *Rousseau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit: pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonsoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main; on dit que j'ai la goutte, mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 3 de mars.

Voici, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (1). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Pere de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

(1) Lettre du 24 de janvier.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en suis d'autant plus obligé que je sais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi; il a senti le plaisir qu'il me fesait. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de philosophie ne vont point mal; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature;* il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

LETTRE XIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

Vous serez étonnée, Madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez: pour peu que je continue, je saurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes de *Jean-Jacques* sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras inti-

1764. lettres du marquis de *Ximenès* sur le roman de *J. J.* ?

J'assomme les frères de petites dépenses : je prie M. *Thiriot* de mettre tout sur son agenda. Il y a long-temps qu'il ne m'a écrit ; il ne sait pas que j'aime passionnément ses lettres. Mille tendres amitiés.

LETTRE XII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

A Ferney, 27 de février.

Nos montagnes couvertes de neiges, et mes cheveux devenus aussi blancs qu'elles, m'ont rendu paresseux, ma chère nièce ; j'écris trop rarement. J'en suis très-fâché, car c'est une grande consolation d'écrire aux gens qu'on aime : c'est une belle invention que de se parler, de cent cinquante lieues, pour vingt sous.

Avez-vous lu le roman de *Rousseau ?* Si vous ne l'avez pas lu tant mieux ; si vous l'avez lu, je vous enverrai les lettres du marquis de *Ximenès* sur ce roman suisse.

Nous montrons toujours l'orthographe à la cousine issue de germaine de *Polyeucte* et de *Cinna.* Si celle-là fait jamais une tragédie, je serai bien attrapé ; elle fait du moins de la tapisserie. Je crois que c'est un des beaux arts ; car *Minerve*, comme vous savez, était la première tapissière du monde. Il n'y a que la profession de tailleur qui soit au-dessus, DIEU ayant été lui-même le premier tailleur, et ayant fait des culottes pour *Adam*, quand il le chassa du paradis terrestre à coups de pied au cu.

Votre sœur embellit les dedans de Ferney, et moi je me ruine dans les dehors. C'est une terrible affaire que la création; vous avez très-bien fait de vous borner à rapetasser. Je vous crois actuellement bien à votre aise dans votre château; mais je vous plains de n'avoir ni grand jardin, ni grand lac : ce n'est pas assez d'avoir trois mille gerbes de champart, il faut que la vue soit satisfaite. 1761.

Le grand écuyer de *Cyrus* (1) aura beau faire, il ne formera point de paysage où la nature n'en a pas mis. J'ai peur qu'à la longue le terrain ne vous dégoûte. Quand vous voudrez voir quelque chose de fort au-dessus des Délices, venez chez nous à Ferney; sur-tout n'allez jamais à Paris; ce séjour n'est bon que pour les gens à illusion, ou pour les fermiers-généraux. Vive la campagne, ma chère nièce; vivent les terres, et sur-tout les terres libres, où l'on est chez soi maître absolu, et où l'on n'a point de vingtièmes à payer. C'est beaucoup d'être indépendant; mais d'avoir trouvé le secret de l'être en France, cela vaut mieux que d'avoir fait la Henriade.

Nous allons avoir une troupe de bateleurs auprès des Délices, ce qui fait deux avec la nôtre. En attendant que nous ouvrions notre théâtre, je m'amuse à chasser les jésuites d'un terrain qu'ils avaient usurpé, et à tâcher de faire envoyer aux galères un curé de leurs amis. Ces petits amusemens sont nécessaires à la campagne; il ne faut jamais être oisif.

Votre jurisconsulte est-il à Ornoy ou à Paris? votre conseiller clerc, qui écrit de si jolies lettres tous les jours de courrier, à ses parens, est-il allé juger? le grand écuyer travaille-t-il en petits

(1) M. de *Florian*.

1761. points? montez-vous à cheval? D'*Aumart* est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie, parce qu'il ne vous a rien fait; mais, pour avoir fait quelque chose à d'*Aumart*, ce pauvre garçon en mourra, ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce d'*Aumart;* mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de *Rousseau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit: pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonsoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main; on dit que j'ai la goutte, mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 3 de mars.

VOICI, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (1). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Pere de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

(1) Lettre du 24 de janvier.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en suis d'autant plus obligé que je sais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi; il a senti le plaisir qu'il me fesait. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de philosophie ne vont point mal; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature;* il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

LETTRE XIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

Vous serez étonnée, Madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez: pour peu que je continue, je saurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes de *Jean-Jacques* sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras inti-

1761. points? montez-vous à cheval? D'*Aumart* est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie, parce qu'il ne vous a rien fait; mais, pour avoir fait quelque chose à d'*Aumart*, ce pauvre garçon en mourra, ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce d'*Aumart;* mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de *Rousseau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit: pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonsoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main; on dit que j'ai la goutte, mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 3 de mars.

Voici, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (1). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Pere de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

(1) Lettre du 24 de janvier.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en suis d'autant plus obligé que je sais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi; il a senti le plaisir qu'il me fesait. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de philosophie ne vont point mal; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature*; il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

LETTRE XIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

Vous serez étonnée, Madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez: pour peu que je continue, je saurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes de *Jean-Jacques* sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras inti-

1761. points? montez-vous à cheval? D'*Aumart* est au lit depuis cinq mois, sans pouvoir remuer. *Tronchin* vous a guérie, parce qu'il ne vous a rien fait; mais, pour avoir fait quelque chose à d'*Aumart*, ce pauvre garçon en mourra, ou sa vie sera pire que la mort. C'est une bien malheureuse créature que ce d'*Aumart*; mais son père était encore plus sot que lui, et son grand-père encore plus. Je n'ai pas connu le bisaïeul, mais ce devait être un rare homme.

J'ai commencé ma lettre par le roman de *Rousseau*, je veux finir par celui de *la Poplinière*. C'est, je vous jure, un des plus absurdes ouvrages qu'on ait jamais écrit: pour peu qu'il en fasse encore un dans ce goût, il sera de l'académie.

Bonsoir; portez-vous bien. Je ne vous écris pas de ma main; on dit que j'ai la goutte, mais ce sont mes ennemis qui font courir ce bruit-là. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XIII.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 3 de mars.

VOICI, Monsieur, mon ultimatum à M. *Deodati* (1). Monsieur le censeur hebdomadaire, à qui je fais mes complimens, peut insérer ce traité de paix dans son journal.

Je regarde le jour du succès du *Pere de famille* comme une victoire que la vertu a remportée, et comme une amende honorable que le public a faite d'avoir souffert l'infame satire intitulée *La comédie des philosophes*.

(1) Lettre du 24 de janvier.

Je remercie tendrement M. *Diderot* de m'avoir instruit d'un succès auquel tous les honnêtes gens doivent s'intéresser; je lui en suis d'autant plus obligé que je sais qu'il n'aime guère à écrire. Ce n'est que par excès d'humanité qu'il a oublié sa paresse avec moi; il a senti le plaisir qu'il me fesait. Je doute qu'il sache à quel point cette réussite était nécessaire. Les affaires de philosophie ne vont point mal; les monstres qui la persécutaient seront du moins humiliés. 1761.

J'avais demandé à M. *Thiriot* l'*Interprétation de la nature;* il m'a oublié.

Mille tendresses à tous les frères.

LETTRE XIV.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Au château de Ferney, 6 de mars.

VOUS serez étonnée, Madame, de recevoir lettres sur lettres d'un homme que vous avez traité de négligent. Vous me mandez que vous vous ennuyez: pour peu que je continue, je saurai bien d'où vous vient cette maladie. Mais si mes lettres et la Pucelle entrent pour quelque chose dans cette léthargie, je crois que les six tomes de *Jean-Jacques* sont pour le moins aussi coupables que moi. Je pense que voilà le cas de souhaiter d'être sourde, puisque la perte de vos yeux vous laisse encore des oreilles pour entendre toutes nos sottises.

Je sais qu'il y a des personnes assez déterminées pour soutenir ce malheureux fatras inti-

——— tulé *Roman;* mais, quelque courage ou quelques
1761. bontés qu'elles aient, elles n'en auront jamais assez pour le relire. Je voudrais que madame de *la Fayette* revînt au monde, et qu'on lui montrât un roman suisse.

Franchement, tout est de même parure, depuis les remontrances et les réquisitoires jusqu'à nos romans et nos comédies. Je trouve que le siècle de *Louis XIV* s'embellit tous les jours. Il me semble que, du temps de *Molière* et de *Chapelle*, j'aurais été fâché d'être dans le pays de Gex; mais actuellement c'est un fort bon parti.

Vous me demandez, Madame, ce que c'est que mademoiselle *Corneille;* ce n'est ni *Pierre* ni *Thomas:* elle joue encore avec sa poupée; mais elle est très-heureusement née, douce et gaie, bonne, vraie, reconnaissante, caressante sans dessein et par goût. Elle aura du bon sens; mais, pour le *bon ton*, comme nous y avons renoncé, elle le prendra où elle pourra. Ce ne sera pas chez madame de *Volmar.* Nous n'avons aucune envie, Madame, d'aller à Clarence, depuis que vous avez déclaré qu'on ne vous trouvait pas là. Nous sentons tous qu'il faudrait aller à Saint-Joseph, mais les transmigrations sont trop difficiles. J'ai l'honneur d'être à moitié suisse, indépendant, heureux. Les mots de Paris et de couvent m'effraient autant que votre société charmante m'attire.

Je n'avais point d'idée du bonheur réservé à la vieillesse dans la retraite. Après avoir bien réfléchi à soixante ans de sottises que j'ai vues et que j'ai faites, j'ai cru m'apercevoir que le monde n'est que le théâtre d'une petite guerre continuelle, ou cruelle, ou ridicule, et un ramas de vanité à faire mal au cœur, comme le dit

très-bien

très-bien le bon déiste de juif qui a pris le nom de *Salomon* dans l'Ecclésiaste que vous ne lisez pas. 1761.

Adieu, Madame; consolez-vous de votre existence, et poussez-la cependant aussi loin que vous pourrez. J'ai trouvé dans le roman *Jacques* une lettre sur le suicide, que j'ai trouvée excellente, quoique ridiculement placée; elle ne m'a pourtant donné aucune envie de me tuer, et je sens que je ne me ferais jamais donné un coup de pistolet par la tête, pour un baiser âcre de madame de *Volmar*.

J'ai eu l'honneur de vous envoyer un petit chant de la Pucelle, par Versailles; je ne sais plus comment faire.

LETTRE XV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 19 mars.

C'EST pourtant aujourd'hui le jeudi de l'absoute, mes chers anges, et *le Kain* n'est point arrivé. J'ai ouï dire des choses qui percent le cœur. Est-il donc bien vrai que *le Kain* ait été en prison pour n'avoir eu un congé que de M le duc d'*Aumont*, et pour n'en avoir pas pris deux? Mademoiselle *Corneille* avait appris trois rôles, notre théâtre était tout arrangé, et sur-tout nous nous attendions à voir *le Kain* muni de vos lettres et de vos ordres. Toutes ces belles espérances ont été détruites par la noble sévérité du premier gentilhomme de la chambre.

J'espérais encore que *le Kain* m'apporterait une

édition de ce Tancrède qui doit tant à vos bon-
1761. tés, et de cette petite vengeance que j'ai tirée de l'outrecuidance anglaiſe. Le *Prault* petit-fils, eſt un petit drôle; il va criant que cette juſtification de *Corneille*, que ce plaidoyer contre *Shakeſpeare*, que cette préférence donnée à la politeſſe françaiſe ſur la barbarie anglaiſe, eſt un ouvrage de votre créature des Alpes. *Ce Prault eſt peu diſcret d'avoir dit mon ſecret;* ce *Prault* a joué d'un tour à *Cramer*. Il y a un nouveau tome tout garni de facéties; c'eſt Candide, Socrate, l'Ecoſſaiſe, et choſes hardies. *Envoyez-moi ce tome par la poſte*, écrit *Prault* à *Cramer*, *afin que je juge de ſon mérite, et que je voye ſi je peux me charger de quinze cents de vos exemplaires. Cramer* envoie ſon tome comme un ſot; *Prault* l'imprime en deux jours, et, probablement, y met mon nom pour me faire brûler par *Omer*. Ah, mes chers anges, que ce coquinet ôte mon nom! il ne faut pas être brûlé tous les ſix mois.

Mes chers anges, il eſt vrai que j'ai un beau ſujet, que je penſe pouvoir donner un peu de force à la tragédie françaiſe, que j'imagine qu'il y a encore une route, que je reſſemble à l'ingénieur du roi de Narſingue, qui s'aviſait de toutes ſortes de ſottiſes; mais attendons le moment de l'inſpiration pour travailler! Je ſuis à préſent dans les horreurs de l'Hiſtoire générale qu'on réimprime; mais que de changemens! le tableau n'était qu'en miniature, il eſt en grand. Mes anges verront le genre humain dans toute ſa turpitude, dans toute ſa démence. *Omer* frémira; je m'en moque: *Omer* n'aura jamais ni un auſſi joli château que moi, ni de ſi agréables jardins. Vous ſaurez que j'ai fait des jardins qui ſont comme la tragédie que j'ai en tête; ils ne

reſſemblent à rien du tout. Des vignes en feſtons, à perte de vue; quatre jardins champêtres, aux quatre points cardinaux; la maiſon au milieu; preſque rien de régulier, Dieu merci. Ma tragédie ſera plus régulière, mais auſſi neuve. Laiſſez-moi faire; plus je vieillis, plus je ſuis hardi. Mes chers anges, ſoyez auſſi hardis; faites jouer Oreſte; faites une brigue, je vous en prie; qu'on entende les cris de *Clytemneſtre*, que *Clairon* et *Duménil* joutent, que *le Kain* faſſe friſſonner; les comédiens me doivent cette complaiſance. Vous m'allez dire: *Fanime*, *Fanime;* eh bien, il eſt vrai que *Fanime*, *Enide* et le père ſont d'aſſez beaux rôles; mais l'amant eſt un benêt, ſoyez-en sûrs. Il faut que je donne une meilleure éducation à ce fat; il faut du temps. J'ai l'Hiſtoire générale et une demi-lieue de pays à défricher, et des marais à deſſécher, et un curé à mettre aux galères; tout cela prend quelques heures d'un pauvre malade. 1761.

Voici une épître ſur l'agriculture, dont vous ne vous ſoucierez point; vous n'aimez pas la choſe ruſtique, et j'en ſuis fou. J'aime mes bœufs, je les careſſe, ils me font des mines. Je me ſuis fait faire une paire de ſabots; mais, ſi vous faites jouer Oreſte, je les troquerai contre deux cothurnes, ſous l'ombrage de vos ailes.

Et vos yeux? parlez-moi donc de vos yeux.

LETTRE XVI.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 19 de mars.

1761. JE fuis fâché contre M. *Thiriot* le pareffeux; je fuis enchanté de M. *Damilaville* le diligent. Je reçois l'*Interprétation de la nature*, livre auquel je n'avais pu encore parvenir, non plus qu'au fujet qu'il traite. Je vais le lire, et je fuis sûr que je trouverai cent traits de lumière dans cet abyme.

Voilà donc *Jean-Jacques* politique; nous verrons s'il gouvernera l'Europe comme il a gouverné la maifon de madame de *Volmar*. C'eft un étrange fou. Il m'écrivit, il y a un an: *Vous avez corrompu la ville de Genève, pour prix de l'afile qu'elle vous a donné*. Ce pauvre bâtard de *Diogène* voulait alors fe faire valoir parmi fes compatriotes en décriant les fpectacles; et, dans fon faux enthoufiafme, il s'imaginait que je vivais à Genève, moi qui n'y ai pas couché deux nuits depuis cinq ans Il a l'infolence de me dire que j'ai un afile à Genève, à moi qui ai pour vaffaux plufieurs des magiftrats de fa république, parmi lefquels il n'y en a pas un qui ne le regarde comme un infenfé. Il m'offenfe de gaieté de cœur, moi qui lui avais offert non pas un afile, mais ma maifon où il aurait vécu comme mon frère. Je fais juge M. *Diderot*, M. *Thiriot*, et tous nos amis, du procédé de *Jean-Jacques;* et je leur demande fi, quand un détracteur de *Corneille*, de *Racine*, de *Molière*, fait un roman dont le héros va au b....., et dont l'héroïne fait un enfant avec fon précepteur, il ne mérite pas bien le mépris dont M. de *Ximenès* daigne l'accabler.

L'abbé *Trublet* a donc la place du maréchal de *Bellisle?* Vous verrez qu'il n'aura que celle de l'abbé *Cotin*. 1761.

M. *Thiriot* le pareſſeux, un petit mot, je vous prie. Quand il faudra écrire à M. de *Courteille*, ordonnez.

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 26 de mars.

MON cher et ancien ami, nous ſommes tous malades. Nous avons quitté Ferney pour revenir aux Délices, à portée des *Tronchin*. Madame *Denis* ſe fait ſaigner, et moi je cherche à faire diverſion en écrivant. Si on ſaigne auſſi la petite-nièce du grand *Corneille*, je demanderai que l'on mette quelques gouttes de ſon ſang dans mes veines, ſi faire ſe peut, pour la première tragédie que je ferai.

M. de *Ximenès* eſt le ſeul de la maiſon qui ait réſiſté à l'épidémie; il s'était purgé par les *Lettres ſur J. J.* Voici un Reſcrit de l'empereur de la Chine ſur la paix perpétuelle que ce *Jean-Jacques* va nous procurer. Amuſez-vous de cela, en attendant la diète européaine. Ce petit rogaton n'enflera pas beaucoup le paquet. Je voudrais vous envoyer une grande diable d'épître en vers à madame *Denis*, ſur l'agriculture que nous aimons tous deux. Si vous en êtes curieux, demandez-la à M. d'*Argental* ou à M *Thiriot;* elle ne vaut pas le port.

Je vous ſuppoſe à Paris, *ſanum et hilarem;* je ſuis *hilaris*, mais non *ſanus;* ſi j'avais de la ſanté,

1761. on verrait beau jeu..... Adieu, je vous embrasse tendrement.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 29 de mars.

Il faut que j'aye commis quelque grande iniquité, dont je ne me suis pas accusé en fesant mes pâques; car mes anges ont détourné de moi leur face et leur plume. Je leur dirai comme le prophète : *Je vous ai joué de la flûte, et vous n'avez point dansé ;* je leur ai envoyé vers et prose, point de nouvelles, nul signe de vie. J'essuie d'ailleurs plus d'une tribulation. *Prault* a imprimé Tancrède. Non-seulement il ne l'a point imprimé tel que je l'ai fait, mais ni *Prault*, ni *le Kain*, ni mademoiselle *Clairon*, qui en ont eu le profit, n'ont daigné m'en faire tenir un exemplaire. En récompense, on a imprimé Tancrède entièrement altéré, et d'une manière qui, dit-on, me couvre de honte. *Prault* donne au public, sous mon nom, l'Apologie de *Corneille* et de *Racine*, malgré tout ce que j'ai exigé de lui. Il faut donc m'armer de patience, et me résigner. Mes chers anges, ne m'abandonnez pas dans mes détresses. J'ai sur-tout une grâce à vous demander; c'est de me garder un profond secret sur le Droit du seigneur, et de ne pas empêcher qu'une personne de mérite, qui est dans la pauvreté, retire quelque émolument de ce petit ouvrage que j'ai retouché avec le plus grand soin. C'est une chose que j'ai infiniment à cœur; et vous êtes trop bons pour ne pas vous prêter à mes faiblesses.

Vous ne m'avez point écrit depuis le roman de *Jean-Jacques*. Seriez-vous de ceux qui ont pris le parti de ce petit *Diogène* manqué ? Savez-vous qu'il y a dix-huit mois que ce fou sérieux fit une cabale, du fond de son village, à Genève, pour empêcher la comédie, et qu'il m'écrivit à moi : *Vous corrompez ma république pour prix de l'asile qu'elle vous a donné ?* 1761.

Ne vous l'ai-je pas mandé, et ne trouvez-vous pas qu'il est trop doucement puni ?

Ne soyez pas fâchés contre *Fanime*. Tant que son amant ne sera qu'un sot, elle ne sera pas digne de paraître.

Dites-moi, je vous en conjure, si M. le duc de *Choiseul* a toujours de la bonté pour moi, et si par hasard nous pouvons espérer la paix. Mais sur-tout instruisez-moi comment vont les yeux et la santé de mes anges, et ne mettez pas mon cœur au désespoir.

LETTRE XIX.

AU R. P. BETTINELLI, *servite, à Vérone.*

Mars.

Si j'étais moins vieux, et si j'avais pu me contraindre, j'aurais certainement vu Rome, Venise et votre Vérone ; mais la liberté suisse et anglaise, qui a toujours fait ma passion, ne me permet guère d'aller dans votre pays voir les frères inquisiteurs, à moins que je n'y sois le plus fort. Et comme il n'y a pas d'apparence que je sois jamais ni général d'armée ni ambassadeur, vous trouverez bon que je n'aille point dans un

1761. pays où l'on saisit, aux portes des villes, les livres qu'un pauvre voyageur a dans sa valise Je ne suis point du tout curieux de demander à un dominicain permission de parler, de penser et de lire; et je vous dirai ingénument que ce lâche esclavage de l'Italie me fait horreur. Je crois la basilique Saint-Pierre de Rome fort belle; mais j'aime mieux un bon livre anglais, écrit librement, que cent mille colonnes de marbre Je ne sais pas de quelle liberté vous me parlez auprès de Monte-Baldo; je ne connais de liberté que celle dont on jouit à Londres. C'est celle où je suis parvenu, après l'avoir cherchée toute ma vie La félicité que je me suis faite redouble par votre commerce. Je recevrai, avec la plus tendre reconnaissance, les instructions que vous voulez bien me promettre sur l'ancienne littérature italienne, et j'en ferai certainement usage dans la nouvelle édition de l'Histoire générale, histoire de l'esprit humain beaucoup plus que les horreurs de la guerre et des fourberies de la politique. Je parlerai des gens de lettres beaucoup plus au long que dans les premières; parce qu'après tout ce sont eux qui ont civilisé le genre humain: l'histoire qu'on appelle *civile et religieuse* est trop souvent le tableau des sottises et des crimes.

Je fais grand cas du ouvrage avec lequel vous avez osé dire que le *Dante* était un fou, et son ouvrage un monstre. J'aime encore mieux pourtant dans ce monstre une cinquantaine de vers supérieurs à son siècle, que tous les vermisseaux appelés *sonetti*, qui naissent et qui meurent à milliers aujourd'hui dans l'Italie, de Milan jusqu'à Otrante.

Algarotti a donc abandonné *le Triumvirat*, comme

Lepidus : je crois que, dans le fond, il penſe comme vous ſur le *Dante*. Il eſt plaiſant que, 1761.
même ſur ces bagatelles, un homme qui penſe n'oſe dire ſon ſentiment qu'à l'oreille de ſon ami. Ce monde-ci eſt une pauvre maſcarade. Je conçois à toute force comment on peut diſſimuler ſes opinions pour devenir cardinal ou pape; mais je ne conçois guère qu'on ſe déguiſe ſur le reſte. Ce qui me fait aimer l'Angleterre, c'eſt qu'il n'y a d'hypocrites en aucun genre. J'ai tranſporté l'Angleterre chez moi, eſtimant d'ailleurs infiniment les Italiens, et ſur-tout vous, Monſieur, dont le génie et le caractère ſont faits pour plaire à toutes les nations; et qui mériteriez d'être auſſi libre que moi.

Pour le poliſſon nommé *Marini*, qui vient de faire imprimer le *Dante* à Paris dans la collection des poëtes italiens, c'eſt un marchand qui vient établir ſa boutique, et qui vante ſa marchandiſe; il dit des injures à *Bayle* et à moi, et nous reproche comme un crime de préférer *Virgile* à ſon *Dante*. Ce pauvre homme a beau dire, le *Dante* pourra entrer dans les bibliothèques des curieux; mais il ne ſera jamais lu. On me vole toujours un tome de l'*Arioſte*, on ne m'a jamais volé un *Dante*.

Je vous prie de donner au diable il ſignor *Marini* et tout ſon enfer, avec la panthère que le *Dante* rencontre d'abord dans ſon chemin, ſa lionne et ſa louve Demandez bien pardon à *Virgile* qu'un poëte de ſon pays l'ait mis en ſi mauvaiſe compagnie Ceux qui ont quelque étincelle de bon ſens, doivent rougir de cet étrange aſſemblage en enfer, du *Dante*, de *Virgile*, de *Saint-Pierre* et de madona *Béatrice*. On trouve chez nous, dans le dix-huitième ſiècle, des gens

1761. qui s'efforcent d'admirer des imaginations aussi stupidement extravagantes et aussi barbares; on a la brutalité de les opposer aux chefs-d'œuvres de génie, de sagesse et d'éloquence que nous avons dans notre langue, etc. *O tempora! ô judicium!*

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, est venue me consoler et m'encourager; sur le champ, la rage du tripot m'a repris. J'ai déniché un vieil Oreste; et, presto, presto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaissance d'*Oreste* et d'*Electre*, et à la mort de *Clytemnestre*; puis, étant de sang froid, j'ai écrit la pancarte du privilège, et la requête aux comédiens pour les rôles; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon respectable ami de la guérison de ses deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.

M. d'*Argental* voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence; mais la main va et griffonne.

Vous saurez que M. de *Lauraguais* a fait aussi son Oreste, et qu'il est juste qu'il soit joué sur le théâtre qu'il a embelli; mais il permet que je passe avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être représenté n'est pas une folie nécessaire, et la mienne l'est. On a eu l'injustice de me reprocher d'avoir traité le même sujet que *Crébillon* mon maître, comme si *Euripide* n'avait pas fait

ſon Electre après celle de *Sophocle;* mais enfin
il fut joué : on ne lui fit pas un crime d'avoir 1761.
travaillé ſur le même ſujet; on ne voulut pas
le perdre auprès de madame de *Pompadour.* Mon
Pammène ne vaut pas le *Palamède* de *Crébillon;*
mais peut-être ma *Clytemneſtre* vaut mieux que
la ſienne, et c'eſt quelque choſe d'avoir fait cinq
actes ſans amour, quand on eſt français. Si mademoiſelle *Duménil* s'imagine que *Clytemneſtre*
n'eſt pas le premier rôle, elle ſe trompe; mais
il faut que mademoiſelle *Clairon* ſoit perſuadée
que le premier eſt *Electre.* Je mets le tout à l'ombre de vos ailes. Signalez vos bontés et votre
crédit.

M. le duc de *la Vallière*, tout grave auteur
qu'il eſt, m'a donc trompé. Voilà de la pâture
pour les *Frérons.* Heureuſement, je connais des
ſermons tout auſſi ridicules que le recueil des
Facéties, et j'en ferai uſage pour l'édification
du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi
ce que vous penſez de la paix. Pour moi, je ne
l'attends pas ſitôt.

Eſt-il bien vrai que l'abbé *Coyer* ſoit exilé, et
que ſon approbateur ſoit en priſon? et pourquoi?
qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Histoire
de Sobieski* qui puiſſe mériter cette ſévérité?
s'agit-il de religion? la fureur du fanatiſme a-t-elle pu être portée juſqu'à trouver par-tout des
prétextes de perſécution? que diront nos pauvres philoſophes? dans quel pays des ſinges et
des tigres êtes-vous? Mes chers anges, que ne
pouvez-vous être les anges exterminateurs des
ſots!

LETTRE XXI.

AU MÊME.

3 d'avril.

1761. Il faut apprendre à mes anges gardiens que la feuille de *Fréron*, qu'on a traitée de bagatelle, a eu les suites les plus désagréables. Un gentilâtre bourguignon voulait l'épouser (cette *Corneille*); il a vu la feuille; il a vu que mademoiselle *Corneille* était *fille d'un paysan qui subsistait d'un emploi de cinquante livres par mois, à la poste de deux sous.* Il n'a jamais lu le Cid; il a cru qu'on le trompait quand on lui disait que mademoiselle *Corneille* avait deux cents ans de noblesse : le mariage a été rompu Il est bien étrange qu'on souffre de telles personnalités, uniquement parce qu'on croit que je suis compromis. Nous demandons à M. de *Malesherbes* qu'il exige au moins une rétractation formelle du coquin; qu'il dise qu'*il demande pardon au public d'avoir outragé un nom respectable, en disant que mademoiselle Corneille avait quitté le couvent pour aller recevoir une nouvelle education du sieur Lécluse, acteur de l'opéra-comique; qu'il avoue qu'il a été grossièrement trompé, et qu'il se repent d'avoir donné ce scandale.*

Mon cher ange, prenez le sort de mademoiselle *Corneille* à cœur, nous vous en conjurons. Je jure bien de ne jamais travailler pour le théâtre, si on profane ainsi le nom de notre père.

Voici un mémoire bien bas (1); mais c'est aussi du plus bas des hommes dont il s'agit. Je le tiens de *Thiriot;* cela parait avoir un air de

(1) Anecdotes sur *Fréron*.

grande vérité. Eſt-il poſſible qu'on protége un tel miſérable? Si M. de *Malesherbes* ſavait le tort qu'il ſe fait en autoriſant *Fréron*, il ceſſerait de protéger ſes turpitudes. 1761.

Ayez la bonté de m'apprendre ce que c'eſt que la déconvenue de cet abbé *Coyer*. Je m'y intéreſſe infiniment; c'eſt un de nos frères.

La littérature eſt trop déshonorée et trop perſécutée à Paris; et mon averſion pour cette ville eſt égale à mon idolâtrie pour mes anges.

Je les ſupplie de me répondre ſur Oreſte, ſur la pièce d'*Hurtaud*, ſur M. de *Malesherbes*. De la paix, je ne m'en ſoucie guère; je ſais bien qu'elle ne ſe fera pas.

LETTRE XXII.

A M. DUCLOS.

Ferney, 10 d'avril.

Je vous aſſure, Monſieur, que vous me faites grand plaiſir en m'apprenant que l'académie va rendre à la France et à l'Europe le ſervice de publier un recueil de nos auteurs claſſiques, avec des notes qui fixeront la langue et le goût, deux choſes aſſez inconſtantes dans ma volage patrie. Il me ſemble que mademoiſelle *Corneille* aurait droit de me bouder, ſi je ne retenais pas le grand *Corneille* pour ma part. Je demande donc à l'académie la permiſſion de prendre cette tâche, en cas que perſonne ne s'en ſoit emparé.

Le deſſein de l'académie eſt-il d'imprimer tous les ouvrages de chaque auteur claſſique? faudra-t-il des notes ſur Ageſilas et ſur Attila, comme

1761. sur Cinna et sur Rodogune ? voulez-vous avoir la bonté de m'instruire des intentions de la compagnie ? exige-t-elle une critique raisonnée ? veut-elle qu'on fasse sentir le bon, le médiocre et le mauvais ? qu'on remarque ce qui était autrefois d'usage, et ce qui n'en est plus ? qu'on distingue les licences des fautes ? et ne propose-t-elle pas un petit modèle auquel il faudra se conformer ? l'ouvrage est-il pressé ? combien de temps me donnez-vous ?

Puisqu'on veut bien placer ma maigre figure sous le visage rebondi de M. le cardinal de *Bernis*, j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment ma petite tête en perruque naissante. L'original aurait bien voulu venir se présenter lui-même, et renouveler à l'académie son attachement et son respect, mais les laboureurs, les vignerons et les jardiniers me font la loi : *è nitido fit rusticus*. Comptez cependant que, dans le fond de mon cœur, je sais très-bien qu'il vaut mieux vous entendre que de planter des mûriers blancs.

LETTRE XXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 11 d'avril.

PERSONNE au monde n'a jamais adressé plus de prières que moi à ses anges gardiens. Ce Tancrède est, dit-on, rejoué et reçu avec quelque indulgence, comme une pièce à laquelle vos bons avis ont ôté quelques défauts, et on pardonne à ceux qui restent ; mais je ne reçois ni l'exemplaire de Tancrède, ni celui de l'apologie de

mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'eſt pas juſte. Souffrez 1761. que je recommande encore Oreſte à vos bontés: voyez ſi ces petits changemens que je vous envoie ſont admiſſibles.

J'ai une autre ſupplique à préſenter: le petit *Prault*, qui ne m'a pas envoyé un Tancrède, n'a pas mieux traité madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul*, malgré toutes ſes promeſſes. Je ſoupçonne qu'ils n'en ſont pas trop contens, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent ſavoir que je ne me ſuis pas mêlé de l'édition. Il eût été aſſez placé que *le Kain* ou mademoiſelle *Clairon* eût préſenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie: tout cela eſt l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, ſemer et bâtir?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de *Choiſeul*, une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immenſe dont il eſt chargé ne lui permet pas de faire réponſe à des gens auſſi inutiles que moi; il y avait pourtant dans ma lettre quelque choſe d'utile. Enfin, je demande en grâce à M. d'*Argental* de m'apprendre ſi je ſuis en grâce auprès de ſon ami.

Malgré les petits déſagrémens que j'eſſuie ſur Tancrède, j'ai toujours du goût pour Oreſte. Ce ſerait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la ſimplicité de *Sophocle* des cabales des ſoldats de *Corbulon*.

Mille tendres reſpects.

LETTRE XXIV.

AU MÊME.

A Ferney, 17 d'avril.

1761. PLUS anges que jamais, et moi plus endiablé, la tête me tourne de ma création de Ferney. Je tiens une terre à gouverner pire qu'un royaume; car un miniſtre n'a qu'à ordonner, et le pauvre campagnard des Alpes eſt obligé de faire tout lui-même; il n'a jamais de loiſir, et il en faut pour penſer. Ainſi donc, mes anges, vous pardonnerez à ma tête épuiſée.

1°. *Oreſte* ſe recommande à vos divines aîles. *Ma mère en fait autant* eſt le commencement d'une chanſon plutôt que d'un vers tragique. Quelquefois un miſérable hémiſtiche coûte.

Il a montré pour nous l'amitié la plus tendre;
Il révérait mon père, il pleurait ſur ſa cendre.

ELECTRE.

Et ma mère l'invoque! Ainſi donc les mortels
Se baignent dans le ſang, et tremblent aux autels.

Voilà, je crois, la ſottiſe amendée.

Il eſt plaiſant que *Bernard* m'ait volé, et que je n'oſe pas le dire (1); mais un *Riche* vaut mieux, et grâces vous ſoient rendues. Le produit net de cent ſoixante et treize journaux eſt fort plaiſant et plus honnête; mais ſavez-vous bien que vous faites *Jean-Jacques* un très-grand ſeigneur? vous

(1) *Nota.* Il était frère de la première préſidente *Molé*, qui ne paya point ſes dettes, mais qui trouvait fort mauvais qu'on dît qu'il avait volé ſes créanciers.

lui

lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, sans le tabac, ne pourrait en donner autant à ses actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges. 1761.

J'ai une curiosité extrême de savoir si madame de *Pompadour* et M le duc de *Choiseul* ont reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curiosité, de savoir si on joue la seconde scène du second acte de Tancrède, comme elle est imprimée dans l'édition *Cramer*, et comme elle ne l'est pas dans l'édition de ce *Prault*. Je vous conjure, de me dire la vérité. Je trouve la façon *Cramer* plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges sans préjugés, vous verriez que le droit du seigneur n'est pas à dédaigner; que le fond en était bon; que la forme y a été mise à la fin; qu'il n'y a pas une de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce est tout le contraire de ce que vous avez vu: en un mot, je vous conjure de la laisser passer sous le masque en son temps.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un; mais le czar m'attend, et l'Histoire générale se réimprime, augmentée de moitié; et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne suis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaissance d'*Oreste* et d'*Electre*; daignez me l'envoyer ou j'en ferai une autre. Je suis entouré de vers, de prose, de comptes d'ouvriers, je ne peux me reconnaître. Il est très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiselle *Corneille*, et que l'emploi de *valet de poste* a arrêté le soupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron*; et on protège cet homme.

1761. qui s'efforcent d'admirer des imaginations auſſi ſtupidement extravagantes et auſſi barbares; on a la brutalité de les oppoſer aux chefs-d'œuvres de génie, de ſageſſe et d'éloquence que nous avons dans notre langue, etc. *O tempora! ô judicium!*

LETTRE XX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 1 d'avril.

A peine avais-je fait partir mes doléances, qu'une lettre de mes anges, du 25 de mars, eſt venue me conſoler et m'encourager; ſur le champ, la rage du tripot m'a repris. J'ai déniché un vieil Oreſte; et, preſto, preſto, j'ai fait des points d'aiguille à la reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre*, et à la mort de *Clytemneſtre*; puis, étant de ſang froid, j'ai écrit la pancarte du privilège, et la requête aux comédiens pour les rôles; et j'envoie le tout à mes chers anges, félicitant mon reſpectable ami de la guériſon de ſes deux yeux, qui vont mieux que mes deux oreilles.

M. d'*Argental* voit, et moi je n'entends guère. Surdité annonce décadence; mais la main va et griffonne.

Vous ſaurez que M. de *Lauraguais* a fait auſſi ſon Oreſte, et qu'il eſt juſte qu'il ſoit joué ſur le théâtre qu'il a embelli; mais il permet que je paſſe avant, pour lui faire bientôt place. Sa folie d'être repréſenté n'eſt pas une folie néceſſaire, et la mienne l'eſt. On a eu l'injuſtice de me reprocher d'avoir traité le même ſujet que *Crébillon* mon maître, comme ſi *Euripide* n'avait pas fait

fon Electre après celle de *Sophocle*; mais enfin
il fut joué : on ne lui fit pas un crime d'avoir 1761.
travaillé fur le même fujct ; on ne voulut pas
le perdre auprès de madame de *Pompadour.* Mon
Pammène ne vaut pas le *Palamède* de *Crébillon*;
mais peut-être ma *Clytemneftre* vaut mieux que
la fienne, et c'eft quelque chofe d'avoir fait cinq
actes fans amour, quand on eft français. Si mademoifelle
Duménil s'imagine que *Clytemneftre*
n'eft pas le premier rôle, elle fe trompe ; mais
il faut que mademoifelle *Clairon* foit perfuadée
que le premier eft *Electre*. Je mets le tout à l'ombre
de vos ailes. Signalez vos bontés et votre
crédit.

M. le duc de *la Vallière*, tout grave auteur
qu'il eft, m'a donc trompé. Voilà de la pâture
pour les *Frérons*. Heureufement, je connais des
fermons tout auffi ridicules que le recueil des
Facéties, et j'en ferai ufage pour l'édification
du prochain. Pour l'amour de Dieu, dites-moi
ce que vous penfez de la paix. Pour moi, je ne
l'attends pas fitôt.

Eft-il bien vrai que l'abbé *Coyer* foit exilé, et
que fon approbateur foit en prifon? et pourquoi?
qu'a-t-on donc vu ou voulu voir dans l'*Hiftoire
de Sobieski* qui puiffe mériter cette févérité?
s'agit-il de religion? la fureur du fanatifme a-t-elle
pu être portée jufqu'à trouver par-tout des
prétextes de perfécution? que diront nos pauvres
philofophes? dans quel pays des finges et
des tigres êtes-vous? Mes chers anges, que ne
pouvez-vous être les anges exterminateurs des
fots!

LETTRE XXXIII.

A M. HELVETIUS.

11 de mai.

1761. JE suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, sans craindre ses indignes ennemis. Elle est donc plus persécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la consultation de mademoiselle *Clairon* incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le soit. Eh, messieurs les inquisiteurs, accordez-vous donc ! Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens, vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier: on ne sait plus comment faire avec vous. Les jansénistes, les convulsionnaires gouvernent donc Paris ! C'est bien pis que le règne des jesuites; il y avait des accommodemens avec le ciel, du temps qu'ils avaient du crédit; mais les jansénistes sont impitoyables. Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne pourrait amener les choses à quelque conciliation ?

Je suis bien consolé de voir *Saurin* de l'académie. Si *le Franc de Pompignan* avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclu *Huern* de la matricule des avocats.

lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, ſans le tabac, ne pourrait en donner autant à ſes actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges. 1761.

J'ai une curioſité extrême de ſavoir ſi madame de *Pompadour* et M le duc de *Choiſeul* ont reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curioſité, de ſavoir ſi on joue la ſeconde ſcène du ſecond acte de Tancrède, comme elle eſt imprimée dans l'édition *Cramer*, et comme elle ne l'eſt pas dans l'édition de ce *Prault*. Je vous conjure, de me dire la vérité. Je trouve la façon *Cramer* plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges ſans préjugés, vous verriez que le droit du ſeigneur n'eſt pas à dédaigner; que le fond en était bon; que la forme y a été miſe à la fin; qu'il n'y a pas une de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce eſt tout le contraire de ce que vous avez vu: en un mot, je vous conjure de la laiſſer paſſer ſous le maſque en ſon temps.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un; mais le czar m'attend, et l'Hiſtoire générale ſe réimprime, augmentée de moitié; et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne ſuis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre;* daignez me l'envoyer ou j'en ferai une autre. Je ſuis entouré de vers, de proſe, de comptes d'ouvriers, je ne peux me reconnaître. Il eſt très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiſelle *Corneille*, et que l'emploi de *valet de poſte* a arrêté le ſoupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron;* et on protège cet homme.

1761. *Le Brun* eſt un bavard. Il m'avait inſinué, dans ſes premières lettres, que je ne devais pas laiſſer mademoiſelle *Corneille* dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-deſſus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus affreux à la mort de *Clytemneſtre*, que de l'entendre crier? Il n'y a point là de beaux vers à faire: c'eſt le ſpectacle qui parle; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

Mais ſongez que Térée et Oreſte tout de ſuite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laiſſer reſpirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du tripot.

Daignerez-vous répondre à tous les points? Je n'en peux plus; mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi ſi vous ne trouvez pas le mémoire contre les jéſuites bien fort et bien concluant? comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup ſans mémoire; je les ai fait ſortir d'un domaine qu'ils uſurpaient. Ils n'ont pas oſé plaider contre moi; mais il ne s'agiſſait que de cent ſoixante-mille livres.

mes maîtres contre les Anglais. Vous m'avouerez, mes anges, que cela n'eſt pas juſte. Souffrez que je recommande encore Oreſte à vos bontés: voyez ſi ces petits changemens que je vous envoie ſont admiſſibles. 1761.

J'ai une autre ſupplique à préſenter: le petit *Prault*, qui ne m'a pas envoyé un Tancrède, n'a pas mieux traité madame de *Pompadour* et M. le duc de *Choiſeul*, malgré toutes ſes promeſſes. Je ſoupçonne qu'ils n'en ſont pas trop contens, et qu'ils croient que j'ai manqué à mon devoir. Ils ne peuvent ſavoir que je ne me ſuis pas mêlé de l'édition. Il eût été aſſez placé que *le Kain* ou mademoiſelle *Clairon* eût préſenté l'ouvrage. Tout le fruit que j'ai recueilli de mes peines aura été, peut-être, de déplaire à ceux dont je voulais mériter la bienveillance, et d'être immolé à une parodie: tout cela eſt l'état du métier. Ne vaut-il pas mieux planter, ſemer et bâtir?

J'ai écrit, en dernier lieu, à M. le duc de *Choiſeul* une lettre dont il a dû être content. Je crois bien que le fardeau immenſe dont il eſt chargé ne lui permet pas de faire réponſe à des gens auſſi inutiles que moi; il y avait pourtant dans ma lettre quelque choſe d'utile. Enfin, je demande en grâce à M. d'*Argental* de m'apprendre ſi je ſuis en grâce auprès de ſon ami.

Malgré les petits déſagrémens que j'eſſuie ſur Tancrède, j'ai toujours du goût pour Oreſte. Ce ſerait une action digne de mes anges de faire enfin triompher la ſimplicité de *Sophocle* des cabales des ſoldats de *Corbulon*.

Mille tendres reſpects.

1761. Voilà, mon cher Monſieur, ce que je penſe hautement, et ce je vous prie de dire à M. *Diderot*. Il ne doit pas être à ſe repentir d'avoir apoſtrophé ce pauvre homme comme un grand homme, et de s'être écrié: *ô Rouſſeau!* dans un dictionnaire. Il ſe trouve, à fin de compte, que *ô Rouſſeau !* ne ſignifie que *ô inſenſé !* Il faut connaître ſes gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils eſt un petit ſot: il a imprimé l'Appel aux nations avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. *Thiriot* ne s'expliquoit-il? Je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaiſe humeur, mais comment voulez-vous que je ne ſois pas outré? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il ſe trouve un *Jean-Jacques*, dans un village de France, qui ſe ligue avec deux coquins, prêtres calviniſtes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. *J. J.* prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève, de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiſelle *Corneille*. Le poliſſon! le poliſſon! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau ſur ſon vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, Monſieur, vous qui n'aimez point les enthouſiaſtes hypocrites.

lui donnez là cent mille écus de rente. La compagnie des Indes, ſans le tabac, ne pourrait en donner autant à ſes actionnaires. Vous êtes généreux, mes anges. 1761.

J'ai une curioſité extrême de ſavoir ſi madame de *Pompadour* et M le duc de *Choiſeul* ont reçu leur exemplaire de *Prault*.

Autre curioſité, de ſavoir ſi on joue la ſeconde ſcène du ſecond acte de Tancrède, comme elle eſt imprimée dans l'édition *Cramer*, et comme elle ne l'eſt pas dans l'édition de ce *Prault*. Je vous conjure, de me dire la vérité. Je trouve la façon *Cramer* plus attachante, plus théâtrale, plus favorable à de bons acteurs. Ai-je tort?

Le Kain ne m'a point écrit.

Si vous étiez des anges ſans préjugés, vous verriez que le droit du ſeigneur n'eſt pas à dédaigner; que le fond en était bon; que la forme y a été miſe à la fin; qu'il n'y a pas une de vos critiques dont on n'ait profité; que la pièce eſt tout le contraire de ce que vous avez vu: en un mot, je vous conjure de la laiſſer paſſer ſous le maſque en ſon temps.

Il faut un autre amant à *Fanime*. Je lui en fournirai un; mais le czar m'attend, et l'Hiſtoire générale ſe réimprime, augmentée de moitié; et la journée n'a que vingt-quatre heures, et je ne ſuis pas de fer.

Je n'ai point la nouvelle reconnaiſſance d'*Oreſte* et d'*Electre;* daignez me l'envoyer ou j'en ferai une autre. Je ſuis entouré de vers, de proſe, de comptes d'ouvriers, je ne peux me reconnaître. Il eſt très-vrai qu'il s'agit d'un mariage pour mademoiſelle *Corneille*, et que l'emploi de *valet de poſte* a arrêté le ſoupirant. Voilà ce qu'a produit *Fréron;* et on protége cet homme.

—— *Le Brun* eſt un bavard. Il m'avait inſinué, dans
1761. ſes premières lettres, que je ne devais pas laiſſer mademoiſelle *Corneille* dans l'indigence après ma mort. Je lui ai mandé que j'avais fait là-deſſus mon devoir. Il l'a dit, et il a tort.

Que voulez-vous donc de plus terrible, de plus affreux à la mort de *Clytemneſtre*, que de l'entendre crier? Il n'y a point là de beaux vers à faire: c'eſt le ſpectacle qui parle; et ce qu'on dit, en pareil cas, affaiblit ce qu'on fait.

Mais ſongez que Térée et Oreſte tout de ſuite, voilà bien du grec, voilà bien de l'horreur; il faut laiſſer reſpirer. Je voudrais une petite comédie entre ces deux atrocités, pour le bien du tripot.

Daignerez-vous répondre à tous les points? Je n'en peux plus; mais je vous adore.

Pour Dieu, dites-moi ſi vous ne trouvez pas le mémoire contre les jéſuites bien fort et bien concluant? comment s'en tireront-ils? Je les ai fait plier tout d'un coup ſans mémoire; je les ai fait ſortir d'un domaine qu'ils uſurpaient. Ils n'ont pas oſé plaider contre moi; mais il ne s'agiſſait que de cent ſoixante-mille livres.

LETTRE XXV.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, le 22 d'avril.

Je suis le partisan de M. *Diderot*, parce qu'à —— ses profondes connaissances il joint le mérite de 1761. ne vouloir point jouer le philosophe, et qu'il l'a toujours été assez pour ne pas sacrifier à d'infames préjugés qui déshonorent la raison. Mais qu'un *Jean-Jacques*, un valet de *Diogène*, crie, du fond de son tonneau, contre la comédie, après avoir fait des comédies (& même détestables); que ce polisson ait l'insolence de m'écrire que je corromps les mœurs de sa patrie; qu'il se donne l'air d'aimer sa patrie (qui se moque de lui), qu'enfin, après avoir changé trois fois de religion, ce misérable fasse une brigue avec des prêtres sociniens de la ville de Genève, pour empêcher le peu de génevois qui ont des talens, de venir les exercer dans ma maison (laquelle n'est pas dans le petit territoire de Genève): tous ces traits rassemblés forment le portrait du fou le plus méprisable que j'aye jamais connu. M. le marquis de *Ximenès* a daigné s'abaisser jusqu'à couvrir de ridicule son ennuyeux & impertinent roman. Ce roman est un libelle fort plat contre la nation qui donne à l'auteur de quoi vivre; et ceux qui ont traité les quatre jolies lettres de M. de *Ximenès* de libelle, ont extravagué. Un homme de condition est au moins en droit de réprimer l'insolence d'un *J. J.*, qui imprime qu'*il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon.*

1761. Voilà, mon cher Monſieur, ce que je penſe hautement, et ce je vous prie de dire à M. *Diderot*. Il ne doit pas être à ſe repentir d'avoir apoſtrophé ce pauvre homme comme un grand homme, et de s'être écrié: *ô Rouſſeau!* dans un dictionnaire. Il ſe trouve, à fin de compte, que *ô Rouſſeau!* ne ſignifie que *ô inſenſé!* Il faut connaître ſes gens avant de leur prodiguer des louanges. J'écris tout ceci pour vous.

Prault petit-fils eſt un petit ſot: il a imprimé l'Appel aux nations avec autant de fautes qu'il y a de lignes. Que M. *Thiriot* ne s'expliquoit-il? Je lui aurais envoyé, depuis deux ans, de quoi faire un honnête pécule en rogatons.

Vous me trouverez un peu de mauvaiſe humeur, mais comment voulez-vous que je ne ſois pas outré? Je bâtis un joli théâtre à Ferney, et il ſe trouve un *Jean-Jacques*, dans un village de France, qui ſe ligue avec deux coquins, prêtres calviniſtes, pour empêcher un bon acteur de jouer chez moi. *J. J.* prétend qu'il ne convient pas à la dignité d'un horloger de Genève, de jouer *Cinna* chez moi avec mademoiſelle *Corneille*. Le poliſſon! le poliſſon! S'il vient au pays, je le ferai mettre dans un tonneau, avec la moitié d'un manteau ſur ſon vilain petit corps à bonnes fortunes.

Pardonnez à ma colère, Monſieur, vous qui n'aimez point les enthouſiaſtes hypocrites.

LETTRE XXVI.

A M. L'ABBÉ TRUBLET,

Qui lui avait envoyé son Discours de réception à l'académie françoise.

Au château de Ferney, ce 27 d'avril.

VOTRE lettre et votre procédé généreux, Monsieur, sont des preuves que vous n'êtes pas mon ennemi; et votre livre vous fesait soupçonner de l'être. J'aime bien mieux en croire votre lettre que votre livre : vous aviez imprimé que je vous fesais bâiller, et moi j'ai laissé imprimer que *je me* mettais à rire. Il résulte de tout cela que vous êtes difficile à amuser, et que je suis mauvais plaisant; mais enfin, en bâillant et en riant, vous voilà mon confrère, et il faut tout oublier en bons chrétiens et en bons académiciens. 1761.

Je suis fort content, Monsieur, de votre harangue, et très-reconnaissant de la bonté que vous avez de me l'envoyer; à l'égard de votre lettre, *nardi parvus onyx eliciet cadum.* Pardon de vous citer *Horace*, que vos héros, MM. de *Fontenelle* et de *la Motte*, ne citaient guère. Je suis obligé en conscience de vous dire que je ne suis pas né plus malin que vous, et que dans le fond je suis bon homme. Il est vrai qu'ayant fait réflexion, depuis quelques années, qu'on ne gagnait rien à l'être, je me suis mis à être un peu gai, parce qu'on m'a dit que cela est bon pour la santé. D'ailleurs, je ne me suis pas

1761. cru aſſez important, aſſez conſidérable, pour dédaigner toujours certains illuſtres ennemis qui m'ont attaqué perſonnellement pendant une quarantaine d'années, et qui, les uns après les autres, ont eſſayé de m'accabler, comme ſi je leur avais diſputé un évêché ou une place de fermier général. C'eſt par pure modeſtie que je leur ai donné enfin ſur les doigts. Je me ſuis cru précisément à leur niveau; *et in arenam cum æqualibus deſcendi*, comme dit *Cicéron.*

Croyez, Monſieur, que je fais une grande différence entre vous et eux; mais je me ſouviens que mes rivaux & moi, quand j'étais à Paris, nous étions tous fort peu de choſe, de pauvres écoliers du ſiècle de *Louis XIV*, les uns en vers, les autres en proſe, quelques-uns moitié proſe, moitié vers, du nombre deſquels j'avais l'honneur d'être; infatigables auteurs de pièces médiocres, grands compoſiteurs de riens, peſant gravement des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. Je n'ai preſque vu que de la petite charlatanerie: je ſens parfaitement la valeur de ce néant; mais comme je ſens également le néant de tout le reſte, j'imite le *Véjanius* d'*Horace.*

. . . . *Vejanius, armis*
Herculis ad poſtem fixis, latet abditus agro.

C'eſt de cette retraite que je vous dis très-ſincèrement que je trouve des choſes utiles et agréables dans tout ce que vous avez fait; que je vous pardonne cordialement de m'avoir pincé, que je ſuis fâché de vous avoir donné quelques coups d'épingle, que votre procédé me déſarme pour jamais, que bonhommie vaut mieux que raillerie, et que je ſuis, Monſieur mon cher

confrère, de tout mon cœur, avec une véritable estime et sans compliment, comme si de rien n'était, votre, etc. 1761.

LETTRE XXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, par Genève, 27 d'avril.

J'ENVOIE à mes anges un morceau scientifique (1), en réponse à la généreuse lettre de M. le duc de *la Vallière*. Je crois que *Thiriot* fera imprimer tout cela pour l'édification du prochain; mais si *Thiriot* n'a pas assez de crédit, je me mets toujours sous les ailes de mes anges. Je ne suis pas fâché de faire voir tout doucement que le théâtre est plus ancien que la chaire, et qu'il vaut mieux.

Je ne sais qui a fait la consultation de mademoiselle *Clairon* à un avocat. Je ne connaissais pas l'anecdote du reposoir et des mille écus; je vois qu'on ne fait rien sur la terre, en enfer et au ciel, que pour de l'argent: une religion qui veut attacher de l'infamie à Cinna, est elle-même ce qu'il y a de plus infame. Il faut pourtant ne se pas mettre en colère; mais comment lire, sans se fâcher, le détestable style du détestable avocat qui a fait un mémoire si inlisible?

On me mande qu'on n'entend pas un mot de ce que dit *le Kain*, qu'il étouffe de graisse, et

(1) Voyez la lettre à M. le duc de *la Valière*, Mélanges littéraires, tome III.

1761. que les autres acteurs, excepté mademoiſelle *Clairon*, font étouffer d'ennui : cela eſt-il vrai ? J'en ſerais fâché pour Oreſte. Daignez-vous toujours aimer cet Oreſte? Conſervez au moins vos bontés pour celui qui a purgé ce beau ſujet des amours ridicules qui l'avaient défiguré.

J'ai peur que le congrès ne commence tard, et que la guerre ne dure trop long-temps.

M. de *Ximenès* achève de ſe ruiner à faire jouer ſon *Don Carlos* à Lyon, et moi à bâtir une égliſe. Comme le monde eſt fait !

LETTRE XXVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 1 de mai.

MONSIEUR,

Ne jugez pas de mes ſentimens par mon long ſilence ; je ſuis accablé de maladies et de travaux. *Horace* pourrait me dire :

Tu ſecanda marmora
Locas ſub ipſum funus, et ſepulchri
Immemor, ſtruis domos.

Figurez-vous ce que c'eſt que d'avoir à défricher des déſerts, et à bâtir des maiſons à l'italienne par des allobroges, d'avoir à finir l'hiſtoire du czar *Pierre*, et d'ajuſter un théâtre pour des gens qui ſe portent bien, dans le temps qu'on n'en peut plus.

Je

Je crois que le ſignor *Carlo Goldoni* y ſerait lui-même très-embarraſſé, et qu'il faudrait lui pardonner s'il était un peu pareſſeux avec ſes amis. Je reçois dans le moment ſon nouveau théâtre. Je partage, Monſieur, mes remercîmens entre vous et lui. Dès que j'aurai un moment à moi, je lirai ſes nouvelles pièces, et je crois que j'y trouverai toujours cette variété et ce naturel charmant qui font ſon caractère. Je vois avec peine, en ouvrant le livre, qu'il s'intitule *poëte du duc de Parme;* il me ſemble que *Térence* ne s'appelait point le poëte de *Scipion;* on ne doit être le poëte de perſonne, ſur-tout quand on eſt celui du public. Il me paraît que le génie n'eſt point une charge de cour, et que les beaux ne ſont point faits pour être dépendans.

1761.

Je préſente le ſentiment de la plus vive reconnaiſſance à M. *Paradiſi.* Je me flatte qu'il aura un peu de pitié de mon état, et qu'il trouvera bon que je le joigne ici avec vous, Monſieur, au lieu de lui écrire en droiture. Je ne lui manderais pas des choſes différentes de celles que je vous dis. Je lui dirais combien je l'eſtime, et à quel point je ſuis pénétré de l'honneur qu'il me fait. Vous voyez, Monſieur, que je ſuis obligé de dicter mes lettres. Je n'ai plus la force d'écrire; j'ai toutes les infirmités de la vieilleſſe; mais dans le fond du cœur tous les goûts de la jeuneſſe. Je crois que c'eſt ce qui me fait vivre. Comptez, Monſieur, que, tant que je vivrai, je ſerai fâché que les truites du lac de Genève ſoient ſi loin des ſauciſſons de Bologne, et que je ſerai toujours avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre, etc., di cuore,

Voltaire.

LETTRE XXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 de mai.

1761. PERMETTEZ, mes anges, que je faſſe paſſer, par vos mains, cette lettre à *Duclos*, ou plutôt à l'académie, en réponſe à la propoſition que notre ſecrétaire m'a faite de travailler à donner au public nos auteurs claſſiques. Il eſt vrai que j'ai un peu d'occupation; car, excepté de fendre du bois, il n'y a ſorte de métier que je ne faſſe.

Cependant, mettez-vous Oreſte à l'ombre de vos aîles?

Pardon, encore une fois; mais je n'ai pu m'empêcher de donner beaucoup de temps à cette pièce du temps de *François I.* Ce ſujet m'a tourné la tête. Vous dites que c'eſt à peu-près ce que j'ai fait de plus mauvais en ce genre; madame *Denis* ſoutient que c'eſt ce que j'ai fait de mieux.

Je vous demande pardon; mais je donne la préférence cette fois-ci à madame *Denis.* Pour mademoiſelle *Corneille*, elle n'eſt pas encore dans le ſecret. Nous lui apprenons toujours à lire, à écrire, à chiffrer, et dans un an nous lui ferons lire le Cid. Elle n'a pas le nez tourné au tragique. M. de *Ximenès* n'eſt pas non plus dans la confidence: il fait jouer cette ſemaine *Don Carlos* à Lyon, et eſt trop occupé de ſa gloire pour qu'on lui confie des bagatelles.

Mes anges, je ſuis accablé de tant de riens, ſi ſurchargé de billeveſées, et ſi faible, que vous me pardonnerez le laconiſme de ma lettre.

Nota benè pourtant que j'ai pris la liberté de vous adresser, par M. *Tronchin*, ma triste figure pour l'académie qui la demande; n'allez pas faire le difficile comme sur la pièce d'*Hurtaud.* Ayez la bonté de souffrir cette enseigne à bière; je la mets sous votre protection, et *Hurtaud* aussi qui brigue, je crois, une place d'*Arlequin.* 1761.

LETTRE XXX.

A M. DUCLOS.

A Ferney, 1 de mai.

Après le *Dictionnaire de l'académie*, ouvrage d'autant plus utile que la langue commence à se corrompre, je ne connais point d'entreprise plus digne de l'académie et plus honorable pour la littérature, que celle de donner nos auteurs classiques avec des notes instructives.

Voici, Monsieur, les propositions que j'ose faire à l'académie, avec autant de défiance de moi-même, que de soumission à ses décisions. Je pense qu'on doit commencer par *Pierre Corneille*, puisque c'est lui qui commença à rendre notre langue respectable chez les étrangers. Ce qu'il y a de beau chez lui est si sublime, qu'il rend précieux tout ce qui est moins digne de son génie: il me semble que nous devons le regarder du même œil que les Grecs voyaient *Homère*, le premier en son genre, et l'unique même avec ses défauts. C'est un si grand mérite d'avoir ouvert la carrière, les inventeurs sont si au-dessus des autres hommes, que la postérité pardonne leurs plus grandes fautes. C'est donc en rendant justice à ce grand-homme, et en même temps en marquant les vices

1761. du langage où il peut être tombé, et même les fautes contre son art, que je me propose de faire une édition in-4° de ses ouvrages.

J'ose croire, Monsieur, que l'académie ne me désavouera pas, si je propose de faire cette édition pour l'avantage du seul homme qui porte aujourd'hui le nom de *Corneille*, et pour celui de sa fille.

Je ne peux laisser à mademoiselle *Corneille* qu'un bien assez médiocre; ce que je dois à ma famille ne me permet pas d'autres arrangemens. Nous tâchons, madame *Denis* et moi, de lui donner une éducation digne de sa naissance. Il me paraît de mon devoir d'instruire l'académie des calomnies que le nommé *Fréron* a répandues au sujet de cette éducation. Il dit, dans une des feuilles de cette année, que cette demoiselle, aussi respectable par son infortune et par ses mœurs, que par son nom, est élevée chez moi par un bateleur de la foire, que je loge et que je traite comme mon frère.

Je peux assurer l'académie, qui s'intéresse au nom de *Corneille*, et à qui je crois devoir compte de mes démarches, que cette calomnie absurde n'a aucun fondement; que ce prétendu acteur de la foire est un chirurgien-dentiste du roi de Pologne, qui n'a jamais habité au château de Ferney, et qui n'y est venu exercer son art qu'une seule fois. Je ne conçois pas comment le censeur des feuilles du nommé *Fréron* a pu laisser passer un mensonge si personnel, si insolent et si grossier contre la nièce du grand *Corneille*.

J'assure l'académie que cette jeune personne, qui remplit tous les devoirs de la religion et de la société, mérite tout l'intérêt que j'espère qu'on voudra bien prendre à elle. Mon idée est que l'on

ouvre une ſimple ſouſcription ſans rien payer d'avance. 1761.

Je ne doute pas que les plus grands ſeigneurs du royaume, dont pluſieurs ſont nos confrères, ne s'empreſſent à ſouſcrire pour quelques exemplaires. Je ſuis perſuadé même que toute la famille royale donnera l'exemple.

Pendant que quelques perſonnes zélées prendront ſur elles le ſoin généreux de recueillir ces ſouſcriptions, c'eſt-à-dire, ſeulement le nom des ſouſcripteurs, et devront les remettre à vous, Monſieur, ou à celui qui s'en chargera, les meilleurs graveurs de Paris entreprendront les vignettes et les eſtampes, à un prix d'autant plus raiſonnable, qu'il s'agit de l'honneur des arts et de la nation. Les planches ſeront remiſes, ou à l'imprimeur de l'académie, ou à la perſonne que vous indiquerez. L'imprimeur m'enverra des caractères qu'il aura fait fondre par le meilleur fondeur de Paris; il me fera venir auſſi le meilleur papier de France; il m'enverra un habile compoſiteur et un habile ouvrier. Ainſi tout ſe fera par des français et chez des français. Ce libraire n'aura aucune avance à faire; les deniers de ceux qui acquerront l'ouvrage imprimé ſeront remis à une perſonne nommée par l'académie, et le profit ſera partagé entre l'héritier du nom de *Corneille* et votre libraire, ſous le nom duquel les *Oeuvres de Corneille* ſeront imprimées; la plus groſſe part, comme de raiſon, pour M. *Corneille*.

Je ſupplie l'académie de daigner en accepter la dédicace. Chaque amateur ſouſcrira pour tel nombre d'exemplaires qu'il voudra.

Je crois que chaque exemplaire pourra revenir à cinquante livres.

Les ſieurs *Cramer* ſe feront un plaiſir & un

LETTRE XXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 20 de mai.

1761. MON cher et ancien ami, nos hermitages entendent ſouvent prononcer votre nom. Nous diſons plus d'une fois: Que n'eſt-il ici? il ferait des vers galans pour la nièce du grand *Corneille*, nous parlerions enſemble de Cinna, et nous conviendrions qu'Athalie, qui eſt le chef-d'œuvre de la belle poéſie, n'en eſt pas moins le chef-d'œuvre du fanatiſme.

Il me ſemble que *Grégoire VII* et *Innocent IV* reſſemblent à *Joad*, comme *Ravaillac* reſſemble à *Damiens*.

Il me ſouvient d'un poëme intitulé la Pucelle, que, par parenthèſe, perſonne ne connaît. Il y a dans ce poëme une petite liſte des aſſaſſins ſacrés, pas ſi petite pourtant: elle finit ainſi:

> Et Mérobad, aſſaſſin d'Itobad,
> Et Benadad, et la reine Athalie
> Si méchamment miſe à mort par Joad.

Vous voyez, mon cher ami, que vous êtes rencontré avec cet auteur.

Je pardonne donc à tous ceux dont je me ſuis moqué, et notamment à l'archidiacre *Trublet*, et même à frère *Berthier*, à condition que les jéſuites, que j'ai dépoſſédés d'un bien qu'ils avaient uſurpé à ma porte, payeront leur contingent de la ſomme à quoi tous les frères ſont condamnés ſolidairement.

J'ai un beau procès contre un promoteur. Ainſi je finis, mon ancien ami, en vous envoyant une

Les Anglais nous font bien du mal au dehors, et la fuperftition au-dedans. Ne mettra-t-on point ordre à tout cela? Les échos de nos montagnes nous difent que Belle-Isle eft pris : c'eft le dernier coup porté à notre commerce maritime. Il faut fonger à cultiver la terre. 1761.

Voici une lettre pour *Protagoras*. On n'a d'autre exemplaire de l'épître fur l'agriculture, que celui qu'on a reçu, à ce qu'on croit, par la voie des philofophes : on le renverra purgé des fautes typographiques dont il fourmille, avec l'Appel aux nations, qui eft auffi plein de fautes à chaque page; et il y aura corrections et additions tant qu'on en pourra faire.

Il eft fort trifte qu'on ait imprimé l'épître à la demoifelle *Clairon;* le public fe foucie fort peu qu'on dife en vers, à une actrice qu'elle joue bien; mais il aime fort à voir un pédant, ignorant et mal-honnête homme, démafqué et traîné dans la fange où fa famille aurait dû croupir; un perfécuteur de la philofophie et de la littérature, bourgeois infolent, fier de fa petite charge, un délateur abfurde de la raifon, traité comme il le mérite. C'eft précifément le portrait de ce faquin qu'on a retranché; le refte ne valait pas la peine d'être dit.

On embraffe les philofophes, et on les prie d'infpirer pour l'*inf*.... toute l'horreur qu'on lui doit.

A-t-on joué Térée? Si l'auteur eft philofophe, je lui fouhaite profpérité. Qu'on lie *J. J.* Que tous les frères foient unis.

LETTRE XXXIII.

A M. HELVETIUS.

11 de mai.

1761. Je suppose, mon cher philosophe, que vous jouissez à présent des douceurs de la retraite à la campagne. Plût à Dieu que vous y goûtassiez les douceurs plus nécessaires d'une entière indépendance, et que vous pussiez vous livrer à ce noble amour de la vérité, sans craindre ses indignes ennemis. Elle est donc plus persécutée que jamais. Voilà un pauvre bavard rayé du tableau des bavards, et la consultation de mademoiselle *Clairon* incendiée. Une pauvre fille demande à être chrétienne, et on ne veut pas qu'elle le soit. Eh, messieurs les inquisiteurs, accordez-vous donc ! Vous condamnez ceux que vous soupçonnez de n'être pas chrétiens, vous brûlez les requêtes des filles qui veulent communier: on ne sait plus comment faire avec vous. Les jansénistes, les convulsionnaires gouvernent donc Paris ! C'est bien pis que le règne des jesuites; il y avait des accommodemens avec le ciel, du temps qu'ils avaient du crédit; mais les jansénistes sont impitoyables. Est-ce que la proposition honnête et modeste d'étrangler le dernier jésuite avec les boyaux du dernier janséniste, ne pourrait amener les choses à quelque conciliation ?

Je suis bien consolé de voir *Saurin* de l'académie. Si *le Franc de Pompignan* avait eu dans notre troupe l'autorité qu'il y prétendait, j'aurais prié qu'on me rayât du tableau, comme on a exclu *Huern* de la matricule des avocats.

Je trouve que notre philoſophe *Saurin* a parlé bien ferme; il y a même un trait qui ſemble vous regarder et déſigner vos perſécuteurs: cela eſt d'une ame vigoureuſe. *Saurin* a du courage dans l'amitié, & *Omer* ne le fait pas trembler. Il me revient que cet *Omer* eſt fort mépriſé de tous les gens qui penſent. Le nombre eſt petit, je l'avoue; mais il ſera toujours reſpectable: c'eſt ce petit nombre qui fait le public, le reſte eſt le vulgaire. Travaillez donc pour ce petit public, ſans vous expoſer à la démence du grand nombre. On n'a point ſu quel eſt l'auteur de l'*Oracle des fidelles*; il n'y a point de réponſe à ce livre. Je tiens toujours qu'il doit avoir fait un grand effet ſur ceux qui l'ont lu avec attention. Il manque à cet ouvrage de l'agrément et de l'éloquence; ce ſont-là vos armes, daignez vous en ſervir. Le Nil, diſait-on, cachait ſa tête, et répandait ſes eaux bienfeſantes; faites-en autant, vous jouirez en paix et en ſecret de votre triomphe. Hélas! vous ſeriez de notre académie avec M. *Saurin*, ſans le malheureux conſeil qu'on vous donna de demander un privilège; je ne m'en conſolerai jamais. Enfin, mon cher philoſophe, ſi vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait beſoin de vous, ſoyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent ſur le ſerpent et ſur le baſilic. Je vous recommande l'*inf*.... Adieu; l'amitié eſt la conſolation de ceux qui ſe trouvent accablés par les ſots et par les méchans. 1761.

1761. je sais aussi que ceux qui ont été assez puissans pour les faire, le sont assez pour n'être pas punis. Ma chère nièce, tout ceci est un naufrage; *sauve qui peut* est la devise de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide*: *Cérès*, *Pomone* et *Flore* sont de grandes saintes, mais il faut fêter aussi les Muses.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite *Corneille* ait lu le Cid. Il me semble que je fais plus qu'elle pour la gloire de son nom: j'entreprends une édition de *Corneille*, avec des remarques qui peuvent être instructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du siècle de *Louis XIV*, dans ce goût; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de *Corneille* sera magnifique, et le produit sera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour son pauvre père qui ne savait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un *Pierre Corneille* au monde.

Le parlement prend mal son temps pour se déclarer contre les spectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très-ennuyeuse, mais très-sage consultation sur l'excommunication des comédiens. Les jansénistes et les convulsionnaires triomphent au parlement; mais ils n'empêcheront pas mademoiselle *Clairon* de faire verser des larmes à ceux qui sont dignes de pleurer, & les pédans, ennemis des plaisirs honnêtes, perdront toujours leur cause au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure (1) de M. *Dardelle* pourra

(1) La conversation de l'abbé *Grisel* et de l'intendant des menus. Voyez les Dialogues.

pourra vous divertir; je vous l'envoie; en vous embrassant vous et les vôtres de tout mon cœur. *V.* 1761.

LETTRE XXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Mai.

POURRAIT-ON déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de *le Dain*, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourans de faim, pourraient être juges de village? Si je pouvais rencontrer un animal de cette espèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tourney et Ferney, il serait chauffé, rasé, alimenté, porté, payé.

J'ai un besoin pressant du malheureux *Droit ecclésiastique* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivans et les morts contre les gens d'église. Mille pardons de mes importunités, mes chers philosophes.

Mes complimens de condoléance à frère *Berthier* et à frère *la Valette*, mille louanges à maître *le Dain* qui traite *Corneille* d'infame; mais il ne faut montrer la conversation de l'abbé *Grisel* et de l'intendant des menus qu'au petit nombre des élus dont la conversation vaut mieux que celle de maître *le Dain*. On supplie les philosophes de ne montrer le cher *Grisel* qu'aux gens dignes d'eux, c'est-à-dire, à peu de personnes.

Je souhaite que M. *le Mière* soit bien damné, bien excommunié, et que sa pièce réussisse beaucoup; car on dit que c'est un homme de

1761. que la méprise sera réparée, et qu'un de mes seconds actes sera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas! à présent je ne suis ni plaisant ni touchant; je ne suis que monsieur *Chicaneau*: voilà une triste fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès.

Priez DIEU, mes anges gardiens, pour que j'aye assez de tête pour soutenir tout cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour avoir l'esprit courâgeux. Mon cœur ne se ressent point de mon état: il est plus à vous que jamais.

LETTRE XXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 de mai.

On est accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'Histoire de *Pierre I*, faire réimprimer l'Histoire générale, où le genre-humain sera peint trait pour trait, et ne sera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la pièce du conseiller de Dijon.

On n'a plus la petite épître à mademoiselle *Clairon;* ce sont des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant, et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de *Corneille* contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom; à quoi bon? Si on trouve quelque rogaton, on l'enverra; mais les rogatons sont aux Délices.

Mademoiselle *Corneille* a l'ame aussi sublime que son grand-oncle; elle mérite tout ce que je fais

pour son nom. J'ai relu le Cid; *Pierre*, je vous adore! 1761.

Le Dain est un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris est bien fou.

Quand M. *Thiriot* aura fait jouer la pièce bourguignone, qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

La lettre à l'académie n'est qu'un détail de librairie; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer sans son ordre. *Valete.*

N. B. Je serais bien surpris si ce pédant d'*Aguesseau*, si ce plat jansénisme, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque chose de passable sur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir Cinna et Phèdre. C'était un homme très-médiocre, un demi-savant orgueilleux; et si j'avais été à l'académie . . . . .

LETTRE XXXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

31 de mai.

MA chère nièce, à présent que vous avez passé huit jours avec M. de *Silhouette*, vous devez savoir l'histoire de la finance sur le bout de votre doigt. Je crois qu'il pense comme l'*ami des hommes*, qu'il n'est pas l'ami d'un tas de fripons qui ont su se faire respecter et se rendre nécessaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation; mais je crois que M de *Silhouette* est un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à son malade Le duc de *Sulli* ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je sais que les déprédations sont horribles, et

1761. que la méprise sera réparée, et qu'un de mes seconds actes sera revenu, vous aurez les cinq. Mais, hélas! à présent je ne suis ni plaisant ni touchant; je ne suis que monsieur *Chicaneau:* voilà une triste fin. Il valait mieux mourir d'une tragédie que d'un procès.

Priez DIEU, mes anges gardiens, pour que j'aye assez de tête pour soutenir tout cela. Il me semble qu'il faut de la santé pour avoir l'esprit courageux. Mon cœur ne se ressent point de mon état: il est plus à vous que jamais.

LETTRE XXXVI.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 de mai.

On est accablé d'affaires et de travaux. Il faut défricher une lieue de bruyères et l'Histoire de *Pierre I*, faire réimprimer l'Histoire générale, où le genre-humain sera peint trait pour trait, et ne sera pas en beau.

On demande le plus profond secret sur la pièce du conseiller de Dijon.

On n'a plus la petite épître à mademoiselle *Clairon;* ce sont des bagatelles qu'on a faites en déjeûnant, et dont on ne se souvient plus.

Le nom du vengeur de *Corneille* contre les Anglais ne doit point être mis à cette brochure. Jamais de nom; à quoi bon? Si on trouve quelque rogaton, on l'enverra; mais les rogatons sont aux Délices.

Mademoiselle *Corneille* a l'ame aussi sublime que son grand-oncle; elle mérite tout ce que je fais

pour ſon nom. J'ai relu le Cid; *Pierre*, je vous adore! 1761.

Le Dain eſt un grand fat, et l'avocat condamné un pauvre homme. Paris eſt bien fou.

Quand M. *Thiriot* aura fait jouer la pièce bourguignone, qu'il vienne à Ferney et aux Délices.

La lettre à l'académie n'eſt qu'un détail de librairie; et d'ailleurs on ne doit point l'imprimer ſans ſon ordre. *Valete.*

N. B. Je ſerais bien ſurpris ſi ce pédant d'*Agueſſeau*, ſi ce plat janſéniſte, ennemi des gens de lettres, avait fait quelque choſe de paſſable ſur l'art du théâtre. Il aurait bien mieux fait d'aller voir Cinna et Phèdre. C'était un homme très-médiocre, un demi-ſavant orgueilleux; et ſi j'avais été à l'académie . . . . .

LETTRE XXXVII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

31 de mai.

MA chère nièce, à préſent que vous avez paſſé huit jours avec M. de *Silhouette*, vous devez ſavoir l'hiſtoire de la finance ſur le bout de votre doigt. Je crois qu'il penſe comme l'*ami des hommes*, qu'il n'eſt pas l'ami d'un tas de fripons qui ont ſu ſe faire reſpecter et ſe rendre néceſſaires, en s'appropriant l'argent comptant de la nation; mais je crois que M de *Silhouette* eſt un médecin qui a voulu donner trop tôt l'émétique à ſon malade Le duc de *Sulli* ne put remettre l'ordre dans les finances que pendant la paix. Je ſais que les déprédations ſont horribles, et

1761. je fais auffi que ceux qui ont été affez puiffans pour les faire, le font affez pour n'être pas punis. Ma chère nièce, tout ceci eft un naufrage; *fauve qui peut* eft la devife de chaque pauvre particulier. Cultivons donc notre jardin comme *Candide*: *Cérès*, *Pomone* et *Flore* font de grandes faintes, mais il faut fêter auffi les Mufes.

J'aurai peut-être fait encore une tragédie avant que la petite *Corneille* ait lu le Cid. Il me femble que je fais plus qu'elle pour la gloire de fon nom: j'entreprends une édition de *Corneille*, avec des remarques qui peuvent être inftructives pour les étrangers, et même pour les gens de mon pays. L'académie doit faire imprimer nos meilleurs auteurs du fiècle de *Louis XIV*, dans ce goût; du moins elle en a le projet, et j'en commence l'exécution. Cette édition de *Corneille* fera magnifique, et le produit fera pour l'enfant qui porte ce nom, et pour fon pauvre père qui ne favait pas, il y a quatre ans, qu'il y eût jamais eu un *Pierre Corneille* au monde.

Le parlement prend mal fon temps pour fe déclarer contre les fpectacles, et pour faire brûler, par l'exécuteur des hautes œuvres, l'œuvre d'un pauvre avocat qui vient de donner une très-ennuyeufe, mais très-fage confultation fur l'excommunication des comédiens. Les janféniftes et les convulfionnaires triomphent au parlement; mais ils n'empêcheront pas mademoifelle *Clairon* de faire verfer des larmes à ceux qui font dignes de pleurer, & les pédans, ennemis des plaifirs honnêtes, perdront toujours leur caufe au parlement du parterre et des loges.

Je crois que la petite brochure (1) de M. *Dardelle*

(1) La converfation de l'abbé *Grifel* et de l'intendant des menus. Voyez les Dialogues.

pourra

pourra vous divertir; je vous l'envoie; en vous embrassant vous et les vôtres de tout mon cœur. *V.* 1761.

LETTRE XXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Mai.

POURRAIT-ON déterrer dans Paris quelque pauvre diable d'avocat, non pas dans le goût de *le Dain*, mais un de ces gens qui, étant gradués et mourans de faim, pourraient être juges de village? Si je pouvais rencontrer un animal de cette espèce, je le ferais juge de mes petites terres de Tourney et Ferney, il serait chauffé, rasé, alimenté, porté, payé.

J'ai un besoin pressant du malheureux *Droit ecclésiastique* qui ne devrait pas être un droit. J'ai un procès pour un cimetière. Il faut défendre les vivans et les morts contre les gens d'église. Mille pardons de mes importunités, mes chers philosophes.

Mes complimens de condoléance à frère *Berthier* et à frère *la Valette*, mille louanges à maître *le Dain* qui traite *Corneille* d'infame; mais il ne faut montrer la conversation de l'abbé *Grisel* et de l'intendant des menus qu'au petit nombre des élus dont la conversation vaut mieux que celle de maître *le Dain*. On supplie les philosophes de ne montrer le cher *Grisel* qu'aux gens dignes d'eux, c'est-à-dire, à peu de personnes.

Je souhaite que M. *le Mière* soit bien damné, bien excommunié, et que sa pièce réussisse beaucoup; car on dit que c'est un homme de

1761. mérite, et qui eſt du bon parti. Je prie les frères de vouloir bien m'envoyer des nouvelles de Térée.

Courez tous ſus à l'*inf* . . . habillement. Ce qui m'intéreſſe, c'eſt la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philoſophie, et l'aviliſſement de l'*inf* . . .

Je vous donne ma bénédiction du fond de mon cabinet et de mon cœur.

LETTRE XXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Mai.

CE n'eſt pas ma faute, ô chers anges, ſi M. *Dardelle* a fait la ſottiſe ci-jointe. Je la condamne comme outrecuidante; mais je pardonne à ce pauvre *Dardelle* qui a fait, je crois, quelques comédies, et qui ne peut ſouffrir qu'on l'appelle infame. Ce monde eſt une guerre: ce *Dardelle* eſt un vieux ſoldat qui, probablement, mourra les armes à la main.

Pour moi, mes divins anges, je travaillerai pour le tripot, malgré ce beau titre infame que ce maraud de *le Dain* nous donne ſi libéralement. Et vous autres, protecteurs du tripot, n'avez-vous pas auſſi votre doſe d'infamie?

Eh bien, que fait *Térée?* que fera *Oreſte?*

Pièce nouvelle à remotis.

La czarine impératrice de toute Ruſſie veut la moitié de ſon czar qui lui manque.

Ah, ſi vous ſaviez combien j'ai de fardeaux

à porter, et combien je ſuis faible, vous me plaindriez ! 1761.

N. B. Si *Corneille* n'était pas né en France, j'aurais en horreur un pays qui a fait naître *le Dain* et *Omer*.

LETTRE XL.

AU MÊME.

Mai.

Fi, les vilains hommes qui boivent de çà ! Donnez-m'en encore pour trois ſous, diſait une brave allemande.

Vous en voulez donc encore, mes divins anges ? En voici, et grand bien vous faſſe. Toute la cargaiſon eſt pour le petit troupeau des honnêtes gens ; les libraires n'en doivent point tâter, et le pain des forts ne doit point être jeté aux chiens.

Laiſſez là vos procès ; donnez-nous des tragédies. Cela eſt bientôt dit. Voici, mes divins anges, le commentaire de votre texte : Vous faites des dépenſes conſidérables pour rebâtir une égliſe ; des prêtres vous font un procès criminel pour des os de morts dérangés dans un cimetière, et ils veulent que vous ſoyez puni de vos bienfaits ; vous êtes unis avec vos vaſſaux et avec votre curé ; vous avez une procuration d'eux tous pour appeler comme d'abus au parlement ; les entrepreneurs reſtent les bras croiſés, et demandent des dommages : abandonnez les entrepreneurs, votre curé, vos vaſſaux ; laiſſez là les intérêts du corps de la nobleſſe,

1761. qu'elle vous a fait l'honneur de vous confier; voyez périr une malheureuse petite province que vous commenciez à tirer de la plus horrible misère; laissez là les défrichemens, les desséchemens des marais; le tout pour nous faire vîte une mauvaise tragédie qui ne pourra certainement être que détestable, au milieu de tous ces tracas.

O anges, que me demandez-vous? Pour Dieu, laissez-moi achever mes affaires. Je me suis fait une patrie et des devoirs; qui m'exhortera mieux que vous à les remplir? Il faut avoir l'esprit net pour faire une tragédie; laissez-moi nettoyer ma tête.

A propos de scandale du texte, en avez-vous jamais vu un qui approche de celui d'*Oola* et d'*Oliba*, dans la lettre de ce cher M. *Eratou* (1) à ce cher M. *Clokpicre?*

On dit qu'il y a trois jeunes gens qui s'élèvent; un *Eratou*, un *Clokpicre* et un *Dardelle*, et qu'ils promettent beaucoup.

Quoi, Térée honni! *Philomèle* sifflée au printemps! cela n'est pas juste.

Faire payer le magasin de Vésel à monsieur de Prusse, voilà ce qui me paraît juste, ou du moins très-bien fait.

Mais ce pauvre *le Kain!* Ah! quand il serait beau comme le jour, il n'aurait rien eu (2).

Et l'ami *Pompignan* qui fait la *Vie du feu duc de Bourgogne*, et qui a prononcé un beau discours sur l'amour de DIEU.

DIEU conserve long-temps le roi.

(1) Anagramme d'*Arouet*.

(2) On lui refusait la part entière.

LETTRE XLI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 1 de juin. (1)

J'AI l'honneur d'envoyer à votre excellence un second cahier, c'est-à-dire, un second essai qui 1761.
a besoin de vos lumières et de vos bontés. Ce sont plutôt des matériaux qu'un édifice commencé, et c'est à vous à daigner me dire si ces matériaux doivent être employés, et à m'indiquer les nouveaux qui pourraint me servir. Il y a un an que je fais des recherches dans toute l'Europe. La matière est bien belle, mais les secours sont bien rares. Presque tous ceux qui pouvaient me servir de bouche sont morts, et il est difficile de démêler la vérité dans la foule des mémoires contradictoires qui me sont parvenus. On m'a communiqué beaucoup de petits détails indignes de la majesté de l'histoire et du héros dont j'écris la vie. Je marche toujours à travers des broussailles et des épines, pour arriver jusqu'à la personne de *Pierre le grand*. C'est lui que je cherche à rendre toujours grand, jusques dans les plus petites choses; et il me semble que cette grandeur rejaillit sur son épouse, l'impératrice *Catherine*.

J'ai pensé qu'il fâlloit un peu adoucir quelquefois le style sévère qu'imposent les grands objets de la politique et de la guerre, varier son sujet, l'égayer même avec discrétion et avec mesure, lui ôter l'air insipide d'annales, l'air

(1) Cette lettre paraît être de l'année 1758.

1761. rebutant de la compilation, l'air ſec que donnent les petits faits rangés ſcrupuleuſement ſuivant leurs dates. Il faut plaire au grand nombre des lecteurs; et ce n'eſt qu'en ſachant jeter de l'intérêt et de la variété dans ſon ouvrage, qu'on peut ſe faire lire, ou plutôt, Monſieur, ce n'eſt qu'en vous conſultant. Il y aura des défauts qu'il faudra imputer à la faibleſſe de ma ſanté, à mon âge avancé, et non au défaut de mon zèle. Je reprendrais de nouvelles forces, ſi je pouvais me flatter de ſatisfaire votre cour par mon travail, et ſur-tout l'auguſte fille du héros dont j'écris l'hiſtoire. Peut-être, en liſant les deux eſſais que je vous ſoumets, il vous viendra quelque nouvelle idée. Vous pouvez, Monſieur, me faire fournir quelques pièces utiles; diſpoſez de moi et du peu de temps qui me reſte à travailler et à vivre.

J'ai l'honneur d'être, avec le zèle le plus empreſſé, etc.

LETTRE XLII.

A M. ARNOULT,

AVOCAT, DOYEN DE L'UNIVERSITÉ, *à Dijon.*

A Ferney, le 5 de juin.

J'AI peur, Monſieur, de vous avoir fait enviſager l'aventure de mon égliſe comme une affaire plus conſidérable qu'elle ne l'eſt en effet. Je penſe que nous ne ſerions réduits, le curé, les paroiſſiens et moi, à en appeler comme d'abus, qu'en cas que notre official de village nous fît ſignifier quelque grimoire, comme je le craignais dans les premiers mouvemens de cette ſottiſe. 1761.

J'ai fait venir de Paris le ſeul livre qui traite, dit-on, de ces beſognes : c'eſt la *Pratique de la juridiction eccléſiaſtique* de *Ducaſſe*, grand-vicaire en ſon vivant. Ce livre, aſſez mauvais, ne m'a donné aucune lumière; et c'eſt ce qui arrive preſque toujours en affaires. Le bruit public, dans le petit pays ſauvage de Gex, eſt qu'on ſe repent de cette équipée; mais qui payera les frais de leur procédure? On ne m'a rien fait ſignifier; mais je préſume que je n'ai d'autre choſe à faire qu'à continuer mon bâtiment. Quand j'aurai achevé mon égliſe, il faudra bien qu'on la béniſſe; et je ne vois pas, quand je ſuis d'accord avec tous les paroiſſiens, qu'on puiſſe me faire de chicane. Je ſens bien qu'il eſt déſagréable d'avoir été ſi mal payé de mes bienfaits; mais je ne crois pas que je doive faire un procès à mes chevaux, s'ils ruent dans l'écurie que je leur ai fait bâtir.

1761. Pour l'affaire du curé de Moëns, la sentence de Gex me paraît ridicule (1). Je ne sais si vous êtes chargé de cette affaire; je le souhaite au moins, pour apprendre aux curés de ce canton barbare à ne pas employer leur temps à distribuer des coups de bâton aux hommes, aux femmes et aux petits garçons; le zèle de la maison du Seigneur ne doit pas aller jusqu'à assommer les gens.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(1) La requête qui suit, rédigée probablement par M. de *Voltaire*, et qui fut imprimée dans le temps, présente les détails de cette affaire.

A monsieur le lieutenant criminel du pays de Gex, et aux juges qui doivent prononcer avec lui en première instance.

MONSIEUR,

Je demande vengeance du sang de mon fils : toute la province crie qu'on fasse justice. J'ignore les formalités des lois ; vous daignerez suppléer à mon ignorance. Mon fils unique est entre la vie et la mort ; il ne peut s'expliquer ; et je n'ai presque que mes larmes pour me plaindre à vous. Tout ce que je sais certainement, par les rapports unanimes qui m'ont été faits, c'est que mon fils a été assassiné, le 28 de décembre dernier, entre dix heures et demie et onze heures de nuit, par le curé de Moëns, nommé *Ancian*, au village de Magny ; que le curé porta lui-même les premiers coups, qu'il fut secondé par plusieurs paysans apostés par lui-même, et qu'on me rapporta mon fils tout sanglant, sans pouls, sans connaissance, sans parole, état où il est encore.

Que

Que puis-je faire dans ma juste douleur (moi qui n'étais point présent à cet assassinat), que de vous supplier, Monsieur, d'interroger sans délai tous les témoins, et de voir, avec un œil impartial, si ce qu'ils vous diront sera conforme à tout ce qu'ils m'ont dit. 1761.

Voici, Monsieur, le rapport unanime qu'ils m'ont fait. Le sieur *Collet*, jeune homme du bourg de Sacconney, frontière de France, où nous demeurons, travaillant en horlogerie, va quelquefois dans le voisinage chez la veuve *Burdet*, bourgeoise de Magny, chez laquelle le curé de Moëns fréquente.

Le 26 de décembre, ce curé va rendre visite à la dame *Burdet*, à neuf heures du soir, et reste avec elle jusqu'à onze.

Le 27 de décembre, *Collet* va chez ladite dame, il y trouve encore le curé, qui lui lance des regards de colère, et lui témoigne la plus grande impatience de le voir sortir; il sort et les laisse tête à tête.

Le 28, la dame *Burdet* invite à souper chez elle le sieur *Guyot*, contrôleur du bureau de Sacconney; il y va. Il rencontre en chemin mon fils et *Collet* son ami, qui étaient à la chasse vers Ferney; il leur propose d'être de la partie, ils vont ensemble à Magny chez cette dame.

Le curé *Ancian* avait mis un espion, nommé *Dubi*, à la porte de la maison. *Dubi* court l'avertir, à neuf heures trois quarts, que les conviés sont à table, et qu'ils parlent de lui. Le curé donnait à souper à trois curés ses voisins, l'un de Ferney, l'autre de Matignin, et le troisième de Prevezin. Le sieur *Ancian* les quitte sur le champ sans dire mot, prend avec lui plusieurs paysans, va jusque dans un cabaret où le nommé *Brochu* et autres l'attendaient, les arme lui-même de ces bâtons et massues avec lesquelles on assomme des bœufs; il place deux de ses complices à la porte de la maison de la veuve *Burdet*, et entre, avec quatre ou cinq autres, dans la cuisine où les conviés achevaient de manger. C'est donc ainsi, madame, lui dit-il, que vous vous plaisez à déchirer ma réputation; alors trouvant sous sa main un chien de chasse de mon fils, il l'assomma d'un coup de bâton. Mon fils qui s'était retiré, par déférence pour le caractère de ce prêtre, dans la

1761. chambre voisine, accourt, demande raison de cette violence; le curé lui répond par un soufflet; les gens apostés par lui tombent en ce moment par derrière sur mon fils et sur le sieur *Collet*, leur déchargent des coups de bâton sur la tête, et les étendent aux pieds du curé.

Le sieur *Guyot*, qui était dans la chambre voisine, en sort au bruit et aux cris de la veuve *Burdet*; il voit ses deux amis tout sanglans sur le carreau, et tire son couteau de chasse: deux complices du curé prennent leur temps, le frappent sur la tête, et l'étourdissent.

Le curé lui-même, armé d'un bâton, frappe à droite et à gauche sur mon fils, sur *Guyot* et sur *Collet*, que ses complices avaient mis hors d'état de se défendre; il ordonne à ses gens de marcher sur le ventre de mon fils, ils le foulent long-temps aux pieds: *Guyot* s'évanouit du coup qu'il avait reçu sur la tête; ayant repris ses esprits, il s'écrie: Faut-il que je meure sans confession! Meurs comme un chien, lui repond le curé, meurs comme les huguenots.

Dans ce tumulte horrible, la veuve *Burdet* se jette aux genoux du curé; ce prêtre la repousse, lui donne un soufflet, la jette par terre, la pousse à coups de pieds sous le lit, tandis que ses complices donnent des coups de bâton à cette dame.

J'omets, Monsieur, toutes les autres circonstances étrangères à ma douleur, et qui peuvent aggraver le crime sans me consoler.

Je vous prie d'interroger la dame *Burdet*, les sieurs *Guyot* et *Collet*, les chirurgiens qui les ont pansés, les sœurs grises de Sacconney, le chirurgien d'Ornex, les voisins, les seigneurs de paroisse du pays, les curés que le sieur *Ancian* quitta à dix heures du soir pour aller exécuter son assassinat prémédité.

C'est à l'évêque de savoir ce qu'il doit faire, quand il apprendra que ce prêtre eut l'audace le lendemain de célébrer la messe, et de tenir son Dieu entre ses mains meurtrières. C'est à vous, Monsieur, à vous informer comment on a laissé en place un homme ci-devant convaincu d'avoir donné des soufflets dans son église à deux de ses paroissiens (1), et qui, en dernier

(1) Entre autres au sieur *Vaillet*, aujourd'hui secrétaire du maire et subdélégué de Gex, syndic de la province.

lieu, ayant ruiné les communiers de Ferney par des procès, a traîné en prison à Gex deux de ces infortunés. Mon devoir est seulement de vous instruire du nom des complices parvenus à ma connaissance; *Pierre Dubi*, demeurant à Magny; *Jean Gard*, propre domestique du curé; *François Tillet*, granger du sieur *Bellami; Benoît Brochu*, du village d'Ornex; vous saurez aisément qui sont les autres. 1761.

J'apprends que le curé *Ancian*, étant informé de ma juste plainte, ose en faire une de son côté; qu'il joint à son crime cette artificieuse insolence: mais je requiers que le curé de Ferney soit interrogé, et qu'on sache de lui, si le curé *Ancian* ne lui a pas avoué l'horreur de son délit; s'il ne lui a pas dit qu'il voudrait avoir donné deux mille livres pour étouffer cette malheureuse action. Enfin, Monsieur, j'implore la justice divine et humaine, et j'arrose de mes pleurs ma requête.

J'ajoute encore un mot. Toute la province sait que monsieur le substitut de monsieur le procureur général au bailliage de Gex, ayant épousé la sœur du feu curé de Moëns, qui résigna sa cure au présent curé *Ancian*, a toujours accordé sa bienveillance audit *Ancian;* mais c'est une raison de plus pour espérer la justice qu'on demande: l'équité impartiale l'emporte sur toutes les considérations.

A Sacconney, le 3 *de janvier* 1761.

AMBROISE DECROZE.

VACHAT, procureur,

Addition.

Le 10 de janvier, j'apprends que le juge a décrété de prise de corps tous les complices du curé *Ancian*. Ils ont pris la fuite; ils vont probablement changer de religion hors du royaume. A l'égard du curé, il n'est décrété que d'ajournement personnel. Cependant

—— le bruit public de la province eſt qu'il a ſigné, le 28
1761. de decembre, un billet à ſes complices, par lequel il promettait les mettre à l'abri de toute recherche et de tout dommage. La veuve *Burdet* a dit à vingt perſonnes, et a dû dépoſer que le curé était venu boire chez elle la veille de l'aſſaſſinat, à dix heures du ſoir; qu'il lui avait dit, en s'en allant en colère : Adieu, la paille eſt trop près du feu. Si jamais il y eut un aſſaſſinat prémédité, c'eſt ſans doute celui-ci. Cependant les complices ſont décrétés, et celui qui les a corrompus, qui les a armés, qui les a conduits, qui a frappé avec eux, n'eſt qu'ajourné, parce qu'il eſt prêtre, et qu'il a des protecteurs. Cependant, mon fils, aſſaſſiné le 28 de décembre, eſt à l'agonie le 10 de janvier.

LETTRE XLIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, le 8 de juin.

MONSIEUR,

VOTRE très-aimable M. de *Soltikof* vient de me régaler d'un gros paquet dont votre excellence m'honore. Il contient les eſtampes d'un grand homme, quelques lettres de lui, et une de vous, Monſieur, qui m'eſt auſſi précieuſe, pour le moins, que tout le reſte. Mon premier devoir eſt de vous faire mes remercîmens, et de vous aſſurer que je me conformerai à toutes vos intentions. Je bâtis pour vous la maiſon dont vous m'avez fourni les matériaux ; il eſt juſte que vous y ſoyez logé à votre aiſe.

Je crois avoir déjà rempli une partie de vos vues, en déclarant que je ne prétendais pas faire l'hiſtoire ſecrète de *Pierre le grand*, et en

trompant ainſi la malignité de ceux qui haïſſent ſa gloire et celle de votre empire. Je ſais bien 1761. que, dans les commencemens, je ne pouvais pas faire taire l'envie; mais, ſi l'ouvrage eſt écrit de manière à intéreſſer les lecteurs, le livre reſte, et les critiques s'évanouiſſent. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'Hiſtoire de *Charles XII*, long-temps combattue, et enfin reconnue pour véritable. Le certificat du roi *Stanislas* ne porte que ſur les faits militaires et politiques; ce certificat eſt déjà une grande préſomption en faveur de la vérité avec laquelle j'écris l'hiſtoire de votre législateur; et des preuves plus fortes ſe tireront des mémoires que votre excellence daignera me communiquer. Je n'ai pris, dans les mémoires de M. de *Baſſewitz*, et dans ceux que je me ſuis procurés, que ce qui peut contribuer à la gloire de votre patrie, et à celle de *Pierre I*; j'abandonne le reſte à la malignité de vos ennemis et des miens. M. le duc de *Choiſeul* et tous nos meilleurs juges ont trouvé que j'ai fait voir aſſez heureuſement, dans ma préface, qu'il ne faut écrire que ce qui eſt digne de la poſtérité, et qu'il faut laiſſer les petits détails aux petits feſeurs d'anecdotes. Ce ſera à vous, Monſieur, à me preſcrire l'uſage que je devrai faire des particularités que les mémoires manuſcrits de M. de *Baſſewitz* m'ont fournies. Encore une fois, je ne ſuis que votre ſecrétaire. Il eſt bien vrai que vous avez choiſi un ſecrétaire trop vieux et trop malade; mais il vous conſacre avec joie le peu de temps qui lui reſte à vivre. J'admire *Pierre I* en bien des choſes, et vous me l'avez fait aimer. Le bien que vous faites aux lettres dans votre patrie me la rend chère. Quelqu'un a fait le Ruſſe à Paris; je me regarde comme un français en Ruſſie. Diſpoſez

1761. d'un homme qui sera, tant qu'il respirera, avec l'attachement le plus vrai, et les sentimens les plus remplis de respect et d'estime, etc.

LETTRE XLIV.

A M. ARNOULT, *à Dijon.*

Le 9 de juin.

J'ai fait usage sur le champ, Monsieur, de vos bons avis et de votre modèle de sommation auprès du pauvre promoteur savoyard, et du malin procureur du roi de la caverne de Gex. Je n'ai pu parler de ma nef qui, n'étant point encore abattue quand je vous envoyai mes paperasses, rendoit mon église très-idoine à dire et entendre messe : car, selon *Ducasse* et selon le *Droit ecclésiastique*, on peut dire messe quand la majeure partie de l'église n'est point entamée. Mais, ayant depuis fait jeter la nef par terre avec partie du chœur, et ayant rebâti à mesure, il n'y avait plus moyen de se plaindre qu'on allât célébrer ailleurs. Je ne prétends point toucher à l'encensoir ; mais, quand j'aurai achevé mon église, ce sera à l'évêque d'Anneci à voir s'il la veut rebénir ou non, et m'excommunier, comme je le mérite, pour m'être ruiné à faire des pilastres d'une pierre aussi chère et aussi belle que le marbre. Je suis le martyr de mon zèle et de ma piété : une bonne ame trouve ses consolations dans sa conscience.

En qualité de possesseur de terres et de bâtisseur d'églises, j'ai des procès sacrés et profanes ; les prêtres et les huguenots sont conjurés contre moi. Un *Mallet* vous a consulté, Monsieur, pour

avoir un chemin à travers mes jardins ; je vous ——
ſupplie de ne point aider ce mécreant contre 1761.
moi, et d'être l'avocat des fidelles. Je me fais votre client, et je crois que je vais finir ma vie comme M. *Chicaneau* ; à cela près que je voudrais me loger auprès de mon avocat, comme il ſe logeait près de ſon juge, et que je n'en peux venir à bout, étant obligé de faire ici mon métier de maçon et de laboureur, qui va devant celui du plaideur.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 11 de juin.

VOUS vous êtes impoſé vous-même le fardeau de l'importunité que mes lettres, peut-être trop fréquentes, doivent vous faire éprouver ; voilà ce que c'eſt que de m'avoir inſpiré de la paſſion pour *Pierre le grand* et pour vous : les paſſions ſont un peu babillardes.

Votre excellence a dû recevoir pluſieurs cahiers qui ne ſont que de très-faibles eſquiſſes ; j'attendrai que vous faſſiez mettre en marge quelques mots qui me ſerviront à faire un vrai tableau ; ils ont été écrits à la hâte. Vous diſtinguerez aiſément les fautes du copiſte et celles de l'auteur, et tout ſera enſuite exactement rectifié : j'ai voulu ſeulement preſſentir votre goût.

Dès que j'ai pu avoir un moment de loiſir, j'ai lu les remarques ſur le premier tome, envoyées par duplicata, deſquelles je n'ai reçu qu'un

1761. ſeul exemplaire, l'autre ayant été perdu, apparemment avec les autres papiers confiés à M. *Pouſchkin.*

Je vous prierai en général, vous, Monſieur, et ceux qui ont fait ces remarques, de vouloir bien conſidérer que votre ſecrétaire des Délices écrit pour les peuples du Midi, qui ne prononcent point les noms propres comme les peuples du Nord. J'ai déjà eu l'honneur de remarquer avec vous, qu'il n'y eut jamais de roi de Perſe appelé *Darius*, ni de roi des Indes appelé *Porus*; que l'Euphrate, le Tigre, l'Inde et le Gange ne furent jamais nommés ainſi par les nationaux, et que les Grecs ont tout grécifé.

Grajis dedit ore rotundo muſa loqui.

Pierre le grand ne s'appelle point *Pierre* chez vous; permettez cependant que l'on continue à l'appeler *Pierre;* à nommer Moſcow, Moſcou, et la Moskowa, la Moska, etc.

J'ai dit que les caravanes pourraient, en prenant un détour par la Tartarie indépendante, rencontrer à peine une montagne, de Pétersbourg à Pékin, et cela eſt très-vrai; en paſſant par les terres des Eluths, par les déſerts des Kalmouks-Kotkos et par le pays des Tartares de Kokonor, il y a des montagnes à droite et à gauche; mais on pourrait certainement aller à la Chine ſans en franchir preſque aucune; de même qu'on pourrait aller par terre, et très-aiſément, de Pétersbourg au fond de la France, preſque toujours par des plaines. C'eſt une obſervation phyſique aſſez importante, et qui ſert de réponſe au ſyſtême, auſſi faux que célèbre, que le courant des mers a produit les montagnes qui couvrent la terre. Ayez la bonté de remarquer, Monſieur,

que je ne dis pas qu'on ne trouve point de montagnes de Pétersbourg à la Chine, mais je dis qu'on pourrait les éviter en prenant des détours. 1761.

Je ne conçois pas comment on peut me dire, *qu'on ne connaît point la Russie noire.* Qu'on ouvre seulement le *Dictionnaire* de *la Martinière*, au mot *Russie*, et presque tous les géographes, on trouvera ces mots : *Russie noire, entre la Volhinie et la Podolie, etc.*

Je suis encore très-étonné qu'on me dise que la ville, que vous appelez Kiow ou Kioff, ne s'appelait point autrefois Kiovie. *La Martinière* est de mon avis; et, si on a détruit les inscriptions grecques, cela n'empêche pas qu'elles n'aient existé.

J'ignore si celui qui transcrivit les mémoires, à moi envoyés par vous, Monsieur, est un allemand; il écrit *Jwan Wassiliewitsch*, et moi j'écris *Jvan Basilovitz;* cela donne lieu à quelques méprises dans les remarques.

Il y en a une bien étrange à propos du quartier de Moscou, appelé la ville chinoise. L'observateur dit *que ce quartier portait ce nom avant qu'on eût la moindre connaissance des Chinois et de leurs marchandises.* J'en appelle à votre excellence : comment peut-on appeler quelque chose *chinois*, sans savoir que la Chine existe? dirait-on la valeur russe, s'il n'y avait pas une Russie?

Est-il possible qu'on ait pu faire de telles observations? Je serais bien heureux, Monsieur, si vos importantes occupations vous avaient permis de jeter les yeux sur ces manuscrits que vous daignez me faire parvenir. L'écrivain prodigue les *f*, *c*, *k*, *h*, allemands. La rivière que nous appelons Veronise, nom très-doux à pro-

1761. noncer, eſt appelée, dans les mémoires, *Woroneſtch;* et, dans les obſervations, on me dit que vous prononcez Voronège: comment voulez-vous que je me reconnaiſſe au milieu de toutes ces contrariétés? J'écris en françois; ne dois-je pas me conformer à la douceur de la prononciation françoiſe?

Pourquoi, lorſqu'en ſuivant exactement vos mémoires, ayant diſtingué les ſerfs des évêques, et les ſerfs des couvens, et ayant mis pour les ſerfs des couvens le nombre de 721500, ne daigne-t-on pas s'apercevoir qu'on a oublié un zéro en répétant ce nombre à la page 59, et que cette erreur vient uniquement du libraire qui a mal mis le chiffre en toutes lettres?

Pourquoi s'obſtine-t-on à renouveler la fable honteuſe et barbare du czar *Jvan Baſilovitz*, qui voulut faire, dit-on, clouer le chapeau d'un prétendu ambaſſadeur d'Angleterre, nommé *Bèze*, ſur la tête de ce pauvre ambaſſadeur? par quelle rage ce czar voulait-il que les ambaſſadeurs orientaux lui parlaſſent nue tête? l'obſervateur ignore-t-il que, dans tout l'Orient, c'eſt un manque de reſpect que de ſe découvrir la tête? Interrogez, Monſieur, le miniſtre d'Angleterre, et il vous certifiera qu'il n'y a jamais eu de *Bèze*, ambaſſadeur; le premier ambaſſadeur fut M. de *Carlisle*.

Pourquoi me dit-on qu'au ſixième ſiècle on écrivait à Kiovie ſur du papier, lequel n'a été inventé qu'au douzième ſiècle?

L'obſervation la plus juſte que j'aye trouvée eſt celle qui concerne le patriarche *Photius*. Il eſt certain que *Photius* était mort long-temps avant la princeſſe *Otha;* on devait écrire *Polyeucte* au lieu de *Photius: Polyeucte* était patriarche de

Constantinople, au temps de la princesse *Otha.* — 1761.
C'est une erreur de copiste, que j'aurai dû corriger en relisant les feuilles imprimées ; je suis coupable de cette inadvertance, que tout homme qui sera de bonne foi rectifiera aisément.

Est-il possible, Monsieur, qu'on me dise, dans les observations, que le patriarcat de Constantinople était le plus ancien ? c'était celui d'Alexandrie : et il y avait eu vingt évêques de Jérusalem avant qu'il y en eût un à *Bysance.*

Il importe bien vraiment qu'un médecin hollandais se nomme *Vangad* ou *Vangart ;* vos mémoires, Monsieur, l'appellent *Vangad*, et votre observateur me reproche de n'avoir pas bien appelé le nom de ce grand personnage. Il semble qu'on ait cherché à me mortifier, à me dégoûter et à trouver, dans l'ouvrage fait sous vos auspices, des fautes qui n'y sont pas.

J'ai reçu aussi, Monsieur, un mémoire intitulé : *Abrégé des recherches de l'antiquité des Russes, tiré de l'histoire étendue à laquelle on travaille.*

On commence par dire, dans cet étrange mémoire *que l'antiquité des Slaves s'étend jusqu'à la guerre de Troye, et que leur roi Polimène alla avec Anténor au bout de la mer Adriatique, etc.* C'est ainsi que nous écrivions l'histoire, il y a mille ans ; c'est ainsi qu'on nous fesait descendre de *Francus* par *Hector;* et c'est apparemment pour cela qu'on veut s'élever contre ma préface, dans laquelle je remarque ce qu'on doit penser de ces misérables fables. Vous avez, Monsieur, trop de goût, trop d'esprit, trop de lumières pour souffrir qu'on étale un tel ridicule dans un siècle aussi éclairé.

Je soupçonne le même allemand d'être l'auteur de ce mémoire, car je vois *Jvanovitz ; Bazilovitz*,

—— orthographiés ainsi, *Wanovisch*, *Wacilievistck*
1761. Je souhaite à cet homme plus d'esprit et moins de consonnes.

Croyez-moi, Monsieur, tenez-vous-en à *Pierre le grand ;* je vous abandonne nos *Chilpéric*, *Childéric*, *Sigebert*, *Caribert*, et je m'en tiens à *Louis XIV.*

Si votre excellence pense comme moi, je la supplie de m'en instruire. J'attends l'honneur de votre réponse, avec le zèle et l'envie de vous plaire que vous me connaissez ; et je croirai toujours avoir très-bien employé mon temps, si je vous ai convaincu des sentimens pleins de vénération et d'attachement avec lesquels je serai toute ma vie,

Monsieur,

de votre excellence, etc.

LETTRE XLVI.

A MADAME DE FONTAINE.

Le 11 de juin.

On fait une tragédie, ma chère nièce, en trois semaines, il n'y a rien de plus aisé; mais, en trois semaines, on ne l'achève pas. Je me suis remis vîte au czar *Pierre*, afin de perdre de vue la pièce, et de la revoir dans quelque temps avec des yeux rafraîchis et un esprit désintéressé; c'est alors que je serai un censeur très-sévère. En attendant, je vous exhorte à vous faire raison des *Bernard.* Si, pendant que vous avez la main à la pâte, vous pouviez tirer aussi quelque chose de la banqueroute de ce faquin

e *Samuel*, fils de *Samuel*, maître des requêtes, 1761.
ur-intendant de la maison de la reine, et banqueroutier frauduleux, ce ferait une bonne affaire our la famille. Il faudra charger d'*Ornoi* de cette ffaire, quand il aura fait son droit, et qu'il ura emporté vigoureusement ses licences : il rendra des conseils de son oncle l'abbé, et il 'est pas douteux qu'alors il ne triomphe. Pour noi, je ferai un mémoire sanglant contre les banqueroutiers, contre les commissions éternelles de ces belles affaires, et contre le receveur des consignations, qui mange tout l'argent.

Etes-vous à Paris ? êtes-vous à Ornoi ? Pour moi, la tête me fend, ma cervelle bout du czar *Pierre* et des tragédies, de trois terres que je gouverne bien ou mal, de deux maisons que je bâtis, et des vers de *Luc* auxquels il faut répondre. Je ne sais ce que c'est que ce *Sermon de cinquante*, dont vous me parlez ; c'est apparemment le sermon de quelque jésuite qui n'aura eu que cinquante auditeurs ; c'est encore beaucoup : les pauvres diables me paraissent actuellement bien grêlés. Mais si c'était quelque sottise anti-chrétienne, et que quelque fripon osât me l'imputer, je demanderais justice au pape, tout net. Je n'entends point raillerie sur cet article ; je me suis déclaré hardiment contre *Calvin*, aux Délices ; et je ne souffrirai jamais que la pureté de ma foi soit attaquée.

Je crois notre ami d'*Argental* un peu empêtré de son ambassade. Il ne m'écrit point, et je suis persuadé que je recevrai un volume de lui sur *la Chevalerie*. J'ai bien peur que ses négociations parmesanes ne fassent un peu languir des traités qu'il avait entamés pour moi avec M. le comte de *la Marche*, notre seigneur suzerain.

1761. Mes correſpondances dans le Nord vont toujours leur train. Je ſuis plus content que jamais de la cour de Péterſbourg. Il nous eſt venu ici un petit ruſſe très-aimable, proche parent d'une impératrice, et qui pour cela n'en eſt pas plus grand ſeigneur. Je vous écris à bâtons rompus, comme vous voyez, ma chère nièce; c'eſt que je n'ai pas dormi, et que je n'en peux plus.

Ayez grand ſoin de votre ſanté, et dites-m'en, s'il vous plaît, des nouvelles. Je vous embraſſe tendrement, vous, votre famille et vos amis. Adieu, ma chère enfant; je vous recommande *Thiriot* à qui vous devez quarante écus en vertu des pactes de famille.

LETTRE XLVII.

A M. ARNOULT, *à Dijon*.

A Ferney, le 15 de juin.

J'EUS l'honneur, Monſieur, de vous mander, il y a quelques jours, que j'avais fait ce que vous m'aviez preſcrit pour arrêter le cours des procédures odieuſes et téméraires qu'on feſait au ſujet de l'égliſe que je fais bâtir à DIEU. J'ai découvert depuis qu'il y a une ordonnance du roi, de 1627, qui défend, à l'article XIV, à tout curé d'être promoteur ou official.

Or, Monſieur, l'official et le promoteur, qui ont fait les procédures ridicules dont je me plains, ſont tous deux curés dans le pays. Je crois être en droit d'exiger qu'ils ſoient condamnés ſolidairement à me rembourſer tous les dommages, etc. qu'ils m'ont cauſés en effarou-

chant et difperfant tous mes ouvriers par leur defcente illégale, etc. 1761.

La juftice féculière a difcontinué fes procédures abfurdes, mais la prétendue juftice cléricale a continué les fiennes, *et non miffura cutem, nifi plena cruoris hirundo.* Elle a encore interrogé mes vaffaux féculiers et mes ouvriers, malgré la fignification que j'ai faite fuivant votre délibéré. Ces démarches illégales et infolantes autant qu'infolites, rebutent ceux qui travaillent pour moi.

Votre nouveau client vous importunera fouvent, Monfieur. Le fieur *Decroze* eft auffi le vôtre dans fon affaire contre le curé *Ancian*, au fujet de l'affaffinat de fon fils. Il eft certain que ce malheureux a été amoureux de la dame *Burdet*, bourgeoife de Magny, et de très-bonne famille, qu'il n'a jamais appelée que *la proftituée.* Il eft prouvé d'ailleurs que cet abominable prêtre a paffé fa vie à donner et à recevoir des coups de bâton. Vous avez les pièces entre les mains: je vous demande en grâce de preffer cette affaire; j'aurai très-foin que vous ne perdiez pas vos peines. Vous me paraiffez l'ennemi des ufurpations et des violences eccléfiaftiques; vous fignalerez également votre équité, votre favoir et votre éloquence.

Je vous foumets cette pancarte; vous y verrez, Monfieur, que l'on me pourfuit avec l'ingratitude la plus furieufe, tandis que je me ruine à faire du bien. Il me paraît que c'eft-là le cas d'un appel comme d'abus. La loi qui défend aux curés d'exercer le miniftère d'official et de promoteur, doit exifter; car il n'eft pas naturel que le juge des curés foit curé lui-même: cette loi ne ferait pas rapportée dans un livre qui fert de code aux prêtres, fi elle n'avait pas été portée, et fi elle

1761. n'était pas en vigueur. Elle eſt fondée ſur les mêmes raiſons qui ne ſouffrent pas qu'un official et un promoteur ſoient pénitenciers De tout mon cœur, Monſieur, et ſans compliment votre, etc.

LETTRE XLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juin.

Divins anges, ne m'avez-vous pas pris pour un hableur qui vous feſait un portrait exagéré de ſes fardeaux et tribulations? Je ne vous ai pas dit la moitié: voici le comble. J'abandonne ma tragédie; le cinquième acte ne pouvait être déchirant; et, ſans grand cinquième acte, point de ſalut. J'ai tourné et retourné le tout dans ma chétive tête; froid cinquième acte, vous dis-je. Vous me direz que ce ſont mes procès qui m'appauvriſſent l'imagination; au contraire, ils me mettent en colère, et cela excite: mais mon cinquième acte n'eſt pas moins inſipide. Je ne ſais plus comment m'y prendre pour trouver des ſujets nouveaux: j'ai été en Amérique et à la Chine; il ne me reſte que d'aller dans la lune. J'en ſuis malade; me voilà comme une femme qui a fait une fauſſe couche. Eſt-il vrai qu'on a repréſenté *Athalie* avec magnificence, et que le public s'eſt enfin apperçu que *Joad* avait tort, et qu'*Athalie* avait raiſon?

Protégez-vous la petite *Durancy*? protégez-vous *Criſpin-Huntaud?* mais eſt-il bien vrai qu'on ne prendra point Belleisle? N'allez pas me laiſſer là, s'il vous plaît, ſi je ne trouve pas un beau ſujet; il ne faut pas chaſſer un vieux ſerviteur, parce

parce qu'il n'eſt plus bon à rien; il faut le plaindre et l'encourager. 1761.

Avez-vous les *Trois ſultanes?* on dit que cela eſt charmant: point d'intrigue, mais beaucoup d'eſprit et de gaieté.

Enfin, mes chers anges, vous avez donc fait grâce au Droit du ſeigneur; vous avez comblé de joie madame *Denis:* elle était folle de cette bagatelle. Je ne ſais ſi *Thiriot* ſera bien adroit ni comment il s'y prend.

Mille tendres reſpects.

LETTRE XLIX.

A M. L'ABBÉ AUBERT,

Qui lui avait adreſſé la ſeconde édition de ſes Fables.

Au château de Ferney, le 15 de juin.

VOUS vous êtes mis, Monſieur, à côté de *la Fontaine*, et je ne ſais s'il a jamais écrit une meilleure lettre en vers, que celle dont vous m'honorez. Tous les lecteurs vous ſauront gré de vos fables, et j'ai par-deſſus eux une obligation perſonnelle envers vous. Je dois joindre la reconnaiſſance à l'eſtime; et je vous aſſure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troiſième dont je devrais m'acquitter, ce ſerait de répondre en vers à vos vers charmans; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je ſuis vieux et malade. Mon malheur veut encore que je ſois ſurchargé d'occupations qui ſont bien oppoſées aux charmes de la poéſie. Je peux encore ſentir tout ce que vous valez; mais je ne peux vous

1761. payer en même monnaie. Faites-moi donc grâce, en me rendant la justice d'être bien persuadé que personne ne vous en rend plus que moi. J'ai honte de vous témoigner si faiblement, Monsieur, les sentimens véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre, etc.

LETTRE L.

A M. DAMILAVILLE.

15 de juin.

Il ne faut pas rire, rien n'est plus certain que c'est un homme de l'académie de Dijon qui a fait cette drôlerie. Il est fort connu de madame *Denis*; et cette madame *Denis*, quoique fort douce, mangerait les yeux de quiconque voudrait supprimer la tirade des romans, sur-tout dans un second acte.

J'ai trouvé, moi qui suis très-pudibond, que les jeunes demoiselles, que leurs prudentes mères mènent à la comédie, pourraient rougir d'entendre un bailli qui interroge *Colette*, et qui lui demande si elle est grosse. Je prierais mon dijonais d'adoucir l'interrogatoire.

Je remercie infiniment M. *Diderot* de m'envoyer un bailli qui, sans doute, vaudra mieux que celui de la pièce. Je crois qu'il faut qu'il soit avocat, ou du moins qu'il soit en état d'être reçu au parlement de Dijon; en ce cas, je l'adresserais à mon conseiller qui me doit au moins le service de protéger mon bailli. Surement un homme envoyé par M. *Diderot* est un philosophe et un homme aimable. Il pourrait aisément être

juge de ſept ou huit terres dans le pays, ce qui ſerait un petit établiſſement. 1761.

Je ne ſais pas trop comment frère *Thiriot* s'ajuſte avec les excommuniés du ſieur *le Dain*: frère *Thiriot* ne doit pas paraître: je m'en rapporte à lui, il eſt ſage.

J'ai mis mes prêtres à la raiſon; évêque, official, promoteur, jéſuite; je les ai tous battus; et je bâtis mon égliſe comme je le veux, et non comme ils le voulaient. Quand j'aurai mon bailli-philoſophe, je les rangerai tous. Je ſuis bienfaiteur de l'Egliſe, je veux m'en faire craindre et aimer.

Je lève les mains au ciel pour le ſalut des frères.

J'ai eu aujourd'hui à dîner un M. *Poinſinet* revenant d'Italie. *Fratres*, qui eſt ce M. *Poinſinet*? il m'a récité d'aſſez paſſables vers. *Valete, fratres.* Frère *Thiriot* a-t-il le diable au corps de vouloir qu'on imprime la converſation du cher *Grizel*?

Je plains ce pauvre *Térée*; il eſt triſte que *Philomèle* ſoit mal reçue au mois de mai. On diſait que ce M. *le Mière* était un bon ennemi de l'*inf*....; courage, qu'il ne ſe rebute pas; et confuſion aux fanatiques, ennemis de la raiſon de l'Etat.

LETTRE LI.

A M. L'ABBÉ DE LILLE.

A Ferney, le 19 de juin.

On eſt bien loin, Monſieur, d'être inconnu, comme vous le dites, quand on a fait d'auſſi beaux vers que vous, et ſur-tout quand on y répand d'auſſi nobles vérités et des ſentimens ſi vertueux. Vous penſez en excellent citoyen, et vous vous exprimez en grand poëte. Je m'inté-

1761. reſſe d'autant plus à la gloire que vous aſſurez à M. *Laurent*, que je m'aviſe de l'imiter en petit dans une de ſes opérations. Je deſſèche actuellement des marais; mais j'avoue que je ne fais point de bras Cependant vous avez daigné parler de moi dans votre belle épître à cet étonnant artiſte. J'avais déjà lu votre ouvrage qui a concouru pour le prix de l'académie: je ne ſavais pas que je duſſe joindre le ſentiment de la reconnaiſſance à celui de l'eſtime que vous m'inſpiriez. Je vous félicite, Monſieur, d'être en relation avec M. *Duverney*. Il forme un ſéminaire de gens (1) dont quelques-uns demanderont probablement un jour à M. *Laurent* des bras et des jambes. La nobleſſe françaiſe aime fort à ſe les faire caſſer pour ſon maître.

Je fais auſſi mon compliment à M. *Duverney* d'aimer un homme de votre mérite. Il en a trop pour ne pas diſtinguer le vôtre. Je me vante auſſi, Monſieur, d'avoir celui de ſentir tout ce que vous valez.

Recevez mes remercîmens, non-ſeulement de ce que vous avez bien voulu m'envoyer vos ouvrages, mais de ce que vous en faites de ſi bons.

J'ai l'honneur d'être etc.

LETTRE LII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de juin.

Mes divins anges, liſez mes remontrances avec attention et bénignité.

1) L'école militaire.

Confidérez d'abord que le plan d'un cerveau
n'a pas fix pouces de large, et que j'ai pour 1761.
cent toifes, au moins, de tribulations et de travaux. Le loifir fut certainement le père des Mufes; les affaires en font les ennemis, et l'embarras les tue. On peut bien, à la vérité, faire une tragédie, une comédie, ou deux ou trois chants d'un poëme, dans une femaine d'hiver; mais vous m'avouerez que cela eft impoffible dans le temps de la fenaifon et des moiffons, des défrichemens et des defféchemens; et quand, à ces travaux de campagne, il fe joint des procès, le tripot de *Thémis* l'emporte fur celui de *Melpomène*. Je vous ai caché une partie de mes douleurs; mais enfin, il faut que vous fachiez que j'ai la guerre contre le clergé. Je bâtis une églife affez jolie, dont le frontifpice eft d'une pierre auffi chère que le marbre; je fonde une école; et, pour prix de mes bienfaits, un curé d'un village voifin, qui fe dit promoteur, et un autre curé qui fe dit official, m'ont intenté un procès criminel pour un pied et demi de cimetière, et pour deux côtelettes de mouton, qu'on a prifes pour des os de mort déterrés.

On m'a voulu excommunier pour avoir voulu déranger une croix de bois, et pour avoir abattu infolemment une partie, d'une grange qu'on appelait paroiffe.

Comme j'aime paffionnément à être le maître, j'ai jeté par terre toute l'églife, pour répondre aux plaintes d'en avoir abattu la moitié. J'ai pris les cloches, l'autel, les confeffionnaux, les fonds baptifmaux; j'ai envoyé mes paroiffiens entendre la meffe à une lieue.

Le lieutenant criminel, le procureur du roi

font venus inftrûmenter; j'ai envoyé promener
1761. tout le monde, je leur ai fignifié qu'ils étaient des ânes, comme de fait ils le font. J'avais pris mes mefures de façon que monfieur le procureur général du parlement de Dijon leur a confirmé cette vérité. Je fuis à préfent fur le point d'avoir l'honneur d'appeler comme d'abus, et ce ne fera pas maître *le Dain* qui fera mon avocat. Je crois que je ferai mourir de douleur mon évêque, s'il ne meurt pas auparavant de gras fondu.

Vous noterez, s'il vous plaît, qu'en même temps je m'adreffe au pape en droiture. Ma deftinée eft de bafouer Rome, et de la faire fervir à mes petites volontés. L'aventure de *Mahomet* m'encourage. Je fais donc une belle requête au faint-père; je demande des reliques pour mon églife, un domaine abfolu fur mon cimetière, une indulgence *in articulo mortis*, et, pendant ma vie, une belle bulle pour moi tout feul, portant permiffion de cultiver la terre les jours de fête, fans être damné. Mon évêque eft un fot qui n'a pas voulu donner au malheureux petit pays de Gex la permiffion que je demande; et cette abominable coutume de s'enivrer en l'honneur des faints, au lieu de labourer, fubfifte encore dans bien des diocèfes. Le roi devrait, je ne dis pas permettre les travaux champêtres ces jours-là, mais les ordonner. C'eft un refte de notre ancienne barbarie de laiffer cette grande partie de l'économie de l'Etat entre les mains des prêtres.

M. de *Courteille* vient de faire une belle action en fefant rendre un arrêt du confeil pour les defféchemens des marais. Il devrait bien en rendre un qui ordonnât aux fujets du roi de faire croître du blé le jour de *Saint-Simon* et de

Saint-Jude, tout comme un autre jour. Nous fommes la fable et la rifée des nations étrangères 1761.
fur terre et fur mer; les payfans du canton de Berne, mes voifins, fe moquent de moi qui ne puis labourer mon champ que trois fois, tandis qu'ils labourent quatre fois le leur. Je rougis de m'adreffer à un évêque de Rome, et non pas à un miniftre de France, pour faire le bien de l'Etat.

Si ma fupplique au pape, et ma lettre au cardinal *Paffionnei* font prêtes au départ de la pofte, je les mettrai fous les ailes de mes anges qui auraint la bonté de faire paffer mon paquet à M. le duc de *Choifeul;* car je veux qu'il en rie et qu'il m'appuye. Cette négociation fera plus aifée à terminer honorablement que celle de la paix.

Je paffe du tripot de l'Eglife à celui de la comédie. Je croyais que frère *Damilaville* et frère *Thiriot* s'étaient adreffés à mes anges pour cette pièce qu'on prétend être d'après *Jodelle*, et qui eft certainement d'un académicien de Dijon. Ils ont été fi difcrets qu'ils n'ont pas, jufqu'à préfent, ofé vous en parler; il faudra pourtant qu'ils s'adreffent à vous, et que vous les protégiez très-difcrètement, fous main, *fans vous cacher vifiblement.*

Je ne faurais finir de dicter cette longue lettre fans vous dire à quel point je fuis révolté de l'infolence abfurde et aviliffante avec laquelle on affecte encore de ne pas diftinguer le théâtre de la foire du théâtre de *Corneille*, et *Gilles* de *Baron ;* cela jette un opprobre odieux fur le feul art qui puiffe mettre la France au-deffus des autres nations, fur un art que j'ai cultivé toute ma vie aux dépens de ma fortune et de mon avancement. Cela doit redoubler l'horreur de tout honnête homme pour la fuperftition et la

1761. pédanterie. J'aimerais mieux voir les François imbécilles et barbares, comme ils l'ont été douze cent ans, que de les voir à demi éclairés. Mon aversion pour Paris est un peu fondée sur ce dégoût. Je me souviens avec horreur qu'il n'y a pas une de mes tragédies qui ne m'ait suscité les plus violens chagrins; il fallait tout l'empire que vous avez sur moi pour me faire rentrer dans cette détestable carrière. Je n'ai jamais mis mon nom à rien, parce que mettre son nom à la tête d'un ouvrage est ridicule; et on s'obstine à mettre mon nom à tout; c'est encore une de mes peines.

J'ajouterais que je hais si furieusement maître *Omer*, que je ne veux pas me trouver dans la même ville où ce crapaud noir coasse. Voilà mon cœur ouvert à mes anges; il est peut-être un peu rongé de quelques gouttes de fiel, mais vos bontés y versent mille douceurs.

Encore un mot; cela ne finira pas sitôt. Permettez que je vous adresse ma réponse à une lettre de M. le duc de *Nivernois*. L'embarras d'avoir les noms des souscripteurs pour les œuvres de l'excommunié et infame *Pierre Corneille*, ne sera pas une de nos moindres difficultés. Il y en a à tout : ce monde-ci n'est qu'un fagot d'épines.

Vous n'aurez pas aujourd'hui ma lettre au pape, mes divins anges; on ne peut pas tout faire.

Je vous conjure d'accabler de louanges M. de *Courteille*, pour la bonne action qu'il a faite de faire rendre un arrêt qui desséchera nos vilains marais.

Voilà une lettre qui doit terriblement vous ennuyer; mais j'ai voulu vous dire tout.

Madame *Denis* et la pupille se joignent à moi.

LETTRE

LETTRE LIII.

AU MÊME.

Aux Délices, 23 de juin.

O MES ANGES,

LE coup eſt violent, le trait eſt noir, l'embarras eſt grand. 1761.

Zulime ſoit : la voilà baptiſée, la voilà africaine, elle a affaire à un eſpagnol : il n'y a plus moyen de s'en dédire. Voici une petite lettre à *Nicodème Thiriot*, qu'il ne ſerait pas mal de faire courir. Allons donc ; je vais ſonger à cette *Zulime ;* la tête me bout. Serai-je toujours comme *Arlequin* qui voulait faire vingt-deux métiers à la fois ? patience.

Mille reſpects, je vous en conjure, à M. le comte de *Choiſeul ;* comment va ſa ſanté ?

Ayez la charité d'envoyer à M. le duc de *Choiſeul* le préſent paquet, après en avoir ri.

Qui eſt ambaſſadeur à Rome ? je n'en ſais rien. Quel qu'il ſoit, il faut qu'il faſſe mon affaire au plus vite. M. le comte de *Choiſeul*, protégez-moi prodigieuſement ; je veux que *Rezzonico* m'accorde tout ce que je demande. Quand le ſeigneur, le curé et toute une paroiſſe préſentent une ſupplique au pape, et que cette paroiſſe eſt auprès de Genève, et que c'eſt à moi qu'elle appartient, le pape eſt un benêt s'il nous refuſe.

J'eſpère bien que tous les *Choiſeul* me permettront de mettre leurs noms en gros caractères parmi les ſouſcripteurs de *Corneille ;* je vais d'abord tâter le roi.

1761. Mes anges, si vous avez deux ou trois ames à me prêter, envoyez-les-moi par la poste; car je n'ai pas assez de la mienne: toute chétive qu'elle est, elle vous adore.

Avez-vous reçu la cargaison de *Grisel?* Et les yeux?

LETTRE LIV.

A M. LE PRÉSIDENT HENAULT.

Le 25 de juin.

Mon cher et respectable confrère, je crois qu'il s'agit de l'honneur de l'académie et de la France. Il faut fixer la langue que vingt mille brochures corrompent; il faut imprimer, avec des notes utiles, les grands auteurs du siècle de *Louis XIV;* et qu'on sache à Pétersbourg et à Ukraine, en quoi *Corneille* est grand, et en quoi il est défectueux Vous encouragez cette entreprise qui ne réussira pas si vous ne me permettez que je vous consulte souvent. Je pense qu'il sera honorable pour la France de relever le nom de *Corneille* dans ses descendans. J'étais à Londres quand on apprit qu'il y avait une fille de *Milton*, aveugle, vieille et pauvre; en un quart-d'heure elle fut riche. La petite-fille d'un homme très-supérieur à *Milton* n'est, à la vérité, ni vieille ni aveugle, elle a même de très-beaux yeux, et ce ne sera pas une raison pour que les Français l'abandonnent. Il est vrai qu'elle est à présent au-dessus de la pauvreté; mais à qui mieux qu'elle appartiendrait le produit des œuvres de son aïeul? Les frères *Cramer* sont assez

généreux pour lui céder le profit de cette édition qui ne ſera faite que pour les ſouſcripteurs. 1761.

Nous travaillons donc pour le nom de *Corneille*, pour l'académie, pour la France. C'eſt par-là que je veux finir ma carrière. Il en coûtera ſi peu pour faire réuſſir cette entrepriſe! *Quarante francs*, chaque exemplaire, ſont un objet ſi mince pour les premiers de la nation, qu'on ſera probablement empreſſé à voir ſon nom dans la liſte des protecteurs de *Cinna*, et du ſang de *Corneille*.

Je me flatte que le roi, protecteur de l'académie, permettra que ſon nom ſoit à la tête des ſouſcripteurs. Je charge votre caractère auſſi bienfeſant qu'aimable, de nous donner la reine. Qu'elle ne conſidère pas que c'eſt un profane qui entreprend ce travail, qu'elle conſidère la nation dont elle eſt reine.

Qui ſont les noms de vos amis que je ferai imprimer? pour combien d'exemplaires ſouſcriront nos académiciens de la cour? Comptez que les *Cramer* ne tireront que le nombre des exemplaires ſouſcrits, et que ce livre reſtera un monument de la généroſité des ſouſcripteurs, qui ne ſera jamais vendu au public. Fera des petites éditions qui voudra, mais notre grande ſera unique. Vous pouvez plus que perſonne; et il ſera digne de celui qui a ſi bien fait connaître la France, de protéger le grand *Corneille*, quand il n'y a pas un ſeul acteur digne de jouer *Cinna*, et qu'il y a ſi peu de gens dignes de le lire.

Il me ſemble que j'ouvre une porte d'or pour ſortir du labyrinthe des colifichets où la foule ſe promène.

Recevez les tendres et reſpectueux ſentimens, etc.

Mille pardons à madame *du Deffant*. Cette

1761. entreprise ne me laisse pas un moment, et j'ai des ouvrages immenses, des moutons et des procès à conduire.

LETTRE LV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 26 de juin.

Je n'ai guère la force d'écrire, parce que, depuis quelque temps, j'écris jour et nuit. Mes anges sauront que je rends grâces au corsaire qui a fait imprimer Zulime L'impression m'a fait apercevoir d'un défaut capital qui régnait dans cette pièce; c'était l'uniformité des sentimens de l'héroïne, qui disait toujours *j'aime* : c'est un beau mot, mais il ne faut pas le répéter trop souvent; il faut quelquefois dire *je hais*.

Je commence à être moins mécontent de cet ouvrage que je ne l'étais, et je me flatte enfin qu'il ne sera pas tout-à-fait indigne des bontés dont mes anges l'honorent. Il sera prêt quand ils l'ordonneront. Je n'abandonnerai pourtant ni les moissons, ni mon église, ni ma petite négociation avec le pape.

Je relis cet infame et cet excommunié *Corneille* avec une grande attention. Je l'admire plus que jamais en voyant d'où il est parti. C'est un créateur; il n'y a de gloire que pour ces gens-là; nous ne sommes aujourd'hui que de petits écoliers Je suis persuadé que mes notes au bas des pages des bonnes pièces de *Corneille*, ne seront pas sans utilité et sans agrément; elles

pourront former une poétique complète, sans avoir l'insolence et l'ennui du ton dogmatique. 1761.

Je suis résolu à ne faire imprimer que le nombre des exemplaires pour lesquels on aura souscrit. Les petites éditions seront au profit des libraires; et s'il y a, comme je le crois, quelque amour de la véritable gloire dans la nation, la grande édition assurera quelque fortune aux héritiers du nom du grand *Corneille*. Je finirai ainsi ma carrière d'une manière honorable, et qui ne sera pas indigne de l'ancienne amitié dont mes anges m'honorent

Je les supplie de vouloir bien me procurer, sans délai, le nom de M. le duc d'*Orléans*, par M. de *Foncemagne*, afin que je l'imprime dans le programme.

Je voudrais avoir celui de M. le premier président; il me le doit en dédommagement de la banqueroute que son beau-frère m'a faite. Jamais mon entreprise ne vaudra au sang de *Corneille* la moitié de ce que *Bernard* m'a volé. Je crois avoir déjà prévenu M. le comte de *Choiseul*, l'ambassadeur, que je ne doutais pas qu'il n'honorât ma liste de son nom, et j'attens ses ordres. Je demande la même grâce à M. de *Courteille*, à M. de *Malesherbes*, à madame sa sœur, et à tous les amis de mes anges.

Je désirerais passionnément la souscription du président de *Meynières*, et de quelques membres du parlement, pour expier les sottises de maître *le Dain* et de maître *Omer*.

Je n'ai point encore écrit à M. le duc de *Choiseul* sur cette petite affaire. Je supplie monsieur le comte l'ambassadeur d'avoir la bonté de lui en parler; ils seront aussi tous deux mes anges. Je vous baise à tous le bout des ailes, et je recom-

1761. mande à vos bontés *Cinna*, *Horace*, *Sévère*, *Cornélie*, et la coufine iffue de germaine de *Cornélie*. Si on me feconde avec quelque vivacité, cette édition ne fera qu'une affaire de fix mois.

Nièce et *Cornelie* chiffon, et *V.* vous difent tout ce qu'il y a de plus tendre.

LETTRE LVI.

AU MÊME.

Au château de Ferney, 29 de juin.

MAIS vraiment, mon cher ange, j'ai mal aux yeux auffi. Je foupçonne que c'eft en qualité d'ivrogne. Je bois quelquefois demi-fetier, je crois même avoir été jufqu'à chopine; et, quand c'eft du vin de Bourgogne, je fens qu'il porte un peu aux yeux, fur-tout après avoir écrit dix ou douze lettres de ma main par jour. N'en auriez-vous point fait à peu-près autant? L'eau fraîche me foulage. Qu'ont de commun les pilules de *Bélofte* avec les yeux? quel rapport d'une pilule avec les glandes lacrymales? Je fais bien qu'il faut fe purger quelquefois, fur-tout fi l'on eft gourmand. Mais favez-vous de quoi les pilules de *Bélofte* font compofées? Toute pilule échauffe, ou je fuis fort trompé; c'eft le propre de tout ce qui purge en petit volume; j'en excepte les divins minoratifs, caffe et manne, remèdes que nous devons à nos chers mahométans. Je dis chers mahométans, parce que je dicte à préfent Zulime que je vous enverrai inceffamment; et je fuis perfuadé que *Zulime* ne fe purgeait jamais qu'avec de la caffe.

A l'égard de l'autre ſujet dont vous me parlez, et auquel je penſe avoir renoncé, il eſt moitié 1761. français et moitié eſpagnol (1). On y voyait un *Bertrand du Gueſclin* entre don *Pèdre le cruel*, et *Henri de Tranſtamare*. *Marie de Padille*, ſous un nom plus noble et plus théâtral, eſt amoureuſe comme une folle de ce don *Pèdre*, violent, emporté, moins cruel qu'on ne le dit, amoureux à l'excès, jaloux de même, ayant à combattre ſes ſujets qui lui reprochent ſon amour. Sa maîtreſſe connait tous ſes défauts, et ne l'en aime que davantage.

Henri de Tranſtamare eſt ſon rival; il lui diſpute le trône et *Marie de Padille*. *Bertrand du Gueſclin*, envoyé par le roi de France pour accommoder les deux frères, et pour ſoutenir *Henri* en cas de guerre, fait aſſembler les Etats généraux: *Las Cortès* de Caſtille, les députés des Etats peuvent faire un bel effet ſur le théâtre, depuis qu'il n'y a plus de petits-maîtres. Don *Pèdre* ne peut ſouffrir ni *Las Cortès*, ni *du Gueſclin*, ni ſon bâtard de frère *Henri*; il ſe croit trahi de tout le monde, et même de ſa maîtreſſe dont il eſt adoré.

Bertrand eſt enfin obligé de faire avancer les troupes françaiſes; il fait à la fois le rôle de protecteur d'*Henri*, d'admoniteur de don *Pèdre*, d'ambaſſadeur de France, et de général.

Henri vainqueur ſe propoſe à *Marie de Padille*, les mains teintes du ſang de ſon frère; et *Padille*, plutôt que d'accepter la main du meurtrier de ſon amant, ſe tue ſur le corps de don *Pèdre*. *Bertrand* les pleure tous deux, donne en quatre

(1) La tragédie de Don Pèdre, qui ne fut imprimée que quinze ans après.

1761. mots quelques conſeils à *Henri*, et retourne en France jouir de ſa gloire.

Voilà en gros quel était mon ſujet. Mes anges verront mieux que moi ſi on en peut tirer parti. Je me dégoûte un peu de travailler, en reliſant les belles ſcènes de *Corneille*. Ce n'eſt pas à mon âge que je pourrai marcher ſur les traces de ce grand homme; il me paraît plus honnête et plus ſûr de chercher à le commenter qu'à le ſuivre, et j'aime mieux trouver des ſouſcriptions pour mademoiſelle *Corneille*, que des ſifflets pour moi.

Mes anges daigneront encore obſerver que l'Hiſtoire générale et le czar prennent un peu de temps, et que les détails de l'hiſtoire nuiſent un peu à l'enthouſiaſme tragique. Une égliſe et des procès ſont encore de terribles éteignoirs; mais s'il me reſte encore quelque feu caché ſous la cendre, mes anges ſouffleront, et il ſe ranimera.

Je ſuppoſe qu'ils ont reçu mon paquet pour le ſaint père, qu'ils ont ri, que M. le duc de *Choiſeul* a ri, que le cardinal *Paſſionei* rira; pour le ſieur *Rezzonico* il ne rit point. On dit que mon ami *Benoit* valait bien mieux.

Je ſuppoſe encore que l'affaire des ſouſcriptions cornéliennes réuſſira en France; et s'il arrivait (ce que je ne crois pas) que les Français n'euſſent pas de l'empreſſement pour des propoſitions ſi honnêtes, j'avertis que les Anglais ſont tout prêts à faire ce que les Français auraient refuſé. Ce ſerait une négociation plus aiſée à terminer que celle de M. de *Buſſi*.

Reſpect et tendreſſe.

LETTRE LVII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de juin.

MONSIEUR,

En attendant que je puiſſe arranger le terrible événement de la mort du czarovitz qui m'arrête, 1761. et que j'achève les autres chapitres du ſecond volume, j'ai entrepris un autre ouvrage qui ne dérobera point mon temps, et qui me laiſſera toujours prêt à vous ſervir ſur le champ ; c'eſt une édition des tragédies de *Pierre Corneille*, avec des remarques ſur la langue et ſur le goût, leſquelles ſeront d'autant plus utiles aux étrangers et aux Français mêmes, qu'elles ſeront revues par l'académie françaiſe qui préſide à cette entrepriſe. Ce *Corneille* eſt parmi nous, dans la littérature, ce que *Pierre le grand* eſt chez vous en tout genre ; c'eſt un créateur ; c'eſt un homme qui a débrouillé le chaos, et ce n'eſt qu'à de tels génies qu'appartient la gloire ; les autres n'ont que de la réputation.

Le produit de cette édition, qui ſera magnifique, eſt pour les deſcendans de *Pierre Corneille*, famille noble, tombée dans la pauvreté. J'ai le plaiſir de ſervir à la fois ma patrie et le ſang d'un grand homme. L'édition ornée des plus belles gravures, ſe fait par ſouſcription, et on ne paye rien d'avance. Elle coûtera environ quatre ducats l'exemplaire. Pluſieurs princes donnent leur nom. Il ſerait bien honorable pour nous, et bien digne

—— de votre magnificence, que le nom de fa Majefté
1761. l'impératrice parût à la tête. Pour le vôtre, Monfieur, et pour ceux de quelques-uns de vos compatriotes touchés de vos exemples, j'ofe y compter. Nous imprimons la lifte des foufcripteurs; je ferai bien découragé, fi je n'obtenais pas ce que je demande.

Cette édition de *Corneille*, avec des eftampes, me fait penfer qu'il ferait beau d'orner de gravures chaque chapitre de l'hiftoire de *Pierre le grand;* ce ferait un monument digne de vous. Le premier chapitre aurait une eftampe qui repréfenterait des nations différentes aux pieds du législateur du Nord. La victoire de Lefna, celle de Pultava, une bataille navale, les voyages du héros, les arts qu'il appelle dans fon pays, les triomphes dans Mofcou et dans Pétersbourg, enfin chaque chapitre ferait un fujet heureux; et vous auriez érigé, Monfieur, le plus beau monument dont l'imprimerie pût jamais fe vanter. Je foumets cette idée à vos lumières et à votre attachement pour la mémoire de *Pierre le grand*, à votre efprit patriotique que vous m'avez communiqué. Difpofez de moi tant que je ferai en vie Les étincelles de votre beau feu vont jufqu'à moi.

Que votre excellence agrée les refpects et le tendre attachement, etc.

LETTRE LVIII.

A M. ***

DANS une petite tranſmigration, Monſieur, — 1761.
une maiſon à une autre, la lettre dont vous
'honorâtes s'était égarée. Madame *du Perron*
'ayant appris à qui je devais cette lettre, j'ai
te fort honteux; j'ai cherché long-temps et
ai enfin trouvé. Mais ce que je ne trouverai
as, c'eſt la ſolution de votre problème. Quand
n demanda à *Panurge* lequel il aimait mieux
'avoir le nez auſſi long que la vue, ou la vue
uſſi longue que le nez, il répondit qu'il aimait
nieux boire.

Vous me demandez lequel eſt plus plaiſant de
ıvoir, tout ce qui s'eſt fait ou tout ce qui ſe
era. C'eſt une queſtion à faire aux prophètes.
'es meſſieurs qui connaiſſaient l'avenir ſi parfai-
ement, étaient ſans doute inſtruits également
u paſſé. Il faut être inſpiré de DIEU pour ſa-
oir bien parfaitement ſon prétérit, ſon futur,
: même ſon préſent; notre eſpèce eſt fort cu-
euſe et fort ignorante. Celui qui ſaurait l'ave-
ir, ſaurait probablement de fort ſottes et de fort
iſtes choſes; et entr'autres l'heure de ſa mort,
: qui n'eſt pas extrêmement plaiſant à contem-
ler. J'aime mieux, au fond de la boîte de
'andore, l'eſpérance que la ſcience; et je ſuis
e l'avis d'*Horace*:

Prudens futuri temporis exitum
Caligi..'â nocte premit Deus.

Ce que je fais le mieux, c'eſt que je ſuis avec
›us les ſentimens que je vous dois, etc.

LETTRE LIX.

A M. ARNOULT, *à Dijon.*

A Ferney, le 6 de juillet.

1761. Je vous suis obligé, Monsieur, des éclaircissemens que vous me donnez. Je pensais qu'il n'était pas permis à un official de citer des séculiers sans l'intervention de la justice du roi; et il est clair que cet imbécille de *Pontas* rapporte fort mal l'ordonnance de 1627. L'official de Gex est dûment official; mais je crois qu'il a très-indûment instrumenté le 8 de juin. Deux témoins sont prêts de déclarer qu'il les a voulu induire à deposer contre moi. Et de quoi s'agit-il pour faire tant de vacarme? d'une croix de bois qui ne peut subsister devant un portail assez beau que je fais faire, et qui en déroberait aux yeux toute l'architecture. Il a fait dire à un malheureux que j'ai appelé cette croix *figure ;* à un autre, que je l'ai appelée *poteau :* il prétend que six ouvriers qu'il a interrogés, déposent que je leur ai dit, en parlant de cette croix de bois qu'il fallait transplanter: *ôtez-moi cette potence.* Or, de ces six ouvriers, quatre m'ont fait serment, en présence de témoins, qu'ils n'avaient jamais proféré une pareille imposture, et qu'ils avaient répondu tout le contraire. Des deux témoins qui restent, et que je n'ai pu rejoindre, il y en a un qui est décrété de prise de corps depuis quatre mois, et l'autre est convaincu de vol.

Au reste, Monsieur, je suis bien aise de vous dire que cette croix de bois, qui sert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce petit pays de Gex,

e trouvait placée tout juſte vis-à-vis le portail
le l'égliſe que je fais bâtir ; de façon que la tige 1761.
et les deux bras l'offuſquaient entièrement, et
qu'un de ces bras, étendu juſte vis-à-vis le frontiſpice de mon château, figurait réellement une
potence, comme le diſaient les charpentiers. On
appelle *potence*, en terme de l'art, tout ce qui
ſoutient des chevrons ſaillans ; les chevrons qui
ſoutiennent un toit avancé s'appellent *potence* ;
et quand j'aurais appelé cette figure *potence*, je
n'aurais parlé qu'en bon architecte.

J'ai de plus paſſé un acte authentique pardevant notaire, avec les habitans, par lequel nous
ſommes convenus que cette croix de village ferait
placée comme je le veux. Vous remarquerez encore qu'on ne la dérangea qu'avec le conſentement
du curé.

Ainſi vous voyez, Monſieur, que voilà le plus
impertinent prétexte que jamais les ennemis de
la juſtice du roi et des ſeigneurs puiſſent prendre
pour inquiéter un bienfaiteur aſſez ſot pour ſe
ruiner à bâtir une belle égliſe dans un pays où
DIEU n'eſt ſervi que dans des écuries. Ceux qui
me font ce procès devraient être plutôt à une
mangeoire qu'à un autel. Ils n'ont rien fait depuis
le 8 de juin, mais ils menacent toujours de faire,
et ils me paraiſſent auſſi inſolens que menteurs.

Vous aurez ſans doute vu, Monſieur, par l'affaire d'*Ancian*, que, parmi ces animaux-là, il y
en a qui ruent. Si ce curé *Ancian* eſt brutal comme
un cheval, il eſt malin comme un mulet, et ruſé
comme un renard ; mais, malgré ſes ruſes, je
crois que vous le prendrez au gîte. Je puis vous
aſſurer que lui et ſes confrères ont employé toutes
les fripponneries profanes et ſacrées pour avoir
de faux témoins ; ils ſe ſont ſervis de la confeſ-

ſion qui met les ſots dans la dépendance de
1761. prêtres. Je n'ai point vu les procedures, mais je puis vous aſſurer, ſur mon honneur et ſur ma vie, que ce curé *Ancian* eſt un ſcelérat des plus puniſſables que nous ayons dans l'Egliſe de DIEU. Il ne peut empêcher, malgré tous ſes artifices et tous ceux de ſes confrères, que *Decroze* n'ait eu le crâne fendu dans la maiſon où ce curé alla faire le train au milieu de la nuit la plus noire, avec quatre coupe-jarrets Je ne veux que ce fait: tout le reſte me parait peu de choſe. Le père *Decroze* peut envoyer aux juges trois ſerviettes qu'il conſerve teintes du ſang de ſon fils; elles devraient ſervir à étrangler le curé de Moëns, pourvu que préalablement il fût bien confeſſé (1).

Je ſuppoſe, Monſieur, que vous avez envoyé votre mémoire à M. de *Grilly;* c'eſt encore un curé à relancer. Je vous ai envoyé à la chaſſe aux prêtres; ſi vous voulez venir reconnaître votre gibier, au mois de ſeptembre, comme vous me l'avez fait eſpérer, je compte bien que le rendez-vous de chaſſe ſera chez moi.

Je viens d'écrire au bureau des poſtes de Genève pour ſavoir ſi ce n'eſt point quelque prêtre-commis des poſtes qui a fait la friponnerie de faire payer deux fois le port.

Nota benè que je ne mets point mon curé au nombre des bêtes puantes que vous devez chaſſer; je ſuis d'accord avec lui en tout. Il eſt très-reconnaiſſant, du moins quant a préſent, et il peut ſervir de piqueur dans la chaſſe aux renards que nous méditons.

(1) Il a été condamné aux galères, par arrêt du parlement de Bourgogne, pour cet aſſaſſinat prémédité.

J'ai l'honneur d'être en bon laïque, Monsieur, votre, etc. 1761.

LETTRE LX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juillet.

Quoi, dit Alix, cet homme-ci s'endort
Après trois fois! Ah! chien, tu n'es pas carme.

On me dira : tu n'es pas Sophocle.

Ceci, mes adorables anges, est en réponse de la lettre du 30 de juin, dans laquelle vous me reprochez ma glace. Vraiment, il n'est que trop vrai que l'âge, les maladies, les bâtimens, les procès peuvent geler un pauvre homme. J'étais peut-être très-froid quand j'ai radoubé Oreste, mais je suis très-vif quand vous avez la bonté de le faire jouer; et cette vivacité, mes chers anges, est toute en reconnaissance, et non en amour propre d'auteur. Cependant, comme cet amour propre se glisse par-tout, je vous prierai de faire jouer Oreste une quatrième fois, après l'avoir annoncé pour trois; mais en cas qu'elle réussisse, en cas que le public soit pour la quatrième représentation, et qu'elle soit comme accordée à ses désirs Il se pourra qu'en été trois fois lassent le parterre; alors je me retirerai avec ma courte honte.

J'insiste beaucoup plus sur ce *Pantalon* de *Rezzonico;* c'est un bœuf qui ne sait pas un mot de français, et qui est assez épais pour ne me pas connaître; mais ce n'est pas à lui que j'écris,

1761. c'eſt au cardinal *Paſſionei*, homme de beaucoup d'eſprit, homme de lettres, et qui fait de *Rezzonico* le cas qu'il doit. Il y a long-temps qu'il m'honore de ſes bontés. Je ne demande à M. le duc de *Choiſeul* rien autre choſe, ſinon qu'il ait la bonté de faire donner cours à mon paquet. La grâce eſt légère; mais je la demande très-inſtamment. M. le comte de *Choiſeul*, protégez-moi dans cette importante négociation.

Je demande trois ridicules à *Rezzonico*; qu'il m'en accorde un, cela me ſuffira; et s'il me refuſe, il n'y a rien de perdu, pas même mon crédit en cour de Rome.

Comment, mes procès terminés! Dieu m'en préſerve. Il faut que Madame *Denis* vous ait parlé de quelques anciens procès. Mais, pour peu que dans ce monde on ait un champ et un pré, et qu'on faſſe bâtir une égliſe, ou qu'on faſſe une ode comme M. *le Brun*, on eſt en guerre. Mais je ne ſais point de plus ſotte guerre que celle qu'on a faite aux Anglais, ſans avoir cent vaiſſeaux de ligne, et quarante mille hommes de marine.

Divins anges, ſi l'abbé *Coyer* parle comme il écrit, il doit être fort aimable. Mais ma mère, qui avait vu *Deſpréaux*, diſait que c'était un bon livre et un ſot homme.

La nièce, la pupille et l'oncle baiſent le bout de vos ailes.

Pour Dieu, que mon paquet parte; c'eſt tout ce que je veux, et point de recommandation. Je veux bien être ridicule, mais je ne veux pas que mes protecteurs le ſoient. Priez M. le comte de *Choiſeul* de faire mettre mon paquet romain à la poſte par un de ſes laquais. C'eſt aſſez pour *Rezzonico* et pour moi.

LETTRE LXI.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 8 de juillet.

1761.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps je suis réduit à dicter; je perds la vue avec la santé: tout cela n'est point plaisant. Je vois toujours que *tutto il mondo é fatto come la nostra famiglia.* Par tout pays on trouve des esprits très-mal faits, et par tout pays il faut se moquer d'eux. On serait vraiment bien à plaindre si on fesait dépendre son plaisir du jugement des hommes.

Tancrède (1) vous a bien de l'obligation, Monsieur; *Phèdre* vous en aura davantage. Je me mets aux pieds de M. *Paradisi.* Si jamais j'ai un moment à moi, je lui adresserai une longue épître; mais le peu de temps dont je peux disposer est consacré à dicter des notes sur les pièces du grand *Corneille*, qui sont restées au théâtre. Cet ouvrage, encouragé par l'académie française, pourra être de quelque usage aux étrangers qui daignent apprendre notre langue par les règles, et aux légers Français qui l'apprennent par routine. Le produit de l'édition sera pour l'héritière de *Corneille* que j'ai l'honneur d'avoir chez moi,

(1) Il a été traduit en italien par M. le comte *Agostino Paradisi.*

1761. et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du *Tasse*, s'il y en avait une? elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir? La petite-fille de *Corneille* en boira à votre santé, dans un petit château très-joli en vérité, et qui serait plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

Vous avez bien raison, Monsieur, de vanter ma religion, car je construis une église qui me ruine. Autrefois qui bâtissait une église était sûr d'être canonisé, et moi je risque d'être excommunié en me partageant entre l'autel et le théâtre. C'est apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable; mais je ne sais pourquoi le diable écrit si mal et a si peu d'esprit. Il me semble que du temps du *Dante* et du *Tasse*, on fesait de meilleurs vers en enfer.

J'espère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inspirera le bon goût, et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous serai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 8 de juillet.

VRAIMENT je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal *Paſſionei*. Il eſt mort, ou autant vaut : et à moins qu'il ne m'envoye de ſes reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à préſent que mon paquet ne ſoit parti : je m abandonne à la Providence. 1761.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai inceſſamment *Zulime*. Je me ſuis raccommodé avec elle, comme vous ſavez, mais je ſuis toujours brouillé avec *Pierre le cruel*.

C'eſt avec un plaiſir extrême que je commente *Corneille*. Je ne donnerai des notes que ſur les pièces qui reſtent de lui au théâtre, et j'oſe croire que ces notes ne feront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me fera faire encore une tragédie. Il me ſemble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond.

Je ne ſais comment iront les ſouſcriptions, mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire ſi *Duclos* eſt revenu ? Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et *Oreſte*, que devient-il? eſt-il fondu par les chaleurs ? M. le comte de *Lauragais* me dédie le ſien ; et il eſt encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

K 2

1761. et qui n'a que ce grand nom pour héritage. N'est-il pas vrai que vous prendriez chez vous la petite-fille du *Tasse*, s'il y en avait une? elle mangerait de vos mortadelles, et boirait de votre vin noir? La petite-fille de *Corneille* en boira à votre santé, dans un petit château très-joli en vérité, et qui serait plus joli si je l'avais bâti près de Bologne.

Vous avez bien raison, Monsieur, de vanter ma religion, car je construis une église qui me ruine. Autrefois qui bâtissait une église était sûr d'être canonisé, et moi je risque d'être excommunié en me partageant entre l'autel et le théâtre. C'est apparemment ce qui fait que je reçois quelquefois des lettres du diable; mais je ne sais pourquoi le diable écrit si mal et a si peu d'esprit. Il me semble que du temps du *Dante* et du *Tasse*, on fesait de meilleurs vers en enfer.

J'espère que, dans ce monde-ci, la lettre dont vous m'avez honoré inspirera le bon goût, et fermera la bouche aux *parolai*. Soyez sûr que, du fond de ma retraite, je vous applaudirai toujours; que je m'intéresserai à tous vos succès, à tous vos plaisirs. Je me regarde comme votre véritable ami, et je vous serai inviolablement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 8 de juillet.

VRAIMENT je prenais bien mon temps pour écrire au cardinal *Paſſionei*. Il eſt mort, ou autant vaut : et à moins qu'il ne m'envoye de ſes reliques, je n'en aurai point. J'ai peur à préſent que mon paquet ne ſoit parti : je m'abandonne à la Providence. 1761.

Pour me dépiquer, mes chers anges, je vous enverrai inceſſamment *Zulime*. Je me ſuis raccommodé avec elle, comme vous ſavez, mais je ſuis toujours brouillé avec *Pierre le cruel*.

C'eſt avec un plaiſir extrême que je commente *Corneille*. Je ne donnerai des notes que ſur les pièces qui reſtent de lui au théatre, et j'oſe croire que ces notes ne feront pas inutiles. En vérité, cet homme-là me fera faire encore une tragédie. Il me ſemble que je commence à connaître l'art, en étudiant mon maître à fond.

Je ne ſais comment iront les ſouſcriptions, mais je travaille à bon compte. Pourriez-vous avoir la bonté de me dire ſi *Duclos* eſt revenu ? Je lui crois un zèle actif qui me va comme de cire.

Et *Oreſte*, que devient-il ? eſt-il fondu par les chaleurs ? M. le comte de *Lauragais* me dédie le ſien ; et il eſt encore plus grec, encore plus déclamateur que le mien.

1761. *Omer* eſt un grand cuiſtre, mais *Corneille* eſt un grand homme.

Oncle, nièce et pupille, hommage aux anges.

LETTRE LXIII.

A M. LE DUC DE CHOISEUL

Du 13 de juillet.

MONSEIGNEUR,

VOUS ſavez qu'au ſortir du grand conſeil tenu pour le teſtament du roi d'Eſpagne, *Louis XIV* rencontra quatre de ſes filles qui jouaient, et leur dit : Eh bien, quel parti prendriez-vous à ma place ? Ces jeunes princeſſes dirent leur avis au haſard. Le roi leur répliqua : De quelque avis que je ſois, j'aurai des cenſeurs.

Vous daignez en uſer avec moi vieux radoteur, comme *Louis XIV* avec ſes enfans. Vous voulez que je bavarde, bavarde, et que je compile, compile. Vos bontés et ma façon d'être, qui eſt ſans conſéquence, me donnent toujours le droit que *Gros-Jean* prenait avec ſon curé.

D'abord, je crois fermement que tous les hommes ont été, ſont et ſeront menés par les événemens. Je reſpecte fort le cardinal de *Richelieu* ;

mais il ne s'engagea avec *Gustave-Adolphe* que quand *Gustave* eut débarqué en Poméranie sans le consulter; il profita de la circonstance. Le cardinal *Mazarin* profita de la mort du duc de *Weymar*; il obtint l'Alsace pour la France, et le duché de Réthel pour lui. 1761.

Louis XIV ne s'attendait point, en fesant la paix de Ryswick, que son petit-fils aurait, trois ans après, la succession de *Charles-Quint*. Il s'attendait encore moins que l'arrière-petit-fils abandonnerait les Français pendant quatre ans aux déprédations de l'Angleterre, maitresse de Gibraltar. Vous savez quel hasard fit la paix avec l'Angleterre, signée par ce beau lord *Bolingbroke* sur les belles fesses de madame *Pultney*. Vous ferez comme tous les grands hommes de cette espèce, qui ont mis à profit les circonstances où ils se sont trouvés.

Vous avez eu la Prusse pour alliée, vous l'avez pour ennemie; l'Autriche a changé de systême, et vous aussi. La Russie ne mettait, il y a vingt ans, aucun poids dans la balance de l'Europe, et elle en met un considérable. La Suède a joué un grand rôle, et en joue un très-petit. Tout a changé et changera; mais, comme vous l'avez dit, la France restera toujours un beau royaume et redoutable à ses voisins, à moins que les classes des parlemens n'y mettent la main.

Vous savez que les alliés sont comme les amis qu'on appelait de mon temps au quadrille : on changait d'amis à chaque coup.

Il me semble d'ailleurs que l'amitié de messieurs de Brandebourg a toujours été fatale à la France. Ils nous abandonnèrent au siége de Metz, fait par *Charles-Quint*. Ils prirent beaucoup d'ar-

—— gent de *Louis XIV*, et lui firent la guerre. Vous
1761. favez que *Luc* vous trahit deux fois dans la guerre de 1741, et furement vous ne le mettrez pas en état de vous trahir une troifième. Sa puiffance n'était alors qu'une puiffance d'accident, fondée fur l'avarice de fon père et fur l'exercice à la pruffienne. L'argent amaffé a difparu, il eft battu avec fon exercice. Je ne crois pas qu'il refte quarante familles à préfent dans fon beau royaume de Pruffe. La Poméranie eft dévaftée, le Brandebourg miférable. Perfonne n'y mange de pain blanc. On n'y voit que de la fauffe monnaie, et encore très-peu. Ses Etats de Clèves font féqueftrés; les Autrichiens font vainqueurs en Siléfie. Il feroit plus difficile à préfent de le foutenir que de l'écrafer. Les Anglais fe ruinent à lui donner des fecours indifcrets vers la Heffe, et, grâce au ciel, vous rendez ces fecours inutiles. Voilà l'état des chofes.

Maintenant, fi on voulait parier, il faudrait, dans la règle des probabilités, parier trois contre un que *Luc* fera perdu avec fes vers, et fes plaifanteries, et fes injures, et fa politique, tout cela étant également mauvais.

Cette affaire finie, fuppofé qu'un coup de défefpoir ne rétabliffe pas fes affaires, et ne ruine pas les vôtres, tout finit en Allemagne. Vous avez un beau congrès dans lequel vous êtes toujours garant du traité de Veftphalie, et j'en reviens toujours à dire que tous les princes d'Allemagne diront, *Luc* eft tombé parce qu'il s'eft brouillé avec la France; c'eft à nous d'avoir toujours la France pour protectrice Certainement, après la chute de *Luc*, la reine de Hongrie

ne viendra pas vous redemander ni Strasbourg, ni Lille, ni votre Lorraine. Elle attendra au moins dix ans, et alors vous lui lâcherez le Turc et les Suédois pour de l'argent, si vous en avez. 1761.

Le grand point est d'avoir beaucoup d'argent. *Henri IV* se prépara à se rendre l'arbitre de l'Europe, en fesant faire des balances d'or par le duc de *Sulli*. Les Anglais ne réussissent qu'avec des guinées et un crédit qui les décuple. *Luc* n'a fait trembler quelque temps l'Allemagne, que parce que son père avoit plus de sacs que de bouteilles dans ses caves de Berlin. Nous ne sommes plus au temps des *Fabricius*. C'est le plus riche qui l'emporte, comme, parmi nous, c'est le plus riche qui achète une charge de maître des requêtes, et qui ensuite gouverne l'Etat. Cela n'est pas noble, mais cela est vrai.

Les Russes m'embarrassent; mais jamais l'Autriche n'aura de quoi les soudoyer deux ans contre vous.

L'Espagne m'embarrasse; car elle n'a pas grand'-chose à gagner à vous débarrasser des Anglais; mais au moins est-il sûr qu'elle aura plus de haine pour l'Angleterre que pour vous.

L'Angleterre m'embarrasse; car elle voudra toujours vous chasser de l'Amérique septentrionale, et vous aurez beau avoir des armateurs, vos armateurs seront tous pris au bout de quatre ou cinq ans, comme on l'a vu dans toutes les guerres.

Ah, Monseigneur, Monseigneur, il faut vivre au jour la journée quand on a affaire à des voisins. On peut suivre un plan chez soi, encore n'en suit-on guère. Mais quand on joue contre

1761. les autres, on écarte ſuivant le jeu qu'on a. Un ſyſtême, grand Dieu! celui de *Deſcartes* eſt tombé; l'Empire romain n'eſt plus; *Pompignan* même perd ſon crédit : tout ſe détruit, tout paſſe. J'ai bien peur que, dans les grandes affaires, il n'en ſoit comme dans la phyſique; on fait des expériences, et on n'a point de ſyſtème.

J'admire les gens qui diſent : La maiſon d'Autriche va être bien puiſſante, la France ne pourra réſiſter. Eh, Meſſieurs, un Archiduc vous a pris Amiens, *Charles-Quint* a été à Compiegne, *Henri V* d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la ſubverſion de la France, quelque ſottiſe qu'elle faſſe.

Quoi, point de ſyſtême! je n'en connais qu'un, c'eſt d'être bien chez ſoi; alors tout le monde vous reſpecte.

Le miniſtre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le miniſtre fait tout ce qu'il veut.

LETTRE

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

Ce paquet, mes divins anges, contient prose et vers ; c'est d'abord votre pauvre Zulime, ensuite 1761.
c'est la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents de Zulime; c'est la préface du Cid; que je soumets a votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'Oreste n'a pas été mal reçu ; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moissons sont belles. j'ai heureusement terminé tous mes procès; il ne me reste plus qu'à bâtir un temple à *Corneille*, en bâtissant mon église. Mais sera-t-on aussi généreux que le roi ? la nation entrera t-elle dans mon projet? mes anges ne procurent-ils pas quelques noms à notre liste?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluse à monsieur *Duclos?*

Bon, en voilà encore une pour l'abbé *Olivetus Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

LETTRE LXV.

A M. DAMILAVILLE.

20 de Juillet.

Il y a plaisir à donner des Oreste aux frères: les frères sont toujours indulgens. Je ne sais plus comment la nation est faite; elle souffre une *Electre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère; elle ne siffle pas une pièce

—— les autres, on écarte ſuivant le jeu qu'on a.
1761. Un ſyſtême, grand Dieu ! celui de *Deſcartes* eſt tombé; l'Empire romain n'eſt plus; *Pompignan* même perd ſon crédit : tout ſe détruit, tout paſſe. J'ai bien peur que, dans les grandes affaires, il n'en ſoit comme dans la phyſique; on fait des expériences, et on n'a point de ſyſtème.

J'admire les gens qui diſent : La maiſon d'Autriche va être bien puiſſante, la France ne pourra réſiſter. Eh, Meſſieurs, un Archiduc vous a pris Amiens, *Charles-Quint* a été à Compiegne, *Henri V* d'Angleterre a été couronné à Paris. Allez, allez, on revient de loin, et vous n'avez pas à craindre la ſubverſion de la France, quelque ſottiſe qu'elle faſſe.

Quoi, point de ſyſtême ! je n'en connais qu'un, c'eſt d'être bien chez ſoi; alors tout le monde vous reſpecte.

Le miniſtre des affaires étrangères dépend de la guerre et de la finance; ayez de l'argent et des victoires, alors le miniſtre fait tout ce qu'il veut.

LETTRE

LETTRE LXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de juillet.

Ce paquet, mes divins anges, contient prose et vers; c'est d'abord votre pauvre Zulime, ensuite 1761.
c'est la préface d'un ouvrage dont douze vers valent mieux que douze cents de Zulime; c'est la préface du Cid; que je soumets à votre jugement avant de la faire lire à l'académie. On dit qu'Oreste n'a pas été mal reçu; c'est une nouvelle obligation que je vous ai.

Mes moissons sont belles. j'ai heureusement terminé tous mes procès; il ne me reste plus qu'à bâtir un temple à *Corneille*, en bâtissant mon église. Mais sera-t-on aussi généreux que le roi? la nation entrera t-elle dans mon projet? mes anges ne procurent-ils pas quelques noms à notre liste?

Auront-ils la bonté d'envoyer l'incluse à monsieur *Duclos*?

Bon, en voilà encore une pour l'abbé *Olivetus Ciceronianus*.

Pardon mille fois.

LETTRE LXV.

A M. DAMILAVILLE.

20 de Juillet.

Il y a plaisir à donner des Oreste aux frères: les frères sont toujours indulgens. Je ne sais plus comment la nation est faite; elle souffre une *Electre* de quarante ans qui ne fait point l'amour, et qui remplit son caractère; elle ne siffle pas une pièce

1761. où il n'y a point de partie carrée. Il s'est donc fait dans les esprits un prodigieux changement.

Frère *V.......* a bien mal aux yeux, mais il les a perdus avec *Corneille*; et cela console. Il a été obligé de travailler sur une petite édition en pieds de mouche. Heureusement, l'en voilà quitte. Il a commenté Médée, le Cid, Cinna, Pompée, Horace, Polyeucte, Rodogune, Héraclius. Il reste peu de choses à faire; car ni les comédies, ni les Agesilas, ni les Attila, ni les Suréna, etc., ne méritent pas l'honneur du commentaire.

S'il avait des yeux, il pleurerait nos désastres qui se multiplient cruellement tous les jours. Il demande si l'on se réjouit encore à Paris, si on ose aller au spectacle. Il croit ce temps-ci bien peu favorable pour le Droit du seigneur ou pour l'Ecueil du sage. Il a écrit au jeune auteur, lequel est tout abasourdi de la prise de Pondichéri, qui lui coûte juste le quart de son bien. Il n'a pas envie de rire. Je n'ai pu tirer de lui que ces petites bagatelles qu'il m'envoie, et que je fais tenir aux frères.

Je lui a fait parr de la juste douleur de la demoiselle *Dangeville*, qui ne joue pas le premier rôle. Il y a paru très-sensible; mais il ne peut qu'y faire. Mademoiselle *Dangeville* embellit tout ce qui lui passe par les mains. En un mot, voilà tout ce que je peux tirer de mon petit dijoannais. Il est très-fâché; il dit qu'il veut faire une tragédie: le premier acte sera Rosbac, le dernier Pondichéri, et des vessies de cochon pour intermède. Celui qui écrit en rit, parce qu'il est né à Lausanne; mais moi, qui suis français, j'en pousse de gros soupirs.

Votre très-humble frère vous salue toujours en *Protagoras*, en *Lucrèce*, en *Epicure*, en *Epictète*, en *Marc-Antonin*; et s'unit avec vous dans l'horreur que les petits faquins d'*Omer* doivent inspirer. Que les misérables Français considérent qu'il n'y

avait aucun janféniſte ni moliniſte dans les flottes
anglaiſes qui nous ont battus dans les quatre parties 1761.
du monde ; que les poliſſons de Paris ſachent que
M. *Pitt* n'aurait jamais arrêté l'impreſſion de
l'Encyclopédie ; qu'ils ſachent que notre nation
devient, de jour en jour, l'opprobre du genre-humain.

Adieu, mes chers frères.

J'ai reçu la *Poétique d'Ariſtote* : je la renverrai
inceſſamment. Avec ce livre-là, il eſt bien aiſé
de faire une tragédie déteſtable.

LETTRE LXVI.

A M. HELVETIUS.

22 de Juillet.

MON cher philoſophe, l'ombre et le ſang de *Corneille* vous remercient de votre noble zèle. Le roi a daigné permettre que ſon nom fût à la tête des ſouſcripteurs, pour deux cents exemplaires. Ni maître *le Dain*, ni maître *Omer* ne ſuivront ni l'exemple du roi ni le vôtre. Il y a l'infini entre les pédans orgueilleux et les cœurs nobles, entre des convulſionnaires et des eſprits bien faits. Il y a des gens qui ſont faits pour honorer la nation, et d'autres pour l'avilir. Que penſera la poſtérité quand elle verra, d'un côté, les belles ſcènes de Cinna, et de l'autre, le diſcours de maître *le Dain*, *prononcé du côté du greffe?* Je crois que les Français deſcendent des centaures, qui étaient moitié hommes et moitié chevaux de bâts : ces deux moitiés ſe ſont ſéparées ; il eſt reſté des hommes, comme vous, par exemple, et quelques autres ; et il eſt reſté des chevaux qui ont acheté des charges de conſeiller, ou qui ſe ſont faits docteurs de ſorbonne.

1761. Rien ne presse pour les souscriptions de *Corneille*; on donne son nom et rien de plus; et ceux qui auront dit: Je veux le livre l'auront On ne recevra pas une seule souscription d'un bigot; qu'ils aillent souscrire pour les *Méditations* du révérend père *Croizet*.

Peut-être que les remarques que l'on mettra au bas de chaque page, seront une petite poétique, mais non pas comme *la Motte* en fesait *à l'occasion de mon Romulus*, *à l'occasion de mes Machabées*. Ah! mon ami, défiez-vous des charlatans qui ont usurpé, en leur temps, une réputation de passade.

Je vous embrasse en *Epicure* en *Lucrèce*, *Cicéron*, *Platon*, *e tutti quanti*.

LETTRE LXVII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

22 de juillet.

M. le président *Hénault*, Madame m'instruit de votre beau zèle pour *Pierre Corneille*. Je quitte *Pierre* pour vous remercier, et je vous supplie aussi de présenter mes remercîmens à madame de *Luxembourg*. Je romps un long silence; il faut le pardonner au plus fort laboureur qui soit à vingt lieues à la ronde, à un vieillard ridicule qui desséche des marais, défriche des bruyères, bâtit une église, et se trouve entre deux *Pierre le grand*; savoir, *Pierre Corneille*, créateur de la tragédie, et l'autre, créateur de la Russie.

Ce qu'il y a de bon, c'est que mademoiselle *Corneille* n'a nulle part à ce que je fais pour son grand-oncle.* Elle n'a pas encore lu une scène de *Chimène*; mais cela viendra dans quelques années,

et alors elle verra que j'ai eu raison. Maître *le Dain* et maître *Omer* auront beau dire et beau faire, *Pierre* est un grand-homme et le sera toujours, et nous sommes des polissons. Qu'on me montre un homme qui soutienne la gloire de la nation; qu'on me le montre, et je promets de l'aimer. 1761.

Il faut en revenir, Madame, au siècle de *Louis XIV* en tous genres: cela me perce le cœur au pied des Alpes; et, de dépit, je fais faire un baldaquin, et je lis assidument l'Ecriture sainte, quoique j'aime encore mieux Cinna.

Je joue avec la vie, Madame; elle n'est bonne qu'à cela. Il faut que chaque enfant, vieux ou jeune, fasse ses bouteilles de savon. La Butte saint Roch, et mes montagnes qui fendent les nues, les riens de Paris et les riens de la retraite, tout cela est si égal, que je ne conseillerais ni à une parisienne d'aller dans les Alpes, ni à une citoyenne de nos rochers d'aller à Paris.

Je vous regrette pourtant, Madame, et beaucoup; mademoiselle *Clairon* un peu, et la plupart de mes chers concitoyens, point du tout. Je n'ai guère plus de santé que vous ne m'en avez connu; je vis, et je ne sais comment, et au jour la journée, tout comme les autres.

Je m'imagine que vous prenez la vie en patience, ainsi que moi; je vous y exhorte de tout mon cœur: car il est si sûr que nous serons très-heureux quand nous ne sentirons plus rien, qu'il n'y a point de philosophe qui n'embrasse cette belle idée si consolante et si démontrée. En attendant, Madame, vivez le plus heureusement que vous pourrez, jouissez comme vous pourrez, et moquez-vous de tout comme vous voudrez.

Je vous écris rarement, parce que je n'aurais

jamais que la même chose à vous mander; et
1761. quand je vous aurais bien répété que la vie est un enfant qu'il faut bercer jusqu'à ce qu'il s'endorme, j'aurai dit tout ce que je sais.

Un bourgmestre de Middelbourg, que je ne connais point, m'écrivit, il y a quelque temps, pour me demander en ami s'il y a un Dieu; si, en cas qu'il y en ait un, il se soucie de nous; si la matière est éternelle; si elle peut penser; si l'ame est immortelle; et me pria de lui faire réponse sitôt la présente reçue.

Je reçois des pareilles lettres tous les huit jours; je mène une plaisante vie.

Adieu, Madame; je vous aimerai et je vous respecterai jusqu'à ce que rende mon corps aux quatre élémens.

LETTRE LXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de juillet.

Les divins anges sauront que je reçus avant-hier leur dernière lettre, datée de je ne sais plus quand. J'étais aux Délices; je les ai cédées à M. le duc de *Villars*, qui s'y établit avec tout son train. J'ai laissé la lettre de mes anges aux Délices; mais je me souviens des principaux articles. Il étoit question vraiment de quelques vers qu'ils aiment mieux comme ils étaient autrefois dans l'ancienne Zulime. Mes anges ont raison.

Je me jette à leurs pieds pour que *Zulime* se tue: car il ne faut pas que tragédie finisse comme comédie; et, autant qu'on peut, il faut laisser le poignard dans le cœur des assistans. Si vous goûtez cette nouvelle façon de se tuer, que je

ous envoie, vous me ferez grand plaisir. Ne
ıe dites pas que ce pauvre bon homme de père 1761.
ra affligé ; il est juste que sa fille coupable passe
pas, et que le bon homme de pere, qui la
ort mal élevée, soit un peu affligé pour sa peine.

Venons à un plus grand objet, à *Pierre Corneille*. On ne pourra rien faire, rien commencer, rien même projeter, si l'on n'a pas d'abord les noms de ceux qui veulent bien souscrire. Il y a une petite anicroche. Les œuvres de théâtre de *Corneille* contiendront cinq volumes in-4°. Ces cinq volumes, avec des estampes, reviendraient à dix louisd'or, et les souscriptions ne feront que de deux : on ne pourra donc point donner ces inutiles estampes ; et on se contentera de remarques utiles. L'ouvrage est moitié trop bon marché, j'en conviens ; mais, avec les bontés du roi, et les secours des premiers de la nation, les *Cramer* pourront être honorablement payés de leurs peines, et il y aura encore assez d'avantages pour M. et mademoiselle *Corneille*. Quand il devrait un peu m'en coûter, je ne reculerai pas. J'ai déjà commenté à peu-près le Cid, les Horaces, Cinna, Pompée, Polyeucte, Rodogune, Héraclius. Il me paraît que ce travail sera principalement utile aux étrangers qui apprennent notre langue ; chaque page est chargée de notes ; je suis un vrai *Scaliger*. Madame *Scaliger*, prenez-moi sous votre protection.

Quant à la drôlerie du petit *Hurtaud*, il en sera tout ce qui plaira à DIEU. Je suis résigné à tout depuis la mort du cardinal *Passionei*, et depuis notre petite défaite auprès de Ham. J'espérais que le cardinal *Passionei* me ferait avoir d'admirables priviléges pour mon église savoyarde. J'ai peur d'échouer dans le sacré et dans le

1761. profane. Je me disais : On va signer la paix dans Hanovre, tout le monde sera gai et content, on ne songera plus qu'à aller à la comédie, on souscrira en foule pour *Pierre Corneille*, tous les billets royaux seront payés à l'échéance, tout le monde se prendra par la main pour danser depuis Colioure jusqu'à Dunkerque. Voilà mon rêve fini ; et le reveil est triste.

La divine et superbe *Clairon* augmentera-t-elle ma douleur, et sera-t-elle fâchée contre moi, parce que j'ai été poli avec M. le comte de *Lauraguais* ? Mon cher ange lui fera entendre raison ; il me l'a fait entendre si souvent à moi, qui suis plus capricieux qu'une actrice !

Je voudrais bien vous envoyer une partie de mon commentaire ; mais tout cela est sur des petits papiers comme les feuilles de la Sibylle ; et d'ailleurs rien n'est, en vérité, moins amusant.

Respects à tous anges. Le malheur est sur les yeux ; les miens sont affligés aussi ; mais je songe aux vôtres.

LETTRE LXIX.

A M. DE BURIGNY.

Au château de Ferney, juillet.

TOUT ce que je peux vous dire, Monsieur, c'est que feu M. *Secousse* m'écrivit, il y a quelques années, à Berlin, que son oncle avait réglé les droits et les reprises de mademoiselle *Desvieux*, fondés sur son contrat avec M. *Bossuet*. C'est une chose que je vous assure sur mon honneur. Au reste, c'est à vous à voir si vous croyez qu'un homme aussi éclairé que lui ait toujours été de

bonne foi, ſur-tout en accuſant M. de *Fénélon* 1761
d'une héréſie dangereuſe, tandis qu'on ne devait l'accuſer que de trop de délicateſſe et de beaucoup de galimatias. Je ſerais très-affligé ſi le panégyriſte de *Porphyre* et de l'ancienne philoſophie, donnait la préférence à certaines opinions ſur cette philoſophie. M. de Meaux était un homme éloquent; mais la raiſon eſt préférable à l'éloquence. Vous me ferez beaucoup d'honneur et de plaiſir de m'envoyer votre ouvrage : mais vous me feriez un très grand tort ſi vous m'accuſiez d'avoir dit que l'éloquent *Boſſuet* ne croyait pas ce qu'il diſait. J'ai rapporté ſeulement qu'on prétendait qu'il avait des ſentimens différens de la théologie, comme un ſage magiſtrat qui s'élèverait quelquefois au-deſſus de la lettre de la loi, par la force de ſon génie. Il me paraît qu'il eſt de l'intérêt de tous les gens ſenſés que *Boſſuet* ait été, dans le fond, plus indulgent qu'il ne le paraiſſait.

Je me recommande à vous, Monſieur, comme à un homme de lettres et un philoſophe pour qui j'ai toujours eu autant d'eſtime que d'attachement pour votre famille. Si vous voulez bien me faire parvenir votre ouvrage par M. *Jannel* ou M. *Bouret*, ce ſera la voie la plus prompte, et j'aurai plutôt le plaiſir de m'inſtruire.

Je vous préſente mes remercîmens, et tous les ſentimens reſpectueux avec leſquels je ſerai toujours, Monſieur, votre etc.

LETTRE LXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 d'augufte.

1761. VOTRE grand chambrier *d'Héricourt* vient de mourir, mon cher ange, après s'être lavé les jambes dans notre lac, pour fon plaifir. *Tronchin* dit que c'eft pour s'être lavé les jambes. Le fait eft qu'il eft mort, & que je le regretre, parce qu'il n'était ni fanatique ni fripon.

Enfin donc, ce que j'ai prédit depuis deux ans eft arrivé ; je criais toujours : Pondichéri ou Pontichéri ; et, dans toutes mes lettres, je difais : Prenez garde à Pondichéri. Ceux qui avaient partie de leur fortune fur la compagnie des Indes, n'ont qu'à fe recommander aux directeurs de l'hôpital. On a bien raifon d'appeler fon bien *fortune* ; car un moment le donne, un moment l'ôte. Vous devez avoir eu une femaine brillante à Paris ; il me femble qu'en huit jours vous avez eu un lit de juftice, la nouvelle d'une bataille perdue, la nouvelle de Pondichéri, celle des îles fous le vent, celle de la flotte anglaife arrivée devant Oléron, et une comédie de *Saint-Foix*.

Il n'y a pas de quoi rire à tout cela. J'ai le cœur navré Nous ne pouvons avoir de reffource que dans la paix la plus honteufe et la plus prompte. Je m'imagine toujours, quand il arrive quelque grand défaftre, que les français feront férieux pendant fix femaines. Je n'ai pu encore me corriger de cette idée. Je crois voir tout le monde morne et fans argent, et de-là j'infère

u'il ne faut pas précipiter les représentations de
a pièce du petit *Hurtaud*, que, par parenthèse, 1761.
es comédiens attribuent à *Saurin* et à *Diderot*.
Préville, qui a le nez plus fin, soutient qu'elle
:ft de votre marmotte des Alpes. Dieu veuille
lui ôter de la tête cette opinion! Mademoiselle
Dongenille est fâchée que son rôle de *Colette* ne
oit pas le premier rôle: on aura de la peine à
'apaiser.

M. le duc de *Choiseul* a bien voulu me mander que les souscriptions cornéliennes vont à merveille. Il y a donc quelque chose qui va bien à Paris. On parle, dans nos rochers, de certaines petites brouilleries qui ont retenti jusqu'aux Alpes. Je crains que M. le duc de *Choiseul* ne se dégoûte, et qu'il ne quitte un poste fatigant, comme un médecin, appelé trop tard, abandonne son malade; j'en serais inconsolable.

Aimons le théâtre; c'est la seule gloire qui nous reste. J'en suis à Héraclius: je commence à l'entendre. En vérité, il n'y a de beau dans cette pièce que quatre vers traduits de l'espagnol. Quand on examine de près les pièces et les hommes, on rabat un peu de l'estime. Il n'y a que mes anges qui gagnent à être vus tous les jours. Mais, comment vont les yeux?

Voici un gros paquet pour notre académie. Jugez, mes anges; j'ai autant de foi, pour le moins, à vous qu'à elle.

1761. ne vous parle que pour vous condamner, s'il n'eſt pas déſeſpéré, qui pourra être touché? qui pourra vous plaindre quand un père ne vous plaint pas? Sa douleur, la vôtre, ſes doutes, vos réponſes entrecoupées, ce père infortuné qui vous tend les bras, votre reproche ſur ſa faibleſſe, votre aveu noble que vous avez écrit une lettre, et que vous avez dû l'écrire; tout cela eſt théâtral et touchant: il y a plus, cela juſtifie les chevaliers qui vous condamnent. Si on ne joue pas ainſi la pièce, elle eſt perdue; elle eſt au rang de toutes les mauvaiſes pièces que l'on a données depuis quatre-vingts ans, que le jeu des acteurs fait ſupporter quelquefois au théâtre, et que tous les connaiſſeurs mépriſent à la lecture. En un mot, l'édition de *Prault* eſt ridicule, et me couvre de ridicule. Je ſerai obligé de la déſavouer, puiſqu'elle a été faite malgré mes inſtructions préciſes. Je vous prie très-inſtamment, Mademoiſelle, de garder cette lettre, et de la montrer aux acteurs quand on jouera Tancrède.

Je vous fais mon compliment ſur la manière dont vous avez joué *Electre*. Vous avez rendu à l'Europe le théâtre d'Athènes. Vous avez fait voir qu'on peut porter la terreur et la pitié dans l'ame des Français, ſans le ſecours d'un amour impertinent et d'une galanterie de ruelle, auſſi déplacés dans *Electre* qu'ils le feraient dans *Cornélie*. Introduire dans la pièce de *Sophocle* une partie carrée d'amans tranſis, eſt une ſottiſe que tous les gens ſenſés de l'Europe nous reprochent aſſez. Tout amour qui n'eſt pas une paſſion furieuſe et tragique, doit être banni du théâtre, et un amour, quel qu'il ſoit, ferait auſſi mal dans *Electre* que dans *Athalie*. Vous

avez réformé la déclamation, il eſt temps de réformer la tragédie, et de la purger des amours inſipides, comme on a purgé le théâtre des petits-maîtres. 1761.

On m'a flatté que vous pourriez venir dans nos retraites: on dit que votre ſanté a beſoin de monſieur *Tronchin*. Vous feriez reçue comme vous méritez de l'être, et vous verriez chez moi un aſſez joli théâtre, que peut-être vous honoreriez de vos talens ſublimes, en faveur de l'admiration et de tous les ſentimens que ma nièce et moi nous conſervons pour vous. Mademoiſelle *Corneille* ne dit pas mal des vers. Ce ſerait un beau jour pour moi que celui où je verrais la petite-fille du grand *Corneille* confidente de l'illuſtre mademoiſelle *Clairon*.

LETTRE LXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL,

9 d'auguſte.

OSE-T-ON parler encore de vers et de proſe à Paris, mes divins anges? les chaleurs et les malheurs ne font-ils pas un tort horrible au tripot?

Je travaille, le jour à *Corneille*, et la nuit à Don Pèdre.

Nos ſouſcriptions pourraient bien ſe ralentir. Sans la priſe de Pondichéri, je ferais tout à mes dépens.

Je vous ai envoyé les Remarques ſur les Horaces. Voici la préface, en forme d'épître dédicatoire à l'académie. Je la mets ſous vos ailes, et vous daignerez la recommander à *Duclos* quand vous l'aurez lue. Il eſt bon que tout ait la ſanction de

1761. quarante personnes; mais j'aurai plutôt achevé tout l'ouvrage, que l'académie n'aura lu trente de mes Remarques. Un membre va vite, les corps ont peine à se remuer.

Dites-moi net, je vous prie, combien vos amis retiennent d'exemplaires. Tout *Corneille* commenté en cinq ou six volumes in-4°, c'est marché donné pour deux louis.

Sans le roi et quelques princes, on ne pourrait donner les exemplaires à ce prix.

J'ai un autre placet contre *Lambert* à vous présenter. Je n'avais pas encore eu le temps de lire son Tancrède; il s'est plu à me rendre ridicule: jugez-en par cet échantillon.... Que faire? cela est dur; mais Pondichéri est pis ou pire.

Mes divins anges, que la campagne est *belle*! vous ne connaissez pas ce plaisir-là. Et les yeux? j'écris moi; et vous?

LETTRE LXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 15 d'auguste.

Que les frères m'accusent de paresse, s'ils l'osent. J'ai tout Corneille sur les bras, l'Histoire générale des mœurs, le czar, Jeanne, etc., etc., et vingt lettres par jour à répondre. Il faut écrire à M. de *la Fargue*, et je ne sais où le prendre. Il me semble que frère *Thiriot* fait sa demeure; il s'agit de ses vers, cela est important. Comment va l'*Encyclopédie?* cela est un peu plus important.

Oui, volontiers, que les saducéens périssent, mais que les pharisiens ne soient pas épargnés.

On nous défait des chats, mais on nous laisse dévorer par des chiens. 1761.

On a eu grand'peine à trouver le *Grisel* que demandent les frères. C'est grand dommage que, pour notre édification, nous ne puissions pas recouvrer cet ouvrage rare, d'autant plus utile à la bonne cause, qu'il rend la mauvaise extrêmement ridicule.

Frère *Thiriot* est devenu bien paresseux. Un véritable frère ne devrait-il pas avoir déjà envoyé les *Recherches sur le Théâtre*. Il faut le mettre en pénitence. On ne doit pas être tiède sur les ouvrages et sur le sang du grand *Corneille*. Frère *Thiriot*, je vous l'ai toujours dit, vous êtes un indolent; vous n'écrivez que par boutade. Point de nouvelles depuis un mois. Vous retardez l'édition de *Corneille*: vous êtes coupable. Je ne sais pas trop comment ira cette entreprise. pour moi je ne réponds que de mon travail et de mon zèle tant que je respirerai. J'ai déjà commenté six tragédies. Je m'instruis par ce travail; j'espère que j'en instruirai d'autres, et que le théâtre y gagnera. Si comme auteur je n'ai pu servir ma nation, je la servirai du moins comme commenteur.

J'embrasse les frères, et j'abhorre plus que jamais les ennemis de la raison et des lettres.

LETTRE LXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 d'auguste.

Je reçois une lettre de mes anges, du 5 d'auguste, en revenant d'une représentation de Tancrède, que des comédiens de province nous ont

donnée avec affez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils
1761. aient tous joué comme mademoifelle *Clairon*; mais nous avions un père qui fefait pleurer, et c'eft ce que votre *Brizard* ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chofe de bon dans cette pièce; car les hommes, les femmes et les petits garçons fondaient en larmes. On l'a jouée, Dieu merci, comme je l'ai faite, et elle n'en a pas été plus mauvaife. Les Anglais même pleuraient; nous ne devons plus fonger qu'à les attendrir; mais le petit *Buffi* n'eft point du tout attendriffant.

O mes anges, je vous prédis que Zulime fera pleurer auffi, malgré ce grand benêt de *Ramire* à qui je voudrais donner des nafardes.

Il faut que ce foit *Fréron* qui ait confervé ce vers:

J'abjure un lâche amour qui me tient fous fa loi.

madame *Denis* a toujours recité:

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

Pierre, que vous autres Français nommez *le cruel*, d'après les Italiens, n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce fobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien; on l'accufa enfuite d'avoir empoifonné fa femme qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier, courageux, violent, paffionné, actif, laborieux, un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps, mes anges, pour cette pièce; faites-moi vivre encore deux ans, et vous l'aurez. . . . .

Je vous remercie de tout mon cœur du Cid. Les comédiens font des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don *Diègue*; ils méritent le foufflet qu'on donne au vieux bon homme, et il faut que ce foit à tour de bras.

Comment ont-ils pu retrancher la première scène de *Chimène* et d'*Elvire*, sans laquelle il est impossible qu'on s'intéresse à un amour dont on n'aura point entendu parler? 1761.

Vous parlez quelquefois de fondemens, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondemens dont on peut très-bien se passer, et qui servent plus à refroidir qu'a préparer. Mais qu'y a-t-il de plus nécessaire, que de préparer les regrets et les larmes par l'exposition du plus tendre amour et des plus douces espérances qui sont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères.

Je viens aux souscriptions. Je reçois, dans ce moment, un billet d'un conseiller du roi, contrôleur des rentes, ainsi couché par écrit:

Je retiens deux exemplaires, et payerai le prix qui sera fixé, signé Bazard, 8 d'auguste, 1761.

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire. Tout le monde doit en agir comme le sieur *Bazard*. Les *Cramer* verront comment ils arrangeront l'édition: ce qui est très-sûr, c'est qu'ils en useront avec noblesse. Ce n'est point ici une souscription, c'est uu avis que chaque particulier donne aux *Cramer* qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi, s'est de bien travailler pour la gloire de *Corneille* et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire soit in-4°, soit in-8°, pour la moitié moins qu'ils le payeraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiselle *Corneille* ne viendra que de la générosité du roi, des princes et des premières personnes de l'Etat, qui voudront favoriser une si noble entreprise. Mademoiselle *Corneille* a l'obligation à madame de *Pompadour*

1761. donnée avec assez d'appareil. Je ne dis pas qu'ils aient tous joué comme mademoiselle *Clairon*; mais nous avions un père qui fesait pleurer, et c'est ce que votre *Brizard* ne fera jamais. Il faut pourtant qu'il y ait quelque chose de bon dans cette pièce; car les hommes, les femmes et les petits garçons fondaient en larmes. On l'a jouée, Dieu merci, comme je l'ai faite, et elle n'en a pas été plus mauvaise. Les Anglais même pleuraient; nous ne devons plus songer qu'à les attendrir; mais le petit *Bussi* n'est point du tout attendrissant.

O mes anges, je vous prédis que Zulime fera pleurer aussi, malgré ce grand benêt de *Ramire* à qui je voudrais donner des nasardes.

Il faut que ce soit *Fréron* qui ait conservé ce vers:

J'abjure un lâche amour qui me tient sous sa loi.

madame *Denis* a toujours recité:

J'abjure un lâche amour qui vous ravit ma foi.

Pierre, que vous autres Français nommez *le cruel*, d'après les Italiens, n'était pas plus cruel qu'un autre. On lui donna ce sobriquet pour avoir fait pendre quelques prêtres qui le méritaient bien; on l'accusa ensuite d'avoir empoisonné sa femme qui était une grande catin. C'était un jeune homme fier, courageux, violent, passionné, actif, laborieux, un homme tel qu'il en faut au théâtre. Donnez-vous du temps, mes anges, pour cette pièce; faites-moi vivre encore deux ans, et vous l'aurez.

Je vous remercie de tout mon cœur du Cid. Les comédiens sont des balourds de commencer la pièce par la querelle du comte et de don *Diègue*; ils méritent le soufflet qu'on donne au vieux bon homme, et il faut que ce soit à tour de bras.

Comment ont-ils pu retrancher la première ſcène de *Chimène* et d'*Elvire*, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'on s'intéreſſe à un amour dont on n'aura point entendu parler? 1761.

Vous parlez quelquefois de fondemens, mes anges, et même, permettez-moi de vous le dire, de fondemens dont on peut très-bien ſe paſſer, et qui ſervent plus à refroidir qu'a préparer. Mais qu'y a-t-il de plus néceſſaire que de préparer les regrets et les larmes par l'expoſition du plus tendre amour et des plus douces eſpérances qui ſont détruites tout d'un coup par cette querelle des deux pères.

Je viens aux ſouſcriptions. Je reçois, dans ce moment, un billet d'un conſeiller du roi, contrôleur des rentes, ainſi couché par écrit:

Je retiens deux exemplaires, et payerai le prix qui ſera fixé, ſigné Bazard, 8 d'auguſte, 1761.

Voilà ce qui s'appelle entendre une affaire. Tout le monde doit en agir comme le ſieur *Bazard*. Les *Cramer* verront comment ils arrangeront l'édition: ce qui eſt très-sûr, c'eſt qu'ils en uſeront avec nobleſſe. Ce n'eſt point ici une ſouſcription, c'eſt un avis que chaque particulier donne aux *Cramer* qu'il retient un exemplaire, s'il en a envie. Mon lot à moi, c'eſt de bien travailler pour la gloire de *Corneille* et de ma nation.

Les particuliers auront l'exemplaire ſoit in-4°, ſoit in-8°, pour la moitié moins qu'ils le payeraient chez quelque libraire de l'Europe que ce pût être. Le bénéfice pour mademoiſelle *Corneille* ne viendra que de la généroſité du roi, des princes et des premières perſonnes de l'Etat, qui voudront favoriſer une ſi noble entrepriſe. Mademoiſelle *Corneille* a l'obligation à madame de *Pompadour*

1761. et à M. le duc de *Choiſeul* des quatre cents louis que le roi veut bien donner; mais elle doit être fort mécontente de monſieur le contrôleur général à qui j'ai donné de fort bons diners aux Délices, et qui ne m'a point fait de réponſe ſur les quatre cents louis d'or. Je ne demande pas qu'on les paye d'avance; mais j'écris à M. de *Montmartel* pour lui demander quatre billets de cent louis chacun, payables à la réception du premier volume: je ne m'embarquerai pas ſans cette aſſurance. Je donne mon temps, mon travail et mon argent; il eſt juſte qu'on me ſeconde, ſans quoi il n'y a rien de fait. Je veux accoutumer ma nation à être du moins auſſi noble que la nation anglaiſe, ſi elle n'eſt pas auſſi brillante dans les quatre parties du monde. Sur-tout, avant de rien entreprendre, il me faut la ſanction de l'académie. Je vous envoie donc Cinna, mes chers anges, et je vous prie de le recommander à M. *Duclos*. Quand on m'aura renvoyé l'épître dédicatoire, et les obſervations ſur Cinna, et les Horaces, j'enverrai le reſte. Je ſouhaite qu'on aille auſſi vite que moi; mais les Français parlent vîte, et agiſſent lentement: leur vivacité eſt dans les propoſitions, et non dans l'action. Témoin cent projets que j'ai vus commencés avec chaleur, et abandonnés avec dégoût.

O mes anges, vous ne me parlez point de l'arrêt contre les j'éſuites; je l'ai eu ſur le champ cet arrêt, et ſans vous. Vous me dites un mot du petit *Hurtaud*, et rien de Pondichéri. J'avoue que le tripot eſt la plus belle choſe du monde; mais Pondichéri et les j'eſuites ſont quelque choſe. Vous me parlez de l'Enfant prodigue que les comédiens ont gâté abſolument, et de Nanine qu'ils n'ont put gâter, parce que j'y étais. Donnons

rite bien des comédies nouvelles; car, lorsque les jansénistes seront les maîtres, ils feront fermer les théâtres. Nous allons tomber de Carybde en Scylla. ô le pauvre royaume! ô la pauvre nation! J'écris trop, et je n'ai pas le temps d'écrire. 1761.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE LXXV.

A M. DE MAIRAN, *à Paris.*

A Ferney, 16 d'auguste.

VOTRE lettre du 2 d'auguste, Monsieur, me flatte autant qu'elle m'instruit. Vous m'avez donné un peu de vanité toute ma vie; car il me semble que j'ai été de votre avis sur tout. J'ai pensé invariablement comme vous sur *l'estimation des forces*, malgré la mauvaise foi de *Maupertuis*, et même de *Bernoulli* et de *Musschembroeck:* et comme les vieillards aiment à conter, je vous dirai qu'en passant à Leyde, le frère de *Musschembroeck*, qui était un bon machiniste et un bon homme, me dit *Monsieur, les partisans des carrés de la vîtesse sont des fripons, mais je n'ose pas le dire.*

J'ai été entièrement de votre opinion sur l'aurore boréale, et je souscris à tout ce que vous dites sur le mont Olympe, d'autant plus que vous citez *Homère*. J'ai toujours été persuadé que les phénoménes célestes ont été en grande partie la source des fables. Il a tonné sur une montagne dont le sommet et innaccessible; donc il y a des dieux qui habitent sur cette montagne, et qui lancent le tonnerre: le soleil paraît courir d'orient en occident; donc il y a de bons chevaux: la lune parcourt un moins grand espace; donc, si le soleil a quatre chevaux, la

1761. lune doit n'en avoir que deux : il ne pleut point ſur la tête de celui qui voit un arc-en-ciel, donc l'arc-en-ciel eſt un ſigne qu'il n'y aura jamais de déluge ; etc., etc., etc.

Je n'ai jamais oſé vous braver, Monſieur, que ſur les Egyptiens ; et je croirai que ce peuple eſt très-nouveau, juſqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'un pays inondé tous les ans, et par conſéquent inhabitable ſans le ſecours des plus grands travaux, a été pourtant habité avant les belles plaines de l'Aſie.

Tous vos doutes et toutes vos ſages réflexions envoyées au jéſuite *Parennin*, ſont d'un philoſophe ; mais *Parennin* était ſur les lieux : et vous ſavez que ni lui ni perſonne n'a penſé que les adorateurs d'un chien et d'un bœuf aient inſtruit le gouvernement chinois, adorateur d'un ſeul Dieu depuis environ cinq mille ans. Pour nous autres barbares qui exiſtons d'hier, et qui devons notre religion à un petit peuple abominable, rogneur d'eſpèces, et marchand de vieilles culottes, je ne vous en parle pas ; car nous n'avons été que des poliſſons en tout genre juſqu'à l'étbliſſement de l'académie, et au phénomène du Cid.

Je ſuis perſuadé, Monſieur, que vous vous intéreſſez à la gloire du grand *Corneille*. Preſſez l'académie, je vous en ſupplie, de vouloir bien me renvoyer inceſſamment l'épître dédicatoire que je lui adreſſe, la préface du Cid, les notes ſur le Cid, les Horaces et Cinna, afin que je commence à élever le monument que je deſtine à la gloire de la nation. Il me faut la ſanction de l'académie. Je corrigerai ſur le champ tout ce que vous aurez trouvé défectueux ; car je corrige encore plus vîte et plus volontiers que je ne compoſe.

Je crois, Monſier, que vous voyez quelquefois madame *Geoffrin*; je vous ſupplie de lui dire 1761. combien mademoiſelle *Corneille* et moi nous ſommes touchés de ſon precédé généreux. Elle a ſouſcrit pour la valeur de ſix exemplaires: elle ne pouvait répondre plus noblement aux impertinences d'un factum ridicule, dont aſſurément mademoiſelle *Corneille* n'eſt point complice. Cette jeune perſonne a autant de naïveté que *Pierre Corneille* avait de grandeur. On lui liſait Cinna, ces jours paſſés; quand elle entendit ce vers,

Je vous aime Emilie, et le ciel me foudroie, etc.

fi donc, dit elle, ne pronnoncez pas ces vilains mots-là. C'eſt de votre oncle, lui répondit-on. Tant pis, dit-elle; eſt-ce qu'on parle ainſi à ſa maitreſſe?

Adieu, Monſieur; je recommande l'oncle et la niéce à votre zéle, à votre diligence, à votre bon goût, à vos bontés. Je vous félicite d'une vieilleſſe plus ſaine que la mienne; vivez auſſi long-temps que le ſecrétaire votre prédéceſſeur, dont vous avez le mérite, l'erudition et les grâces.

Le Suiſſe V.

LETTRE LXXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 d'auguſte.

J'AI connu des gens, Madame, qui ſe plaignaient de vivre avec des ſots, et vous vous plaignez de vivre avec des gens d'eſprit Si vous avez imaginé que vous retrouveriez la politeſſe et les agrémens

1761. des *la Fare* et des *Saint-Aulaire*, l'imagination des *Chaulieu*, le brillant d'un duc de *la Feuillade*, et tout le mérite du président *Hénault*, dans nos littérateurs d'aujourd'hui, je vous conseille de décompter.

Vous ne sauriez, dites-vous, vous intéresser à la chose publique. C'est assurément le meilleur parti qu'on puisse prendre: mais, si vous étiez comme moi exposée à donner à dîner tous les jours à des russes, à des anglais, à des allemands, vous seriez un peu embarrassée d'être française.

Je m'occupe du temps passé pour me dépiquer du temps présent. Je crois qu'il vaut mieux commenter *Corneille* que de lire ce qu'on fait aujourd'hui. Toutes les nouvelles affligent, et presque tous les nouveaux livres impatientent.

Mon commentaire impatientera aussi, car il sera fort long. C'est un entreprise terrible que de discuter Cinna et Agésilas, Rodogune et Attila, le Cid et Pertharite. Je ne crois pas que, depuis *Scaliger*, il y ait eu un plus grand pédant que moi. L'ouvrage contiendra sept ou huit gros volumes; cela fait trembler.

Vous devez, Madame, avoir actuellement M. le président *Hénault*: il faut que vous me protégiez auprès de lui. J'ai envoyé à l'académie l'épître dédicatoire que je crois curieuse; la préface sur le Cid, dans laquelle il y a aussi quelques anecdotes qui pourront vous amuser; les notes sur le Cid, sur les Horaces, sur Cinna, Pompée, Héraclius, Rodogune, qui ne vous amuseront point, parce qu'il faut avoir le texte sous les yeux.

Je voudrais bien que M le président *Hénault* prît tout cela chez monsieur le secrétaire et qu'il en dît son avis avec M. de *Nivernoi*. Je crois qu'il conviendrait qu'ils allassent tous deux à l'académie,

démie, et qu'ils me jugeassent; car il me faut la sanction de la compagnie, et que l'ouvrage, qui lui est dédié, ne se fasse que de concert avec elle. Je ne suis point du tout jaloux de mes opinions; mais je le suis de pouvoir être utile, et je ne peux l'être qu'avec l'approbation de l'académie. C'est une négociation que je mets entre vos mains, Madame; celle de M. de *Bussi* sera plus difficile. 1761.

Vous vous plaignez de n'avoir rien qui vous occupe; occupez-vous de *Pierre Corneille*; il en vaut la peine par son sublime, et par l'excès de ses misères.

Je vous sais bon gré, Madame, de lire l'*Histoire d'Angleterre*, par *Thoyras*: vous la trouverez plus exacte, plus profonde et plus intéressante que celle de notre insipide *Daniel*. Je ne pardonnerai jamais à ce jésuite d'avoir plus parlé de frère *Coton* que de *Henri IV*, et de laisser à peine entrevoir que ce *Henri IV* soit un grand-homme.

Si vous aimez l'histoire, je vous en enverrai une dans quelques mois, qui est fort insolente, et que je crois vraie d'un bout à l'autre; mais actuellement laissez-moi avec le grand *Corneille*.

Je vous réitère, Madame, mes remercîmens de ma petite élève qui porte un si beau nom, et qui ne s'en doute pas. Je me mets aux pieds de madame la duchesse de *Luxembourg*.

Adieu, Madame; vivez aussi heureuse qu'il est possible: tolérez la vie; vous savez que peu de personnes en jouissent. Vous vous êtes accoutumée à vos privations; vous avez des amis, vous êtes sûre que, quand on vient vous voir, c'est pour vous-même. Je regretterai toujours de n'avoir point cet honneur, et je vous serai attaché bien véritablement jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LXXVII.

A M. DUCLOS.

18 d'auguste.

1761. J'AI toujours oublié, Monsieur, de vous parler de la personne qui prétendait vous apporter des papiers de ma part. Je n'ai eu l'honneur de vous en adresser que par M. d'*Argental*. Vous avez dû recevoir l'épître dédicatoire à la compagnie, la préface sur le Cid, les notes sur le Cid, les Horaces et Cinna. Je vous prie de communiquer le tout à M. le duc de *Nivernois*, et à M. le président *Hénault*; mais il serait plus convenable encore que le tout fût examiné à l'académie; vos observations feraient ma loi. Les autres pièces suivront immédiatement, et les *Cramer* commenceront à imprimer sans aucun délai.

Les souscriptions que nous avons suffiront pour entamer l'entreprise, en cas que nous puissions compter sur le payement des quatre cens louis que le roi daigne accorder. Nous comptons même être en état de prier les gens de lettres, qui ne sont pas riches, de vouloir bien accepter un exemplaire comme un hommage que nous devons à leurs lumières, sans recevoir d'eux un payement qui ne doit être fait que par ceux que la fortune met en état de favoriser les arts. Il me paraît qu'une condition essentielle pour cet ouvrage, assez important et dédié à l'académie, est que les noms des académiciens se trouvent dans la liste des souscripteurs.

M. le duc de *Nivernois* a commencé par souscrire pour . . . . 12 exemplaires. 1761.

M. le cardinal de *Bernis*, . . . 12.
M. le duc de *Richelieu*, . . . 12.
M. le duc de *Villars*, ... 6.
M. le comte de *Clermont*, . . 6.
M. le président *Hénault*, . . 2.

Je prends la liberté, en qualité d'entrepreneur e cette affaire, et de père de mademoiselle *Corneille*, e souscrire pour cent. Ce n'est point par vanité, 'est par nécessité; parce que, si l'on se sert de rand papier, et s'il y a huit volumes, comme : prétendent MM. *Cramer*, les frais iront à inquante mille livres.

J'avais écrit à monsieur le coadjuteur, en le emerciant de la bonté qu'il a eue de m'envoyer on discours, et à M. *Watelet*, connu par son goût our les arts, et par ses talens; je n'en ai point eu le réponse. Je vous avouerai qu'il serait honteux our l'académie, dont tant de grands seigneurs ont membres, que des fermiers généraux fissent lus qu'elle en cette occasion: cela jetterait même ır notre compagnie un ridicule dont les *Fréron* 'abuseraient que trop. Monsieur l'archevêque de yon souscrira comme le cardinal de *Bernis*; mais, our imprimer son nom dans la liste, il convient u'il soit appuyé de celui du coadjuteur de Strasourg, et du précepteur de M. le duc de *Bourgogne*. 'est ce que vous pouvez proposer, Monsieur, avec lus de bienséance que personne, dans la place ù vous êtes.

Sera-t-il dit que nos grands seigneurs ne viendront l'académie que le jour de leur réception, qu'ils contenteront de faire un discours, et qu'ils èdaigneront d'entrer dans un dessein honorable our l'académie et pour la France. Je compte sur

vous, Monsieur, comme sur le protecteur le plus
1761. vif de cette entreprise digne de vous. Je vous prie de m'éclairer et de me soutenir dans toutes les difficultés attachées à tout ce qui est nouveau et estimable.

Je prévois que MM. *Cramer* persisteront dans la résolution de donner l'édition in-4° tome à tome, de trois en trois mois, sans aucunes estampes, et que l'ouvrage, qui coûterait au moins trois louis d'or chez les libraires, n'en coûtera que deux. Il y aurait une très-grande perte, sans les bontés du roi et de plusieurs princes de l'Europe, sans la générosité de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Pompadour*.

Ce ne sont point proprement des souscriptions qu'on demande; il n'y a point de conditions à faire avec ceux qui donnent leur temps, leur argent et leur travail pour l'honneur de la nation. Nous ne demandons que le nom de quiconque voudra avoir un livre utile à bon marché, afin que les libraires proportionnent le nombre des exemplaires au nombre des demandeurs, et que ceux qui auront eu la bassesse de craindre de donner deux louis pour s'instruire, ne puissent jamais avoir un livre qu'ils seraient indignes de posséder. Pardon de ma noble colère.

Je compte absolument sur vous, au nom de *Pierre* et de *Marie Corneille*.

LETTRE LXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 24 d'auguſte.

MONSIEUR *le Gouz*, maître des comptes à Dijon, jeune homme qui aime les arts et les Cacouacs, veut bien qu'on ſache que le Droit du ſeigneur, *alias* l'Ecueil du ſage, eſt de lui. Il m'envoie cette petite addition et correction que les frères jugeront abſolument néceſſaire. Je crois que la pièce de M. *le Gouz* reſtera au théâtre, et qu'ainſi le nom de philoſophe y reſtera en honneur. Je m'imagine que frère *Platon* ne ſera pas fâché.

1761.

Il eſt abſolument néceſſaire que M. *le Gouz* ſoit reconnu. Il compte enjoliver cette petite drôlerie par une préface en l'honneur des Cacouacs, qui ſera un peu ferme, et qui parviendra en cour, comme dit le peuple. Il y aura auſſi une épître dédicatoire qui ira en cour. Mais ſi un gros fin de *Préville* s'obſtine à dire qu'il croit l'ouvrage d'un certain *V*..., tout eſt manqué, tout eſt perdu. Il eſt abſolument néceſſaire qu'on ne me ſoupçonne pas de ce que je n'ai pas fait. On doit faire entendre aux comédiens qu'ils ſe font grand tort à eux-mêmes s'ils s'opiniâtrent à me charger de cette iniquité. C'eſt M. *le Gouz* vous dis-je, qui a fait cette coïonnerie.

J'ai reçu de mes frères les *Recherches* ſur les théâtres de ce *Beauchamp*, et il n'y a pas grand profit à faire. C'eſt le ſort de la plupart des livres. Il faudra tâcher que les Commentaires de *Corneille* ne méritent pas qu'on en diſe autant. C'eſt une

terrible entreprise que ce commentaire; j'y perds
1761. mon temps et les yeux.

Comment se porte frère *Thiriot?* il est bien heureux de ne rien commenter; s'il lui fallait faire des notes sur Agésilas et Attila, il serait aussi embarrassé que moi.

Voici une petite lettre pour frère d'*Alembert*; dirons-nous aussi frère *du Molard?* ce sera comme vous voudrez.

LETTRE LXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

24 d'auguste.

Qu'est-ce que c'est donc que cette humeur qui persécute mon ange sur son visage et sur sa main! Pourquoi mon ange ne vient-il pas à Genève? Il y a plus de six mois qu'il doit être entre les mains des médecins de Paris; ne doit-il pas savoir à quoi s'en tenir? *Trochin* est le premier homme du monde pour ces maux-là. Le duc de *Villars* est venu porter sa misère aux Délices: on disait qu'il y mourrait; il se porta bien au bout de quinze jours. L'abbé d'*Héricourt*, gourmand de la grand'chambre, s'est tué pour s'être baigné les jambes dans le lac, avec une indigestion; mais les gens sages vivent.

Je prévois que vous viendrez aux Délices, et que je serai le plus heureux des hommes; oui, mes anges, vous y viendrez.

Vous devez à présent savoir à quoi vous en tenir sur *Pierre* et *Marie Corneille*. Je me donnerai bien de garde de faire imprimer un programme avant d'avoir fait ma recrue de têtes couronnées; et,

ruant aux particuliers, c'eſt à prendre ou à laiſſer. 1761.
e ne me mêlerai que de bien travailler.

Ceux qui chipotent et qui s'en vont diſant : L'aurons-nous in-4°, l'aurons-nous in-8°? aurons-nous pour deux louis huit ou dix volumes (avec trente-trois eſtampes), qui coûteraient dix louis, et qui ne pourraient paraître que dans trois ans ? ſont de plaiſantes gens; mais c'eſt l'affaire des *Cramer*, et non la mienne : je ne me charge que de me tuer de travail, et de ſouſcrire.

J'ai découvert enfin qui eſt l'auteur du Droit du ſeigneur ou de l'Ecueil du ſage; c'eſt M. *le Goux*, jeune maître des comptes de Dijon, et de plus académicien de Dijon. Il eſt bon de fixer le public par un nom, de peur que le mien ne vienne ſur la langue; vous êtes charmant, continuez la maſcarade.

Divins anges, tout ce que vous me dites de la compagnie indienne eſt bel et bon ; mais il eſt dur de vendre ſept cent francs ce qu'on a acheté quatorze cents. Voilà le nœud, voilà le mal, et ce mal n'eſt pas le ſeul.

Comme j'ai aujourd'hui quinze lettres à écrire, et Pertharite à achever, je m'arrache au doux plaiſir d'écrire à mes anges, et je finis en remerciant M. le comte de *Choiſeul* pour la dame *du Frenoy* qui eſt groſſe comme la tonne d'Heidelberg.

Eſt-il vrai que frère *Menou* ſoit condammé aux galères par le parlement de Nancy? cela ſerait curieux; mais il y a peu de ports de mer en Lorraine.

Voilà donc monſieur l'abbé coadjuteur, grand chambrier. Les jéſuites lui doivent un compliment.

Mille tendres reſpects.

LETTRE LXXX.

A M. VERNES, *à Séligny.*

A Ferney, le 25 d'auguste.

1761. Je suis très-fâché, Monsieur, que vous soyez si éloigné de moi. Vous devriez bien venir coucher à Ferney, quand vous ne prêchez pas: il ne faut pas être toujours avec son troupeau; on peut venir voir quelquefois les bergers du voisinage.

Je n'ai point lu l'*Ame* de M. *Charles-Bonnet* (*); il faut qu'il y ait une furieuse tête sous ce bonnet-là, si l'ouvrage est aussi bon que vous le dites. Je serai fort aise qu'il ait trouvé quelques nouveaux mémoires sur l'ame: le troisième chant de *Lucrèce* me paraissait avoir tout épuisé. Je n'ai pas trop actuellement le temps de lire des livres nouveaux.

A l'égard de messieurs les traducteurs anglais, ils se pressent trop. Ils voulaient commencer par l'Essai sur les mœurs; on leur a mandé de n'en rien faire, attendu que *Gabriel Cramer* et *Philibert Cramer* vont en donner une nouvelle édition un peu plus curieuse que la première. On n'avait donné que quelques soufflets au genre-humain, dans ces archives de nos sottises, nous y ajouterons force coups de pied dans le derrière: il faut finir par dire la vérité dans toute son étendue. Si vous veniez chez moi, je vous ferais voir un petit manuscrit indien de trois mille ans, qui vous rendrait très-ébahi.

Venez voir mon église, elle n'est pas encore bénite, et on ne sait encore si elle est calviniste ou papiste. En attendant, j'ai mis sur le frontispice:

(*) *Essai analytique sur les facultés de l'ame.*

DEO SOLI. Voyez si vos damnés de camarades ne devraient pas avoir plus de tendresse pour moi qu'ils n'en ont. Votre plaisant arabe m'a abandonné tout net, depuis qu'il est de la barbare compagnie ; il suffit d'entrer là pour avoir l'ame coriace. Ne vous avisez jamais d'endurcir votre joli petit caractère quand vous serez de la vénérable. 1761

Je vous embrâsse en DEO SOLO.

Mes complimens à madame de *Volmar* et à son *faux germe.*

LETTRE LXXXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Fernay, 26 d'auguste.

MONSIEUR,

CE sera pour moi un honneur infini, un grand encouragement pour les arts que vous protégez, et pour la jeune héritière du nom de *Corneille*, qu'on puisse voir à la tête des souscriptions le nom de votre auguste souveraine et le vôtre. Je crois vous avoir déjà mandé que le roi de France souscrit pour la valeur de deux cents exemplaires, et plusieurs princes à proportion. Je me fais une joie extrême de voir cette entreprise honorable secondée par le *Mécène* de la Russie.

Ce travail ne m'empêchera pas d'amasser toujours des matériaux pour votre monument. Je ne rebuterai rien, dans l'espérance de trouver quelque chose d'utile dans le fatras des plus grandes inutilités. Je suis trompé quelquefois dans mon calcul ; j'acquiers quelquefois de gros paquets de

manuſcrits où je ne trouve rien du tout, d'autres
1761. qui ne ſont remplis que de ſatires et d'anecdotes ſcandaleuſes que je ne manque pas de jeter au feu, de peur qu'après moi quelque libraire n'en faſſe uſage. Heureuſement, toutes ces ſatires n'étaient que manuſcrites; et s'il en eſt quelques-unes qui aient échappé à mes recherches, elles ne feront pas fortune.

Ma ſanté ne me permet preſque plus de ſortir de chez moi: la conſolation de mes dernières années ſera uniquement de travailler pour vous; car je compte que *Corneille* ne me coûtera pas plus de quatre à cinq mois: diſpoſez de tout le reſtes de mes momens. Nous ne tariſſons point ſur le compte de votre excellence, M. de *Soltikof* et moi; nous ne parlons de vous qu'avec enthouſiaſme. Le cardinal *Paſſionei* était le ſeul homme en Europe qui vous reſſemblât: nous venons de le perdre. Il ne reſte que vous en Europe qui donniez aux arts une protection diſtinguée, conſtante et éclairée; et je vous regarde, après *Pierre le grand*, comme l'homme qui fait le plus de bien à votre nation.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE LXXXII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

27 d'auguſte.

Je me hâte de vous répliquer, Mademoiſelle. Je m'intéreſſe autant que vous à l'honneur de votre art; et ſi quelque choſe m'a fait haïr Paris et déteſter les fanatiques, c'eſt l'inſolence de ceux qui veulent flétrir les talens. Lorſque le curé de Saint-Sulpice, *Languet*, le plus faux et le plus vain

de tous les hommes, refufa la fépulture à made-
moifelle *le Couvreur* qui avait légué mille francs à 1761.
fon égilfe, je dis à tous vos camarades affemblés qu'ils n'avaient qu'à déclarer qu'ils n'exerceraient plus leur profeffion, jufqu'à ce qu'on eût traité les penfionnaires du roi comme les autres citoyens qui n'ont pas l'honneur d'appartenir au roi. Ils me le promirent, et n'en firent rien. Ils préférèrent l'opprobre avec un peu d'argent, à un honneur qui leur eût valu davantage.

Ce pauvre *Huern* vous a porté un coup terrible en voulant vous fervir; mais il fera très-aifé aux premiers gentilshommes de la chambre de guérir cette bleffure. Il y a une ordonnance du roi, de 1641, concernant la police des fpectacles, par laquelle il eft dit expreffément: *Nous voulons que l'exercice des comédiens, qui peut divertir innocemment nos peuples* (*c'eft-à-dire, détourner nos peuples de diverfes occupations mauvaifes*), *ne puiffe leur être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public.*

Et dans un autre endroit de la déclaration, il eft dit que, s'ils choquent les bonnes mœurs fur le théâtre, ils feront notés d'infamie.

Or, comme un prêtre ferait noté d'infamie s'il choquait les bonnes mœurs dans l'églife, et qu'un prêtre n'eft point infame en rempliffant les fonctions de fon état, il eft évident que les comédiens ne font point infames par leur état, mais qu'ils font comme les prêtres, des citoyens payés par les autres citoyens pour parler en public, bien ou mal.

Vous remarquerez que cette déclaration du roi fut enregiftrée au parlement.

Il ne s'agit donc que de la faire renouveler. Le roi peut déclarer que, fur le compte à lui rendu par les quatre premiers gentilshommes de fa cham-

1761. bre, et fur fa propre expérience que jamais fes comédiens n'ont contrevenu à la déclaration de 1641, il les maintient dans tous les droits de la fociété, et dans toutes les prérogatives des citoyens attachés particulièrement à fon fervice; ordonnant à tous fes fujets, de quelque état et condition qu'ils foient, de les faire jouïr de tous leurs droits naturels et acquis, en tant que befein fera. Le roi peut aifément rendre cette ordonnance, fans entrer dans aucun des détails qui ferait trop délicats.

Après cette déclaration, il ferait fort aifé de donner ce qu'on appelle les honneurs de la fépulture, malgré la prêtraille, au premier comédien qui décéderait. Au refte, je compte faire ufage des décifions de monfignor *Cerrati*, confeffeur de *Clément XII*, dans mes notes fur *Corneille*.

Venons maintenant aux pièces que vous jouerez cette automne. Vous faites très-bien de commencer par celle de M. *Cordier*: il ne faut pas laffer le public, en le bourrant continuellement des pièces du même homme. Ce public aime paffionnément à fiffler le même rimailleur qu'il a applaudi; et tout l'art de mademoifelle *Clairon* n'ôtera jamais au parterre cette bonne volonté attachée à l'efpèce humaine.

Pour le Tancrède de *Prault*, il eft impertinent d'un bout à l'autre. Pour ce vers barbare:

> Cher Tancrède, ô toi feul qui méritas ma foi.

quel eft l'ignorant qui a fait ce vers abominable? quel eft l'allobroge qui a terminé un hémiftiche par le terme *feul* fuivi d'un *qui*? Il faut ignorer les premières règles de la verfification pour écrire ainfi Les gens inftruits remarquent ces fottifes, et une bouche comme la vôtre ne doit pas les prononcer. Cela reffemble à ce vers:

> La belle Philis qui brûla pour Coridon.

J'ai maintenant une grâce à vous demander: on m'écrit qu'on vous a lu une comédie intitulée *l'Ecueil du sage*, et que quelques-uns de vos camarades font courir le bruit que cette pièce est de moi. Vous sentez bien qu'étant occupé à des ouvrages qui ont besoin de vos grands talens, je n'ai pas le temps de travailler pour d'autres. Je serais très-mortifié que ce bruit s'accréditât, et je crois qu'il est de votre intérêt de le détruire Votre comédie peut tomber; et, si la malice m'impute cet ouvrage, cela peut faire grand tort à la tragédie à laquelle je travaille. Parlez-en sérieusement, je vous en prie, à vos camarades: je suis très-résolu à ne leur donner jamais rien, si on m'impute ce que je n'ai pas fait. Ce qu'on peut hardiment m'attribuer, c'est la plus sincère admiration et le plus grand attachement pour vous. *V.* 1761.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney, 28 d'auguste.

Mes anges verront que je ne suis pas paresseux; ils s'amuseront de Polyeucte. Quand ils s'en seront amusés, ils pourront le donner à monsieur le secrétaire perpétuel, à condition que monsieur le secrétaire rendra à mes divins anges l'épître dédicatoire, le Cid, Horace et Cinna. Mais vous verrez que l'académie mattra beaucoup plus de temps à éplucher mes Remarques, que je n'en ai mis à les faire.

Je crois malheureusement que l'entreprise ira à dix volumes; cela me fait trembler: le temps devient tous les jours moins favorable, mais je n'en travaillerai pas moins. M. de *Montmartel* me

1761. mande que c'eſt une opération de finance fort difficile. Il ne veut pas même s'engager à donner des billets payables dans neuf mois. Voilà ce que c'eſt que d'être battu dans les quatre parties du monde ; cela ſerre les cœurs et les bourſes. Le public fait trop de commentaires ſur la perte du Canada et des Indes orientales, et ſur les trois vingtièmes, pour ſe ſoucier beaucoup des Commentaires ſur *Corneille*. Il me ſemble que tout va de travers, hors ce qui dépend uniquement de moi ; cela n'eſt pas modeſte, mais cela eſt vrai. Je commence même à croire qu'un certain drame ébauché fera un aſſez paſſable effet au théâtre, ſi DIEU me prête vie.

Vous triomphez, vous m'avez remis tout entier au tripot que j'avais abandonné ; mais je ſuis *toujours* épouvanté qu'on ait le front de s'amuſer à Paris, et d'aller au ſpectacle, comme ſi nous venions de faire la paix de Nimègue.

Eſt-il vrai qu'on va jouer une comédie moitié bouffonne, moitié intéreſſante, comme je les aime ? eſt-il vrai qu'elle eſt de M. *le Gouz*, auditeur des comptes de Dijon ? eſt-il vrai qu'il y a un rôle d'*Acante* que vous aimez autant que *Nanine ?* qui joue ce rôle d'*Acante ?* eſt-ce mademoiſelle *Gauſſin ?* eſt-ce mademoiſelle *Hus ?*

Que devient votre humeur ? je vous connais une humeur fort douce, mais celle qui attaque les yeux eſt fort aigre. Tâchez donc d'être aſſez malade pour venir vous faire guérir par *Tronchin* ; cela ferait bien agréable. Je baiſe, en attendant, le bout des ailes de mes anges.

LETTRE LXXXIV.

AU MEME.

Ferney, 31 d'auguste.

ON est un peu importun; on présente Pompée aux anges, accompagné d'une lettre à monsieur le sécrétaire perpétuel, lequel a renvoyé les Horaces avec quelques notes académiques. Mes anges sont suppliés de donner Pompée avant Polyeucte. Je traite *Corneille* tantôt comme un dieu, tantôt comme un cheval, de carrosse; mais j'adoucirai ma dureté en revoyant mon ouvrage. Mon grand objet, mon premier objet est que l'académie veuille bien lire toutes mes observations, comme elle a lu celles des Horaces: cela seul peut donner à l'ouvrage une autorité qui en fera un ouvrage classique. Les étrangers le regardent comme une école de grammaire et de poésie. 1761.

Mes anges rendront un vrai service à la littérature et à la nation, s'ils engagent tous leur amis de l'académie, et les amis de leurs amis, à prendre mon entreprise extrêmement à cœur. Il faut tâcher que tout le monde en soit aussi enthousiasmé que moi. Rien ne se fait sans un peu d'enthousiasme.

Quand joue-t-on le Droit du seigueur, et qui joue? Tout va-t-il de travers comme de coutume?

LETTRE LXXXV.

A M. DUCLOS.

31 d'auguste.

1761. J'AI reçu, Monſieur, l'épître dédicatoire, la préface ſur le Cid, et les Remarques ſur les Horaces. Je crois que l'académie rend un très grand ſervice à la littérature et à la nation, en daignant examiner un ouvrage qui a pour but l'honneur de la France et de *Corneille*. Voilà la véritable ſanction que je demande; elle conſiſte à m'inſtruire. Il faut toujours avoir raiſon; et un particulier ne peut jamais s'en flatter. Je trouve toutes les notes ſur mes obſervations très judicieuſes. Il n'en coûte qu'un mot dans vos aſſemblées; et ſur ce mot, je me corrige ſans difficulté et ſans peine: c'eſt la ſeul façon de venir à bout de mon entrepriſe. Je remercie infiniment la compagnie, et je la conjure de continuer. Je lui envoie des choſes un peu indigeſtes; mais, ſur ſes avis, tout ſera arrangé, ſoigné pour le fond et pour la forme; et je ne ferai rien annoncer au public que quand j'aurai ſoumis au jugement de l'académie les obſervations ſur les principales pièces de *Corneille*. Plus cet ouvrage eſt attendu de tous les gens de lettre de l'Europe, plus je crois devoir me conduire avec précaution. Je ne prétends point avoir d'opinion à moi; je dois être le ſecrétaire de ceux qui ont des lumières et du goût. Rien n'eſt plus capable de fixer notre langue qui ſe parle, à la vérité, dans l'Europe, mais qui s'y corrompt. Le nom de *Corneille* et les bontés de l'académie opéreront ce que je deſire.

Quant aux honneurs qu'on rendait à ce grand

homme, je ſais bien qu'on battait des mains quelquefois quand il reparaiſſait après une abſence: 1761.
mais on en a fait autant à mademoiſelle *Camargo*. Je peux vous aſſurer que jamais il n'eut la conſidération qu'il devait avoir. J'ai vu, dans mon enfance, beaucoup de vieillards qui avaient vécu avec lui: mon père, dans ſa jeuneſſe, avait fréquenté tous les gens de lettre de ce temps; pluſieurs venaient encore chez lui. Le bon homme *Marcaſſus*, fils de l'auteur de l'*Hiſtoire grecque*, avait été l'ami de *Corneille*. Il mourut chez mon père, à l'âge de quatre-ving-tquatre ans. Je me ſouviens de tout ce qu'il nous contait, comme ſi je l'avais entendu hier. Soyez sûr que *Corneille* fut négligé de tout le monde, dans les dernières vingt années de ſa vie. Il me ſemble que j'entends encore ces bons vieillards *Marcaſſus*, *Réminiac*, *Tauvières*, *Régnier*, gens aujourd'hui trèsinconnus, en parler avec indignation. Eh, ne reconnaiſſez vous pas là, Meſſieurs, la nature humaine? le contraire ſerait un prodige.

C'eſt une raiſon de plus pour vous intéreſſer au monument que j'élève à ſa gloire. Préſentez, je vous prie, Monſieur, mes remercîmens et mes reſpects à la compagnie, etc.

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de ſeptembre.

MES divins anges, quand vous voudrez des Commentaires corneliens, vous n'avez qu'à tinter. M de *la Marche* qui arrive ne m'empêchera pas de travailler. Je l'ai trouvé en très-bonne ſanté

1761. Il est gai, il ne paraît pas qu'il ait jamais souffert. Nous avons commencé par parler de vous; et j'interromps le torrent de nos paroles, pour vous le mander. Est-il possible que vous ne m'ayez pas mandé le ministère de M. le comte de *Choiseul*, et que je l'apprenne par le public? Ah! mes anges, que je suis fâché contre vous!

Toute votre cour de Parme souscrit pour notre *Corneille*; votre prince pour trente exemplaires. M. du *Tilleau*, M. le comte de *Rochechouart* souscrivent. La liste sera belle. Je voudrais savoir comment vous avez trouvé la lettre à mon cicéronien *Olivet*.

Vous doutiez-vous que le germe d'*Andromaque* fût dans *Pertharite*? Il y a des choses curieuses à dire sur les pièces les plus délaissées. L'ouvrage devient immense; mais, malgré cela, j'espère qu'il sera très utile. Il sera dix volumes in-4°, ou treize in-8°. N'importe, je travaillerai toujours, et les *Cramer* s'arrangeront comme ils pourront et comme ils voudront.

Y a-t-il quelque nouvelle du Droit du seigneur? M. *le Gouz* vous enverra une plaisante préface.

Mes anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE LXXXVII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 7 de septembre.

COMMENT, morbleu! frère *Damilaville*, qui est à la tête de trente bureaux, se donne de la peine pour les frères, se trémousse, écrit, et frère *Thiriot*, qui n'a rien à faire, ne nous donne pas

la moindre nouvelle! . . . il écrit une fois en un mois! . . . Quel pareſſeux nous avons là! 1761.
vive frère *Damilaville!*

Un de nos frères m'a régalé d'un gros paquet qui contient un gros poëme en cinq gros chants, intitulé *la religion d'accord avec la raiſon.* Je ne doute en aucune manière de cet accord; mais les frères me condamnent-ils à lire tant de vers ſur une choſe dont je ſuis ſi perſuadé? Je n'ai pas un moment à moi, et ma faible ſanté ne me permet pas une correſpondance bien étendue. L'auteur, nommé M. *Dupleſſis de la Hauterive*, eſt ſans doute connu de mes frères. Je les ſupplie de me plaindre et de m'excuſer auprès de M. de *la Hauterive*; je mets cela ſur leur conſcience.

Frère *Thiriot* ne me mande point comment on a diſtribué les rôles de la pièce de M. *le Gouz*. Ce n'eſt pas que je m'en ſoucie; mais ce M. *le Gouz* eſt un homme très-vif et très-impatient. J'ai ſouvent des diſputes avec lui. Il veut bien qu'une comédie intéreſſe; mais il prétend qu'il doit toujours y avoir du plaiſant. Il m'a preſque converti ſur cet article, et je commence à croire qu'on a beſoin de rire.

Je me plains de *Thiriot*, mais mon académicien de Dijon ſe plaindra bien davantage, ſi les comédiens ajoutent la moindre choſe au Droit du ſeigneur. Ils le gâteraient infailliblement, comme ils gâtèrent l'Enfant prodigue. Je ſerai plus inflexible pour les ouvrages de mes amis que je ne l'ai été pour les miens. On a fait tout ce qu'on a pu, dans Tancrède, pour me rendre ridicule; je ne ſouffrirai pas qu'on en uſe ainſi avec mon petit académicien.

J'ai chez moi l'abbé *Coyer*. Je ſuis encore à concevoir les raiſons pour leſquelles on l'a fait

voyager quelque temps; il faut que j'aye l'esprit bien bouché.

Je m'unis toujours aux prières des frères, et je salue avec eux l'Etre des êtres.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

1761. Mes divins anges, la nouvelle du ministère de M. le comte de *Choiseul* n'est donc pas vraie, puisque vous ne m'en parlez pas dans votre lettre terrible, du 21 d'auguste. Je lui ai fait mon compliment sur la foi des gazettes. Si la nouvelle est fausse, mon compliment subsiste toujours, comme dit *Dacier*, ma remarque, dit-il, peut être trouvée mauvaise; mais elle restera.

Mes chers anges, il est vrai qu'il y a un *le Gout* à Dijon, parent de M. de *la Marche*. Faisons donc comme *Nollet* qui avait imaginé une madame *Truchot*, avec laquelle il couchait régulièrement: quand il l'eut vue, il lui dit, pour s'excuser, qu'il n'y coucherait plus. J'ai demandé à M. de *la Marche* le nom de quelques académiciens de Dijon, mes confrères, il m'a nommé un *Picardet*. *Picardet* me paraît mon affaire. Je veux que *Picardet* soit l'auteur du Droit du seigneur. *Picardet* est mon homme. Voici donc la Préface de *Picardet* (*); puisse-t-elle amuser mes anges!

Je vous dis, moi, qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de *Prault*, que *Prault* fils est un franc fieux; et, s'il vous plaît, pourquoi prenez-vous son parti? que vous importe? en quoi, mes

(*) On n'a point trouvé cette préface.

anges, les négligences de *Prault* peuvent-elles retomber sur vous? qu'a de commun *Prault* avec mes anges? 1761.

C'est, ce me semble, mademoiselle *Quinault* qui me retrancha de l'Enfant prodigue des vers que madame de *Pompadour* voulut absolument dire quand elle le joua, et que tout le monde vous a vu réciter. Qu'est-ce que cela vous fait? pour Dieu, laissez-moi crier sur mes vers.

Paris est au roi,
Mes vers sont à moi;
Je veux m'en réjouir,
Selon mon plaisir.

Vous me mandez douze, Parme dit trente; voici le nœud : c'est, à ce que je présume, qu'on avait d'abord dit douze, et qu'ensuite on a eu la noble vanité des trente. Puisse mon Commentaire ne pas aller à trente volumes; mais je vois qu'il sera prolixe. Les *Cramer* feront tout comme ils voudront : les détails me pilent, comme dit *Montagne*.

Songez que j'ai trente-deux pièces à commenter, dont dix-huit illisibles; plaignez-moi, encouragez-moi, ne me grondez pas, et aimez votre créature, qui baise le bout de vos ailes. *V.*

voyager quelque temps; il faut que j'aye l'esprit bien bouché.

Je m'unis toujours aux prières des frères, et je salue avec eux l'Etre des êtres.

LETTRE LXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 de septembre.

1761. Mes divins anges, la nouvelle du ministère de M. le comte de *Choiseul* n'est donc pas vraie, puisque vous ne m'en parlez pas dans votre lettre terrible, du 21 d'auguste. Je lui ai fait mon compliment sur la foi des gazettes. Si la nouvelle est fausse, mon compliment subsiste toujours, comme dit *Dacier*; ma remarque, dit-il, peut être trouvée mauvaise; mais elle restera....

Mes chers anges, il est vrai qu'il y a un *le Gouz* à Dijon, parent de M. de *la Marche*. Faisons donc comme *Nollet* qui avait imaginé une madame *Truchot*, avec laquelle il couchait régulièrement: quand il l'eut vue, il lui dit, pour s'excuser, qu'il n'y coucherait plus. J'ai demandé à M. de *la Marche* le nom de quelques académiciens de Dijon, mes confrères, il m'a nommé un *Picardet*. *Picardet* me paraît mon affaire. Je veux que *Picardet* soit l'auteur du Droit du seigneur. *Picardet* est mon homme. Voici donc la Préface de *Picardet* (*); puisse-t-elle amuser mes anges!

Je vous dis, moi, qu'il y a plus de trente fautes dans l'édition de *Prault*, que *Prault* fils est un franc fieux; et, s'il vous plaît, pourquoi prenez-vous son parti? que vous importe? en quoi, mes

(*) On n'a point trouvé cette préface.

anges, les négligences de *Prault* peuvent-elles retomber sur vous? qu'a de commun *Prault* avec mes anges? 1761.

C'est, ce me semble, mademoiselle *Quinault* qui me retrancha de l'Enfant prodigue des vers que madame de *Pompadour* voulut absolument dire quand elle le joua, et que tout le monde comique veut réciter. Qu'est-ce que cela vous fait? pour Dieu, laissez-moi crier sur mes vers.

Paris est au roi,
Mes vers sont à moi;
Je veux m'en réjouir,
Selon mon plaisir.

Vous me mandez douze, Parme dit trente; voici le nœud: c'est, à ce que je présume, qu'on avait d'abord dit douze, et qu'ensuite on a eu la noble vanité des trente. Puisse mon Commentaire ne pas aller à trente volumes; mais je vois qu'il sera prolixe. Les *Cramer* feront tout comme ils voudront: les détails me pilent, comme dit *Montagne*.

Songez que j'ai trente-deux pièces à commenter, dont dix-huit illisibles; plaignez-moi, encouragez-moi, ne me grondez pas, et aimez votre créature, qui baise le bout de vos ailes. *V.*

LETTRE LXXXIX.

A M. DE BURIGNY.

A Ferney, le 12 de septembre.

J'ai reçu fort tard le *Bénigne Bossuet* dont vous
16, 1. m'avez honoré; je vous en fais mon très-sincère remercîment le plutôt que je peux. J'aime fort les pères de l'Eglise, et sur-tout celui-là, parce qu'il est bourguignon, et que j'ai à présent l'honneur de l'être; de plus il est très-éloquent. Ses *Oraisons funèbres* sont de belles déclamations. Je suis seulement fâché qu'il ait tant loué *le* chancelier *le Tellier* qui était un si grand fripon. Son *Histoire* particulière de trois ou quatre nations, qu'il appelle *universelle*, est d'un génie plein d'imagination. Il a fait ce qu'il a pu pour donner quelque éclat à ce malheureux petit peuple juif, le plus sot et le plus méprisable de tous les peuples.

Vous avouez que ce père de l'Eglise a été un peu *mauléoniste*, et cela suffit. Si d'ailleurs vous croyez qu'il ait ressemblé à quelques médecins qui croient à la médecine, je vous trouve bien bon et bien honnête. Sa conduite avec M. de *Fénélon* n'est pas d'un homme aisé à vivre; et il faut avoir le diable au corps pour tant crier contre l'aimable auteur du *Télémaque*, qui s'imaginait qu'on pouvait aimer DIEU pour lui-même.

Au reste, je fais plus de cas de *Porphyre*, et je vous remercie en particulier d'avoir traduit son livre contre les gourmands: j'espère qu'il me corrigera.

J'ai l'honneur d'être de tout mon cœur, etc.

LETTRE XC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de ſeptembre.

DÈS que je ſus que mes anges avaient fait consulter M. *Tronchin*, je fus un peu alarmé. 1761.
J'écrivis; voici ſa réponſe; elle eſt bonne à montrer au docteur *Fournier*; il n'en ſera pas mécontent. Que mes anges ne ſoient pas ſurpris de l'étrange adreſſe. *Viro immortali* veut dire qu'on vit long-temps quand on ſuit ſes conſeils, et *Deo immortali* eſt une alluſion à l'inſcription que j'ai miſe ſur le fronton de mon égliſe, *Deo erexit Voltaire*. Ma prière eſt *vivat d'Argental*.

Vous êtes bien bon d'envoyer votre billet aux *Cramer*. Ont-ils beſoin de votre billet?

Et moi, bien bon d'avoir cru M. le comte de *Choiſeul* miniſtre d'Etat, quand vous ne m'en diſiez rien. Je m'en réjouiſſais; je ne veux plus rien croire, ſi cela n'eſt pas vrai.

Si mademoiſelle *Gauſſin* a encore un viſage, *Acante* eſt fort bien entre ſes mains, et tout eſt fort bien diſtribué. M. *Picardet* ſera fort bien joué. Que dites-vous de la préface du ſieur *Picardet?* ne l'enverrez-vous pas à frère *Damilaville?* il a un excellent ſermon qu'il montrera à mes anges pour les réjouir. M. de *la Marche* a été d'une humeur charmante; il n'y paraît plus. C'eſt de plus une belle ame; c'eſt dommage qu'il ait certains petits préjugés de bonne femme.

Daignez, mes anges, envoyer l'incluſe au ſecrétaire perpétuel, après l'avoir lue. *Zarucma!*

Quel nom ! d'où vient-il ? le père de *Zarucma* 1761. n'est-il pas M. *Cordier* ? Il est vrai que *Zarucma* ne rime pas à siffiet ; mais il peut les attirer. Zulime au moins est plus doux à l'oreille. Nous nous mîmes quatre à lire Zulime à M. de *la Marche*. Il avait un président avec lui qui dormit pendant toute la pièce, comme s'il avait été au sermon ou à l'audience ; ainsi il ne critiqua point. M. de *la Marche* fut ému, attendri, pleura ; et quand madame *Denis* s'écria en pleurant : *j'en suis indigne*, il n'y put pas tenir. Je fus touché aussi : je dis : Zulime consolera *Clairon* de *Zarucma*.

Je vous avais dit que j'étais content de M. de *Montmartel*. Point ; j'en suis mécontent : *il ne* veut pas avancer trois cents louis. Le contrôleur général propose des effets royaux, des feuilles de chêne ; nous aurons du bruit.

La paix ! il n'y aura point de paix. C'est un labyrinthe dont on ne peut se tirer. Ah, pauvres Français ! réjouissez-vous ; car vous n'avez pas le sens d'une oie.

Divins anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE XCI.

A M. DUCLOS.

14 de septembre.

Je commence par remercier ceux qui ont eu la bonté de mettre en marge des nôtes sur mes notes. Je n'ai l'édition in-folio de 1664 que depuis huit jours.

J'ai commencé toutes mes observations sur l'édition très-rare de 1644, dans laquelle *Corneille*

nséra tous les passages imités des Latins et des Espagnols. 1761.

Ces observations, écrites assez mal de ma main au bas des pages, ont été transcrites encore plus mal sur les cahiers envoyés à l'académie.

Il n'est pas douteux que je ne suive dorénavant l'édition de 1664. Cette petite édition de 1644 ne contient que Médée, le Cid, Pompée et le Menteur, avec la Suite du Menteur.

A-t-on pu douter si j'imprimerais les sentimens de l'académie sur le Cid?

... Ella misma riquiria al rey que se le diesse por marido. Et vous dites qu'il n'y a pas là d'alternative! Vous avez raison; mais lisez ce qui suit.

... Ella estava muy prendada de sus partes. Voilà nos parties.

... O le castigasse conforme a las leyes: et voilà votre alternative.

Comptez que je serai exact.

Je suis bien aise d'avoir envoyé & soumis à l'examen mes observations, tout informes qu'elles sont, 2°. parce que vos réflexions m'en feront faire de nouvelles; 2°. parce que le temps presse, et que, si j'avais voulu limer, polir, achever avant d'avoir consulté, j'aurais attendu un an, & je n'aurais été sûr de rien; mais en envoyant mes esquisses, et en recevant les critiques de l'académie, je vois la manière dont on pense, je m'y conforme, je marche d'un pas plus sûr.

Il y avait dans mes petits papiers: *L'abbé d'Aubignac; savant sans génie, et la Motte, homme d'esprit sans érudition, ont voulu faire des tragédies en prose.* Un jeune homme du métier, qui a copié cela, s'est diverti à ôter le

1761. Quel nom ! d'où vient-il ? le père de *Zarucma* n'est-il pas M. *Cordier* ? Il est vrai que *Zarucma* ne rime pas à sifflet ; mais il peut les attirer. Zulime au moins est plus doux à l'oreille. Nous nous mîmes quatre à lire Zulime à M. de *la Marche*. Il avait un président avec lui qui dormit pendant toute la pièce, comme s'il avait été au sermon ou à l'audience ; ainsi il ne critiqua point. M. de *la Marche* fut ému, attendri, pleura ; et quand madame *Denis* s'écria en pleurant : *j'en suis indigne* ; il n'y put pas tenir. Je fus touché aussi : je dis : Zulime consolera *Clairon* de *Zarucma*.

Je vous avais dit que j'étais content de M. de *Montmartel*. Point ; j'en suis mécontent : il ne veut pas avancer trois cents louis. Le contrôleur général propose des effets royaux, des feuilles de chêne ; nous aurons du bruit.

La paix ! il n'y aura point de paix. C'est un labyrinthe dont on ne peut se tirer. Ah, pauvres Français ! réjouissez-vous ; car vous n'avez pas le sens d'une oie.

Divins anges, je baise le bout de vos ailes.

LETTRE XCI.

A M. DUCLOS.

14 de septembre.

Je commence par remercier ceux qui ont eu la bonté de mettre en marge des notes sur mes notes. Je n'ai l'édition in-folio de 1664 que depuis huit jours.

J'ai commencé toutes mes observations sur l'édition très-rare de 1644, dans laquelle *Corneille*

inféra tous les paſſages imités des Latins et des Eſpagnols. 1761.

Ces obſervations, écrites aſſez mal de ma main au bas des pages, ont été tranſcrites encore plus mal ſur les cahiers envoyés à l'académie.

Il n'eſt pas douteux que je ne ſuive dorénavant l'édition de 1664. Cette petite édition de 1644 ne contient que Médée, le Cid, Pompée et le Menteur, avec la Suite du Menteur.

A-t-on pu douter ſi j'imprimerais les ſentimens de l'académie ſur le Cid?

. . . Ella miſma riquiria al rey que ſe le dieſſe por marido. Et vous dites qu'il n'y a pas là d'alternative! Vous avez raiſon; mais liſez ce qui ſuit.

. . . Ella eſtava muy prendada de ſus partes. Voilà nos parties.

. . . O le caſtigaſſe conforme a las leyes: et voilà votre alternative.

Comptez que je ſerai exact.

Je ſuis bien aiſe d'avoir envoyé & ſoumis à l'examen mes obſervations, tout informes qu'elles ſont, 2°. parce que vos réflexions m'en feront faire de nouvelles; 2°. parce que le temps preſſe, et que, ſi j'avais voulu limer, polir, achever avant d'avoir conſulté, j'aurais attendu un an, & je n'aurais été sûr de rien; mais en envoyant mes eſquiſſes, et en recevant les critiques de l'académie, je vois la manière dont on penſe, je m'y conforme, je marche d'un pas plus sûr.

Il y avait dans mes petits papiers: *L'abbé d'Aubignac; ſavant ſans génie, et la Motte, homme d'eſprit ſans érudition, ont voulu faire des tragédies en proſe.* Un jeune homme du métier, qui a copié cela, s'eſt diverti à ôter le

1761. génie à *la Motte*, et je ne m'en suis aperçu que quand on m'a renvoyé mon cahier.

Il y a souvent des notes trop dures; je me suis laissé emporter à trop d'indignation contre les fadeurs de *César* et de *Cléopâtre* dans Pompée, et contre le rôle de *Félix* dans Polyeucte. Il faut être juste, mais il faut être poli, et dire la vérité avec douceur.

N. B. Je suis à Ferney, à deux lieues de Genève. Les *Cramer* préparent tout pour l'édition, et je travaille autant que ma santé peut me le permettre.

Ils ne donneront leur programme que lorsqu'ils commenceront à imprimer; ils n'imprimeront que quand les estampes seront assez avancées pour que rien ne languisse.

J'ai peur qu'il n'y ait quatorze volumes in-8°, avec trente-trois estampes. Deux louis, c'est trop peu; mais les *Cramer* n'en prendront jamais davantage; le bénéfice ne peut venir que du roi, de la czarine, du duc de Parme, de nos princes, etc. comme je l'ai déjà mandé. Si mes respectables et bons confrères veulent continuer à me marginer, tout ira bien. Respects et remercîmens.

LETTRE CXII.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Ferney, de 16 septembre.

PUISQUE vous aimez l'histoire, Madame je vous envoie cinq cahiers de la nouvelle édition de l'Essai sur les mœurs, etc. Vous y verrez

des choses bien singulières, et entre autres l'extrait d'un livre indien qui est peut-être le le plus ancien livre qui soit au monde. J'ai envoyé le manuscrit à la bibliothéque du roi; je ne crois pas qu'il y ait un monument plus curieux. Quand vous m'aurez rendu mes cinq cahiers, je vous en choisirai d'autres. Cette nouvelle édition ne m'empêche pas de travailler à *Pierre Corneille*. J'espère, en consultant l'académie, faire un ouvrage utile. Je me sens deja toute la pesanteur d'un commentateur. 1761.

Ce n'est pas seulement, Madame, parce que je possède le don d'ennuyer, comme tous ces messieurs, que je vous écris une si courte lettre, mais c'est réellement parce que je n'ai pas un moment de loisir. Comptez qu'il n'y a que la retraite qui soit le séjour de l'occupation. Si mes travaux pouvaient contribuer à vous délasser quelques momens, je serais encore plus pédant que je ne suis.

Vous me demandez ce que sera le Commentaire de *Corneille*; il sera une bibliothéque de douze à treize volumes avec des estampes; il ne coûtera que deux louis, parce que je veux que les pauvres connaisseurs le lisent, et que les rois le payent.

Adieu, Madame; supportez la vie et le siècle. Quand vous vous faites lire, ayez soin qu'on vous lise d'abord les notes marginales qui indiquent les matières; vous choisissez alors ce qui vous plaît, et vous évitez l'ennui.

Je vous demande un peu d'attention pour *Ezour-Veidam*. Mille tendres respects.

LETTRE XCIII.

A M. DUCLOS.

Ferney, 19 de septembre.

1761. JE vous demande en grâce, Monsieur, de vouloir bien engager nos confrères à daigner lire les corrections, les explications, les nouveaux doutes que vous trouverez dans le commentaire de Cinna. Vous vous intéressez à cet ouvrage : je sais combien il est important que je ne hasarde rien sans vos avis. M. le duc de *Villars* est chez moi. Je ne connais personne qui ait fait une étude plus réfléchie du théâtre que lui. Il sent, comme moi, combien ces remords sont peu naturels, et par conséquent peu touchans, après que *Cinna* s'est affermi dans son crime, et dans une fourberie aussi réfléchie que lâche, qui exclut tout remords. Il est persuadé, avec moi, que ces remords auraient produit un effet admirable, s'il les avait eus quand il doit les avoir, quand *Auguste* lui dit qu'il partagera l'empire avec lui, et qu'il lui donne *Emilie*. Ah, si, dans ce moment-là même, *Cinna* avait paru troublé devant *Auguste*; si *Auguste* ensuite se souvenant de cet embarras, en eût tiré un des indices de la conspiration, que de beautés vraies! que de belles situations un sentiment si naturel eût fait naître!

Nous devons de l'encens à *Corneille*, et assurément je lui en donne ; mais nous devons au public des vérités et des instructions. Je vous demande en grâce de m'aider ; le fardeau est immense, je ne peux le porter sans secours. Je

vous importune beaucoup; je vous importunerai encore davantage. Je vous demande la plus grande patience et les plus grandes bontés. L'Europe attend cet ouvrage. On souscrit en Allemagne, en Angleterre; l'impératrice de Russie pour deux cents exemplaires, comme le roi. Je vous conjure de me mettre en état de répondre à des empressemens si honorables. Présentez à l'académie mes respects, ma reconnoissance et ma soumission, et renvoyez-moi ce manuscrit; c'est la seule pièce que j'aye.

176

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, 18 de septembre.

MONSIEUR,

Les mânes de *Corneille*, sa petite-fille et moi, nous vous présentons les mêmes remercîmens, et nous nous mettons tous aux pieds de votre auguste impératrice. Voici les derniers temps de ma vie consacrés à deux *Pierre* qui ont tous deux le nom de grand. J'avoue qu'il y en a un bien préférable à l'autre. Cinq ou six pièces de théâtre, remplies de beautés avec des défauts, n'approchent certainement pas de mille lieues de pays policées, éclairées et enrichies.

Je suis très-obligé à votre excellence de m'avoir épargné des batailles avec des allemands. J'emploierai à servir sous vos étendards le temps que j'aurais perdu dans une guerre particulière. Vous pouvez compter que je mettrai toute l'attention

1761. dont je ſuis capable dans l'emploi des matériaux que vous m'avez envoyés, et que les deux volumes ſeront abſolument conformes à vos intentions. Plus je vois aujourd'hui de campagnes dévaſtées, de pays dépeuplés, et de citoyens rendus malheureux par une guerre qu'on pouvait éviter, plus j'admire un homme qui, au milieu de la guerre même, a été fondateur et législateur, et qui a fait la plus honorable et la plus utile paix. Si *Corneille* vivait, il aurait mieux célébré que moi *Pierre le grand*; il eût plus fait admirer ſes vertus, mais il ne les aurait pas ſenties davantage. Je ſuis plus que jamais convaincu que toutes les petites faibleſſes de l'humanité, et les défauts qui ſont le fruit néceſſaire du temps où l'*on eſt* né, et de l'éducation qu'on a reçue, doivent être éclipſés et anéantis devant les grandes vertus que *Pierre le grand* ne devait qu'à lui-même, et devant les travaux héroïques que ſes vertus ont opérés. On ne demande point, en voyant un tableau de *Raphaël*, ou une ſtatue de *Phidias*, ſi *Phidias* et *Raphaël* ont eu des faibleſſes; on admire leurs ouvrages, et on s'en tient là. Il doit en être ainſi des belles actions des héros.

Je ne m'occupe du Commentaire ſur *Corneille* avec plaiſir que dans l'eſpérance qu'il rendra la langue françaiſe plus commune en Europe, et que la vie de *Pierre le grand* trouvera plus de lecteurs. Mon eſpérance eſt fondée ſur l'attention ſcrupuleuſe avec laquelle l'académie françaiſe revoit mon ouvrage. C'eſt un moyen ſûr de fixer la langue, et d'éclaircir tous les doutes des étrangers. On parlera le français plus facilement, grâce aux ſoins de l'académie;

et la langue dans laquelle *Pierre le grand* fera célébré comme il le mérite, en fera plus agréable à toutes les nations. Je me hâte de dépêcher le Cid et Cinna, afin d'être tout entier à Pultava et à Pétersbourg. Je ne demande que trois mois pour achever le *Corneille*, après quoi, tout le reste de ma vie est à *Pierre le grand* et à vous.

LETTRE XCV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Ferney, ce 23 de septembre.

MON ancien camarade, mon cher ami, nous recevrons toujours à bras ouverts quiconque viendra de votre part. Il est vrai que nous aimerions bien mieux vous voir que vos ambassadeurs; mais ma faible santé me retient dans la retraite que j'ai choisie. Je viens de bâtir une église où j'aurai le ridicule de me faire enterrer; mais j'aime bien mieux le monument que j'érige à *Corneille*, votre compatriote. Je suis bien aise que l'indifférent *Fontenelle* m'ait laissé le soin de *Pierre* et de sa nièce; l'un et l'autre amusent beaucoup ma vieillesse. Je vous exhorte à lire Pertharite avec attention. Lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous serez tout étonné de trouver le germe entier de la tragédie d'Andromaque, les mêmes sentimens, les mêmes situations, les mêmes discours. Vous verrez un *Grimoald* jouer le rôle de *Pyrrhus*, avec une *Rodelinde* dont il a vaincu le mari qu'on croit mort. Il quitte son *Edvige* pour *Rodelinde*, comme

1761.

1761. *Pyrrhus* abandonne son *Hermione* pour *Andromaque*. Il menace de tuer le fils de sa *Rodelinde*, comme *Pyrrhus* menace *Astyanax*. Il est violent, et *Pyrrhus* aussi. Il passe de *Rodelinde* à *Edvige*, comme *Pyrrhus* d'*Andromaque* à *Hermione*. Il promet de rendre le trône au petit *Rodelinde* : *Pyrrhus* en fait autant, pourvu qu'il soit aimé. *Rodelinde* dit à *Grimoald*, (scène V du II acte.)

N'imprime point de tache à tant de renommée, etc.

Andromaque dit à *Pyrrhus* :

Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?

Ce n'est pas tout : *Edvige* a son *Oreste*. Enfin *Racine* a tiré tout son or du fumier de *Pertharite*, et personne ne s'en était douté, pas même *Bernard* de *Fontenelle* qui aurait été bien charmé de donner quelques légers coups de patte à *Racine*.

Vous voyez, mon cher ami, qu'il y a des choses curieuses jusque dans la garde-robe de *Pierre*. La comparaison que je pourrai faire de lui et des anglais ou des espagnols qui auront traité les mêmes sujets, sera peut-être agréable. A l'égard des bonnes pièces, je ne fais aucune remarque sur laquelle je ne consulte l'académie. Je lui ai envoyé toutes mes notes sur le Cid, les Horaces, Pompée, Polyeucte, Cinna, etc. Ainsi mon Commentaire pourra être à la fois un art poétique et une grammaire.

Il n'est question que du théâtre. Je laisse là l'*Imitation de Jésus-Christ*, (*) et je m'en tiens

(*) Mise en vers français par *P. Corneille*.

à l'imitation de *Sophocle.* Vous me ferez pourtant plaisir de m'envoyer la description du presbytère d'Enouville. Je ne crois pas que je chante jamais les presbytères de mes curés; je leur conseille de s'adresser à leurs grenouilles; mais je pourrais bien chanter une jolie église que je viens de bâtir, et un théâtre que j'achève. Je vous prie, mon cher ami, si vous m'envoyez ce presbytère, de me l'adresser à Versailles, chez M. de *Chenevières*, premier commis de la guerre, qui me le fera tenir avec sureté. 1761.

On va reprendre encore Oreste à la comédie française. Il est vrai que j'ai bien fortifié cette pièce, et qu'elle en avait besoin. Mais enfin j'aime à voir la nation redemander une tragédie grecque sans amour, dans laquelle il n'y a point de partie carrée ni de roman.

Adieu; je vous embrasse. Pourriez-vous me dire quel est un monsieur *P. T. N. G.* à qui *Corneille* dédie sa Médée.

LETTRE XCVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

25. de Septembre

MONSIEUR,

J'AI reçu, par M. de *Soltikof*, les manuscrits que votre excellence a bien voulu m'envoyer, et les sieurs *Cramer*, libraires de Genève, qui vont imprimer les œuvres et les commentaires de *Pierre Corneille*, ont reçu la souscription dont sa Majesté impériale daigne honorer cette entreprise. Ainsi chacun a reçu ce qui est à son

1761. usage; moi, des instructions; et les libraires, des secours.

Je vous remercie, Monsieur, des uns et des autres, et je reconnais votre cœur bienfesant et votre esprit éclairé dans ces deux genres de bienfaits.

J'ai déjà eu l'honneur de vous écrire par la voie de Strasbourg, et j'adresse cette lettre par M. de *Soltikof*, qui ne manquera pas de vous la faire rendre. Ce sera, Monsieur, une chose éternellellement honorable pour la mémoire de *Pierre Corneille* et pour son héritière, que votre auguste impératrice ait protégé cette édition autant que le roi de France. Cette magnificence, égale des deux côtés, sera une raison de plus pour nous faire tous compatriotes. Pour *moi*, je me crois de votre pays, depuis que votre excellence veut bien entretenir avec moi un commerce de lettres. Vous savez que je me partage entre les deux *Pierre* qui ont tous deux le nom de grand; et si je donne à présent la préférence au Cid et à Cinna, je reviendrai bientôt à celui qui fonda les beaux arts dans votre patrie.

J'avoue que les vers de *Corneille* sont un peu plus sonores que la prose de votre allemand, dont vous voulez bien me faire part; peut-être même est-il plus doux de relire le rôle de *Cornélie*, que d'examiner avec votre profond savant si *Jean Gutmansetbs* était médecin ou apothicaire, si son confrère *van-Gad* était effectivement hollandais, comme ce mot *van* le fait présumer, ou s'il était né près de la Hollande. Je m'en rapporte à l'érudition du critique, et je le supplierai, en temps et lieu, de vouloir bien éclaircir à fond si c'était un crapaud ou

une écriviſſe, qu'on trouva ſuſpendu au plafond de la chambre de ce médecin, quand les ſtrélitz l'aſſaſſinèrent. 1761

Je ne doute pas que l'auteur de ces remarques intéreſſantes, et qui ſont abſolument néceſſaires pour l'Hiſtoire de *Pierre le grand*, ne ſoit lui-même un hiſtorien très-agréable; car voilà préciſément les détails dans leſquels entrait *Quinte-Curce* quand il écrivait l'hiſtoire d'*Alexandre*. Je ſoupçonne ce ſavant allemand d'avoir été élevé par le chapelain *Norberg*, qui a écrit l'hiſtoire de *Charles XII* dans le goût de *Tacite*, et qui apprend à la dernière poſtérité qu'il y avait des bancs couverts de drap bleu au couronnement de *Charles XII*. La vérité eſt ſi belles, et les hommes d'Etat s'occupent ſi profondément de ces connaiſſances utiles, qu'il n'en faut épargner aucune au lecteur. A parler ſérieuſement, Monſieur, j'attendt de vous de véritables mémoires ſur leſquels je puiſſe travailler. Je ne me conſolerai point de n'avoir pas fait le voyage de Pétersbourg, il y a quelques années J'aurais plus appris de vous dans quelques heures de converſation, que tous les compilateurs ne m'en apprendront jamais. Je prévois que je ne laiſſerai pas d'être un peu embarraſſé. Les rédacteurs des mémoires qu'on m'a envoyés ſe contrediſent plus d'une fois, et il eſt auſſi difficile de les concilier que d'accorder des théologiens. Je ne ſais ſi vous penſez comme moi; mais je m'imagine que le mieux ſera d'éviter, autant qu'il ſera poſſible, la diſcuſſion ennuyeuſe de toutes les petites circonſtances qui entrent dans les grands événemens, ſur-tout quand ces circonſtances ne ſont pas eſſentielles. Il me paraît que les Romains ne ſe ſont pas ſouciés de faire aux *Scaliger* et aux *Saumaiſe* le plaiſir de leur dire combien de

1761. centurions furent blessés aux batailles de Pharsal et de Philippes.

Notre boussole sur cette mer que vous me faites courir est, si je ne me trompe, la gloire de *Pierre le grand*. Nous lui dressons une statue; mais cette statue ferait-elle un bel effet si elle portait dans une main une dissertation sur les annales de Novgorod, et dans l'autre un commentaire sur les habitans de Crasnoyark? Il en est de l'histoire comme des affaires, il faut sacrifier le petit au grand. J'attends tout, Monsieur, de vos lumières et de votre bonté: vous m'avez engagé dans une grande passion, et vous ne vous en tiendrez pas à m'inspirer des désirs. Songez combien je suis fâché de ne pouvoir vous faire ma cour, et que je ne puis être consolé que par vos lettres et par vos ordres.

LETTRE XCVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

O MES ANGES,

TOUT ce que j'ai prédit est arrivé. Au premier coup de fusil qui fut tiré, je dis, en voilà pour sept ans. Quand le petit *Bussi* alla à Londres, j'osai écrire à M. le duc de *Choiseul* qu'on se moquait du monde, et que toutes ces idées de paix ne serviraient qu'à amuser le peuple. J'ai prédit la perte de Pondichéri, et enfin j'ai prédit que le Droit du seigneur de M. *Picardet* réussirait. Mes divins anges, c'est parce que je ne suis plus dans mon pays que je suis prophète. Je vous

prédis encore que tout ira de travers, et que nous serons dans la décadence encore quelques années, 1761.
et décadence en tout genre; et j'en ſuis bien faché.

On m'envoie des *Gouju*; je vous en fais part (*).

Je crois avec vous qu'il y a des moines fanatiques, et même des théologiens imbécilles; mais je maintiens que, dans le nombre prodigieux des théologiens fripons, il n'y en a jamais eu un ſeul qui ait demandé pardon à DIEU, en mourant, à commencer par le pape *Jean XII*, et à finir par le jéſuite *le Tellier* et conſors. Il me paraît que *Gouju* écrit contre les théologiens fripons qui ſe confirment dans le crime en diſant: La religion chrétienne eſt fauſſe; donc il n'y a point de Dieu. *Gouju* rendrait ſervice au genre humain, s'il confondait les coquins qui font ce mauvais raiſonnement.

Mais vraiment oui, *Dieu qui ſavez punir, qu'Atide me haïſſe*, eſt une aſſez jolie prière à *Jeſus-Chriſt*; mais je ne me ſouviens plus des vers qui précèdent; je les chercherai quand je retournerai aux Délices.

Je travaille ſur *Pierre*, je commente, je ſuis lourd, C'eſt une terrible entrepriſe de commenter trente-deux pièces, dont vingt-deux ne ſont pas ſupportables, et ne méritent pas d'êtres lues.

Les eſtampes étaient commencées. Les *Cramer* les veulent. Je ne me mêlerai que le commenter, et d'avoir raiſon ſi je peux. Dieu me garde ſeulement de permettre qu'ils donnent une annonce avant qu'on puiſſe imprimer. Je veux qu'on ne promette rien au public, et qu'on lui donne beaucoup à la fois. Mes anges, j'ai le cœur ſerré du triſte état où je vois la France; je ne ferai jamais de tragédie ſi plate que notre ſituation: je me

(*) Voyez le volume des Facéties.

console comme je peux. Qu'importe un *Picardet* ou *Rigardet?* Il faut que je rie pour me distraire du chagrin que me donnent les sottises de ma patrie. Je vous aime, mes divins anges, et c'est-là ma plus chère consolation. Je baise le bout de vos ailes.

N. B. Qu'importe que M. le duc de *Choiseul* ait la marine ou la politique? *Mélin de Saint-Gelais*, auteur du Droit du seigneur, ne peut-il pas dédier sa pièce à qui il veut?

LETTRE XCVIII.

A M. VERNES, *à Sèligny.*

A Ferney, le 1 d'octobre.

1761. J'AI été malade, et de plus très-occupé, mon cher prêtre. Pardon si je vous réponds si tard sur le manuscrit indien. Ce sera le seul trésor qui nous restera de notre compagnie des Indes.

M. de *la Persillière* n'a aucune part à cet ouvrage: il a été réellement traduit à Bénarès, par un brame, correspondant de notre pauvre compagnie, et qui entend assez bien le français.

M. de *Modave*, commandant pour le roi sur la côte de Coromandel, qui vint me voir il y a quelques années, me fit présent de ce manuscrit. Il est assurément très-authentique, et doit avoir été fait long-temps avant l'expédition d'*Alexander*; car aucun nom de fleuve, de montagne, ni de ville, ne ressemble aux noms grecs que les compagnons d'*Alexander* donnèrent à ces pays. Il faut un commentaire perpétuel pour savoir où l'on est, et à qui l'on a affaire.

Le manuſcrit eſt intitulé *Ezour - Veidam*, c'eſt-à-dire commentaire du *Veidam*. Il eſt d'autant plus ancien qu'on y combat les commencemens de l'idolâtrie. Je le crois de pluſieurs ſiècles antérieur à *Pythagore*. Je l'ai envoyé à la bibliothèque du roi, et on l'y regarde comme le monument le plus précieux qu'elle poſsède. J'en ai une copie très-informe, faite à la hâte; elle eſt aux Délices; et vous ſavez peut-être que j'ai prêté les Délices à M. le duc de *Villars*. 1761.

Vous ſeriez bien étonné de trouver dans ce manuſcrit quelques-unes de vos opinions; mais vous verriez que les anciens brachmanes, qui penſaient comme vous et vos amis, avaient plus de courage que vous.

Il eſt bien ridicule que vous ne puiſſiez conſacrer mon égliſe, et peut-être plus ridicule encore que je ne puiſſe la conſacrer moi-même.

Je vous embraſſe au nom de DIEU SEUL.

On m'écrit qu'on a enfin brûlé trois jéſuites à Lisbonne. Ce ſont-là des nouvelles bien conſolantes; mais c'eſt un janséniſte qui les mande.

LETTRE XCIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

3 d'octobre.

PERMETTEZ-MOI, mes anges, de vous demander ſi vous avez donné Polyeucte à M. *Duclos*. J'ai renvoyé deux fois Cinna et Pompée. L'académie met ſes obſervations en marge. Je rectifie en conſequence, ou je diſpute; et chaque pièce ſera examinée deux fois avant de commencer l'édition. C'eſt le ſeul moyen de faire un ouvrage

1761. utile. Ce fera une grammaire et une poétique au bas des pages de *Corneille*; mais il faut que l'académie m'aide, et qu'elle prenne la chose à cœur. Je fatigue peut-être fa bonté; mais n'est-ce pas un amufement pour elle de juger *Corneille* fur mon rapport de petit commiffaire. Si vous voyez quelque académicien, mettez-lui le cœur au ventre. Je ferai quitte de la groffe befogne avant qu'il foit un mois.

J'appelle groffe befogne le fond de mes obfervations; enfuite il faudra non-feulement être poli, mais polir fon ftyle, et tâcher de répandre quelques poignées de fleurs fur la féchereffe du commentaire. M. de *Lauragais* qui eft ici me paraît un grand ferviteur des Grecs; il veut furtout de l'action, de l'appareil. Vous voyez qu'il court après fon argent, et qu'il ne veut pas avoir agrandi le theâtre pour qu'il ne s'y paffe rien. Il dit qu'à préfent Sémiramis et Mahomet font un effet prodigieux. Dieu foit loué! On fe défera enfin des converfations d'amour, des petites déclarations d'amour; les paffions feront tragiques, et auront des effets terribles; mais tout dépend d'un acteur et d'une actrice. C'eft-là le grand mal; cet art eft trop avili.

Peut-on ne pas avoir en horreur le fanatifme infolent qui attache de l'infamie au cinquième acte de *Rodogune?* Ah, barbares! ah, chiens de chrétiens! (chiens de chrétiens veut dire, chiens qui faites les chrétiens!) que je vous détefte! que mon mépris et ma haine pour vous augmentent continuellement!

Madame de *Sauviny* dit que *Clairon* viendra me voir; qu'elle y vienne, mon théâtre eft fait, il eft très-beau, et il n'y en a point de plus commode. Nous commençons par l'Ecoffaife

nous attendons qu'on joue à Paris le Droit du ſeigneur, pour nous en emparer.

Je ſuis bien vieux; pourrai-je faire encore une tragédie? qu'en penſez-vous? Pour moi, je tremble. Vous m'avez furieuſement remis au tripot; ayez pitié de moi.

LETTRE C.

A M. BRET.

A Ferney, 10 d'octobre.

J'AI parlé aux frères *Cramer*, Monſieur, plus d'une fois, en conformité de ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ils me paraiſſent ſurchargés d'entrepriſes; et je m'aperçois depuis long-temps que rien n'eſt ſi rare que de faire ce que l'on veut. Je ſuis très-fâché que votre *Bayle* ne ſoit pas encore imprimé. On craint peut-être que ce livre, autrefois ſi recherché, ne le ſoit moins aujourd'hui: ce qui paraiſſait hardi ne l'eſt plus. On avait crié, par exemple, contre l'article *David*, et cet article eſt infiniment modéré en comparaiſon de ce qu'on vient d'écrire en Angleterre. Un miniſtre a prétendu prouver qu'il n'y a pas une ſeule action de *David* qui ne ſoit d'un ſcélérat digne du dernier ſupplice; qu'il n'a point fait les pſaumes, et que d'ailleurs ces odes hébraiques, qui ne reſpirent que le ſang et le carnage, ne devraient faire naître que des ſentimens d'horreur dans ceux qui croient y trouver de l'édification. 1761

M. l'évêque *Warburton* nous a donné un livre dans lequel il démontre que jamais les Juifs ne connurent l'immortalité de l'ame, et les peines,

1761. et les récompenses après la mort, jusqu'au temps de leur esclavage dans la Chaldée. M. *Hume* a été encore plus loin que *Bayle* et *Warburton*. Le dictionnaire encyclopédique ne prend pas, à la vérité, de telles hardiesses, mais il traite les matières que *Bayle* a traitées. J'ai peur que toutes ces raisons n'aïent retenu nos libraires. Il en est de cette profession comme de celle de marchande de modes: le goût change pour les livres comme pour les coiffures.

Au reste, soyez persuadé qu'il n'y a rien que je ne fasse pour vous témoigner mon estime et l'envie extrême que j'ai de vous servir.

N. B. Un gentilhomme de Rimini, dans *les* Etats du pape, a prononcé, devant l'académie de Rimini, un discours éloquent en faveur de la comédie et des comédiens. Il est parlé, dans ce discours, d'un fameux acteur qui a une pension du pape d'aujourd'hui, pour lui et pour sa femme. Ayant perdu son épouse, il a été ordonné prêtre à Rome; ce qu'on n'aurait jamais fait s'il y avait la moindre tache d'ignominie répandue sur sa profession. On appelle, dans ce discours, la manière dont mademoiselle *le Couvreur* a été traitée, *une barbarie indigne des Français.*

LETTRE CI.

A M. DAMILAVILLE.

Le 11 d'octobre.

Eh bien, frère *Thiriot* m'a donc caché ma turpitude et celle de *Joliot de Crébillon!* Certes, ce *Crébillon* n'est pas philosophe. Le pauvre vieux

ou a cru que j'étais l'auteur du Droit du ſeigneur ; et, ſur ce principe, il a voulu ſe venger de l'inſolence d'*Oreſte* qui a oſé marcher à côté d'*Electre*. Il a fait, avec le Droit du ſeigneur, la même petite infamie qu'avec Mahomet. Il prétexta la religion pour empêcher que Mahomet ne fût joué ; et aujourd'hui il prétexte les mœurs. Hélas ! ce pauvre homme n'a jamais ſu ce que c'eſt que tout cela. Il faut, pour ſon ſeul châtiment, qu'on ſache ſon procédé.

Le meilleur de l'affaire, c'eſt que, pouvant à toute force faire accroire qu'il y avait quelques libertés dans le ſecond acte, il ne s'eſt jeté que ſur le troiſième et le quatrième, qu'on regarde comme des modèles de décence et d'honnêteté, et où le marquis fait éclater la vertu la plus pure. Le mauvais procédé de ce poëte, auſſi mépriſable dans ſa conduite que barbare dans ſes ouvrages, ne peut faire que beaucoup de bien. Le public n'aime pas que la mauvaiſe humeur d'un examinateur de police le prive de ſon plaiſir.

Qu'en penſent les frères ? Pour moi, je me conſole avec *Pierre*.

Le plat ouvrage que le *Teſtament de Belliſle* !

On prétend qu'on aura bientôt une nouvelle édition des Car et des Ah ! ah ! En attendant, on chante *Moïſe-Aaron*.

LETTRE CII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 d'octobre.

JE m'arrache, pour vous écrire, à quelque choſe de bien ſingulier, que je fais pour vous plaire.

1761. O mes anges ! je reponds donc à votre lettre du 5 d'octobre. — Que ne puis-je en même temps travailler et vous écrire ! — Allons vite.

D'abord vous faurez que je ne fuis point le *Bonneau* du *Bertin* des parties cafuelles ; que je n'ai nulle part à la tuméfaction du ventre de mademoifelle *Hus* ; que je ne lui ai jamais rien fait ni rien fait faire, ni rôle ni enfant ; qu'*Atide* ne lui fut jamais deftinée que je fouhaite paffionnément qu'*Atide* foit jouée par la fille à *Dubois*, laquelle *Dubois* a, dit-on, des talens. Ainfi, ne me menacez point, et ne prêchez plus les faints.

Quant au Droit du feigneur, je n'ai jamais pris *Ximenès* pour mon confident. Quiconque l'a inftruit a mal fait ; mais *Crébillon* fait encore plus mal. Le pauvre vieux fou a encore les paffions vives ; il eft défefpéré du fuccès d'Orefte, et on lui a fait accroire que fon Electre eft bonne. Il fe venge comme un fot. S'il avait le nez fin, il verrait qu'il y aurait quelque prétexte dans le fecond acte ; mais il a choifi pour les objets de fes refus le troifième et la quatrième, qui font pleins de la morale la plus févère et la plus touchante. Voici mon avis, que je foumets au vôtre.

Je n'avoue point le Droit du feigneur ; mais il eft bon qu'on fache que *Crébillon* l'a refufé, parce qu'il l'a cru de moi. Il renouvelle fon indigne manœuvre de Mahomet, par laquelle il déplut beaucoup à madame de *Pompadour*. Il eft sûr qu'il déplaira beaucoup plus au public, et qu'il fera grand bien à la pièce. C'eft d'ailleurs vous infulter que de refufer, fous prétexte de mauvaifes mœurs, un ouvrage auquel il croit que vous vous intéreffez. Vous avez, fans doute, affez de crédit pour faire jouer, malgré lui, cette pièce

Venons à l'académie ; elle a beau dire, je ne peux aller contre mon cœur. Mon cœur me dit qu'il s'intéresse beaucoup à *Cinna* dans le premier acte, et qu'ensuite il s'indigne contre lui. Je trouve abominable et contradictoire que ce perfide dise : 1761.

Qu'une ame généreuse a de peine à faillir.

Ah, lâche ! si tu avais été généreux, aurais-tu parlé comme tu fais à *Maxime*, au second acte ?

L'académie dit qu'on s'intéresse à *Auguste*, c'est-à-dire qu l'intérêt change, et, sauf respect, c'est ce qui fait que la pièce est froide. Mais, laissez-moi faire, je serai modeste, respectueux et pas mal-adroit.

Tout viendra en son temps. Je ne suis pas pressé de programme ; j'accouche, j'accouche : tenez, voilà des *Gouju*.

Eh bien, rien de décidé sur l'amiral *Berrier* ? et le roi d'Espagne ? épouse-t-il ? traite-t-il ?

M. le duc de *Choiseul* m'a envoyé des reliques de Rome. Si je ne réussis pas dans ce monde, mon affaire est sûre pour l'autre.

Je reçus, le même jour, les reliques et le portrait de madame de *Pompadour*, qui m'est venu par bricole.

Voilà bien des bénédictions ; mais j'aime mieux celle de mes anges.

Mademoiselle *Corneille* joue vendredi *Ismènie* dans Mérope. N'est-ce pas une honte que vos histrions fassent jouer ce rôle par un homme, et qu'ils suppriment les chœurs dans Oedipe ? Les barbares !

LETTRE CIII.

AU MEME.

20 d'octobre.

O ANGES, O ANGES!

NOUS répétions Mérope que nous avons jouée
1.6 sur notre très-joli théâtre, et où *Marie Corneille* s'est attiré beaucoup d'applaudissemens dans le récit d'*Isménie*, que font à Paris de vilains hommes; elle était charmante.

En répétant Mérope, je disais: Voilà qui est intéressant; ce ne sont pas là de froids raisonnemens, de l'ampoulé et du bourgeois: ne pourrais-tu pas, disais-je tout bas à *V*....., faire quelque pièce qui tînt de ce genre vraiment tragique? Ton Don Pèdre sera glaçant avec tes états généraux et ta *Marie de Padille*. Le diable alors entra dans mon corps. Le diable? non pas: c'était un ange de lumière, c'était vous. L'enthousiasme me saisit. *Esdras* n'a jamais dicté si vîte. Enfin, en six jours de temps, j'ai fait ce que je vous envoie. Lisez, jugez; mais pleurez.

Vous me direz peut-être que l'ouvrage de six jours est souvent basoué: d'accord, mais lisez le mien. Il y a deux ans que je cherchais un sujet; je crois l'avoir trouvé. Mais, dira madame d'*Argental*, c'est un couvent, c'est une religieuse, c'est une confession, c'est une communion. Oui, Madame; et c'est par cela même que les cœurs sont déchirés. Il faut se retrouver à la tragédie pour être attendri. La veuve du maître du monde

aux carmélites, retrouvant sa fille épouse de son meurtrier, tout ce que l'ancienne religion a de plus auguste, ce que les plus grands noms ont d'imposant, l'amour de plus malheureux, les crimes, les remords, les passions, les plus horribles infortunes, en est-ce assez? J'ai imaginé comme un éclair, et j'ai écrit avec la rapidité de la foudre. Je tomberai peut-être comme la grêle. Lisez, vous dis-je, divins anges, et décidez. 1761.

Voici peut-être de quoi terminer les tracasseries de la comédie. Fi, Zulime! cela est commun et sans génie. Donnez la veuve d'*Alexandre* à *Duménil*, la fille d'*Alexandre* à *Clairon*, et allez.

Mademoiselle *Hus* m'a écrit; elle atteste les dieux contre vous. Qu'elle accouche; j'ai bien accouché, moi, et je n'ai été que six jours en travail. Que dites-vous de mademoiselle *Arnoult*, et du roi d'Espagne?

O charmans anges! je baise le bout de vos ailes,

V . . ., le vieux V . . .,
âgé de soixante et huit ans commencés.

LETTRE CIV.

AU MEME.

24 d'octobre.

Il était impossible, mes chers anges, qu'il n'y eût des bêtises dans le petit manuscrit dont je vous ai régalés. La rapidité d'*Esdras* ne lui a pas permis d'éviter les contradictions, ni à moi non plus.

16, 1. Il y a un *Cassandre* pour un *Antigone* à la fin du quatrième acte. Voici la correction toute musquée ; il n'y a qu'à la coller avec quatre petits pains rouges. Je supplie mes anges de m'avertir des autres bêtises. J'ai lu cette pièce de couvent à M. le duc de *Villars* et à des hérétiques. O dame, c'est qu'on fondait en larmes à tous les actes ; et si cela est joué, bien joué, joué, vous m'entendez, avec ces sanglots étouffés, ces larmes involontaires, ces silences terribles, cet accablement de la douleur, cette mollesse, ce sentiment, cette douceur, cette fureur, qui passent des mouvemens des actrices dans l'ame des écoutans ; comptez qu'on fera des signes de croix. Cependant, si on ne joue pas le Droit du seigneur, je renonce au tripot. Je crois, Dieu me pardonne, que j'aime *Mathurin* autant qu'*Olimpie*. Je ne suis pas fâché qu'on ait brûlé frère *Malagrida* ; mais je plains fort une demi-douzaine de juifs qui ont été grillés. Encore des auto-da-fé ! dans ce siècle ! et que dira *Candide* ? Abominables chrétiens ! les nègres que vous achetez douze cents francs valent douze cents fois mieux que vous ! ne haïssez-vous pas bien ces monstres ?

Et l'Espagne ? pour Dieu, un petit mot de l'Espagne.

LETTRE.

LETTRE CV.

1761.

M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

A Ferney le 25 d'octobre.

VOTRE marſeillois, Monſieur, eſt très-aimable, et M. *Guaſtaldi* encore plus. Mais il me traduit d'un ſtyle ſi facile, ſi naturel, ſi élégant, qu'on croira quelque jour que c'eſt lui qui a fait Alzire, et que c'eſt moi qui ſuis ſon traducteur. Je le remercie tant que je peux. Je ne prends pas la liberté d'envoyer la lettre à votre excellence, parce que j'y prends celle de parler de vous, et qu'après tout il n'eſt pas honnête de dire des vérités en face.

Eſt-il vrai que la belle, la vertueuſe *Hornmeſtre* repaſſera les montagnes au printemps? vous ſouviendrez vous de *Baucis* et de *Philémon?* Notre cabane ne s'eſt pas encore changée en temple, mais elle l'eſt en théâtre. Nous en avons un à Ferney, digne de madame l'ambaſſadrice; elle aura auſſi le plaiſir d'entendre la meſſe dans une égliſe toute neuve, que je viens de faire bâtir exprès pour vous. Le dernier acte de miniſtre des affaires étrangères qu'a fait M. le duc de *Choiſeul*, a été de m'envoyer des reliques de la part du pape. Ainſi vous aurez chez moi le profane et le ſacré à choiſir, et nous vous donnerons de plus une pièce nouvelle très-édifiante.

Si je n'étais pas guédé de vers, je crois que j'en ferais pour M. de *Laudon*. La priſe de Schweidnitz

1761. me paraît la plus belle action de toute la guerre, et celle que l'on fait aux jésuites me paraît vive.

Il me vint ces jours passés un jésuite portugais, qui me dit qu'il sortait de l'Italie parce qu'ils y étaient trop mal-venus. Il me demanda de l'emploi dans ma maison : cela me fit souvenir de l'aumônier *Poussatin*. Je lui proposai d'être laquais, il accepta ; et, sans madame *Denis* qui n'en voulut point, il aurait eu l'honneur de vous servir à boire à votre passage. C'est dommage que cette affaire soit manquée.

Je vous présente mon très-tendre respect.

LETTRE CVI.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 d'octobre.

Vous dites, monseigneur le Maréchal, que mes lettres ne sont point gaies. M. le duc de *Villars* m'en a averti ; mais il se porte bien, il digère, il s'en retourne gros et gras. Ce n'est guère qu'à ces conditions qu'on est de bonne humeur. D'ailleurs, il n'a rien à faire, et moi je compile, compile. Je veux laisser un petit monument des sottises humaines, à commencer par notre guerre, et à finir par *Malagrida*. Si je ne vous écris point, j'écris au moins quelques pages sur votre compte. Vous clorrez, s'il vous plaît, le Siècle de *Louis XIV* ; car vous êtes né sous lui : vous êtes du bon temps. Songez donc qu'un homme, qui vit dans les Alpes, qui fait de l'histoire et des tragédies, doit être un homme un peu sérieux. Je ne vous

nuie point de mes rêveries, car, vous qui êtes très-gai, vous affubleriez votre serviteur de quelque bonne plaisanterie qui dérangerait ma gravité. 1761.

On dit qu'il ne faut pas pendre le prédicant de Caussade, parce que c'en serait trop de griller les jésuites à Lisbonne, et de pendre des pasteurs évangéliques en France. Je m'en remets sur cela à votre conscience.

Rosalie m'intéresse davantage, si elle est bonne actrice; mais, des acteurs! des acteurs! donnez-nous-en donc. Nous ne sommes pas dans le siècle brillant des hommes. Mademoiselle *Clairon* et madame *du Chappe* (*) soutiennent la gloire de la France, mais ce n'est pas assez: nous dégringolons furieusement. Jouissez de votre gloire, de votre considération, et des plaisirs présens, et des plaisirs passés. Plus j'y pense, plus je me confirme dans l'idée que, de tous les Français qui existent, c'est vous qui avez reçu le meilleur lot. Cela me flatte, cela m'enorgueillit au pied de mes montagnes; car je vous serai toujours attaché avec le plus tendre respect, sain ou malade, triste ou gai, honoré de vos lettres ou négligé.

Madame *Denis* se joint à moi.

(*) Marchande de modes.

1761.

LETTRE CVII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

26 d'octobre.

Vous pardonnez, ſans doute, Monſieur, mon peu d'exactitude en faveur de mes ſentimens, que vous connaiſſez, et en faveur de ma mauvaiſe ſanté, que vous ne connoiſſez pas moins. Il me ſemble, mon cher Monſieur, que les philoſophes ont actuellement aſſez beau jeu. Les ennemis de la raiſon ont combattu pour nous; les convulſionnaires et les jéſuites ont montré toute leur turpitude et toute leur horreur. Il eſt certain que la fureur et l'atrocité janſéniſte ont dirigé la cervelle et la main de ce monſtre de *Damiens*. Les jéſuites ont aſſaſſiné le roi de Portugal. Banqueroutiers et condamnés en France, parricides et brûlés à Lisbonne; voilà nos maîtres; voilà les gens devant qui des bégueules ſe proſternent: les billets de confeſſion d'un côté, les miracles de St. *Pâris* de l'autre, ſont la farce de cette abominable pièce. Il vient de ſe paſſer chez moi une farce plus réjouiſſante. Un jéſuite portugais eſt venu d'Italie ſe préſenter à moi pour être mon ſecrétaire: cela me fait ſouvenir de l'aumônier *Pouſſatin*, que le comte de *Grammont* prenait pour ſon coureur.

J'ai propoſé au jéſuite d'être mon laquais; il l'a accepté: ſans madame *Denis* qui n'entend point le jargon portugais, un jéſuite nous ſervait à boire. Peut-être a-t-elle craint d'être empoiſonnée. Je vous avoue que je ne me conſole point d'avoir manqué ce laquais-là.

Nous avons eu un monde prodigieux. J'ai 1761.
cédé les Délices, pendant trois mois, à M. le duc de *Villars*. M. de *Lauraguais*, M. de *Ximenès* sont venus philosopher avec nous. M. le comte d'*Harcourt* a amené madame sa femme à *Tronchin* : mais celle-là est dévote, cela ne nous regarde pas. J'ai bâti une église et un théâtre; mais j'ai déjà célébré mes mystères sur le théâtre, et je n'ai pas encore entendu la messe dans mon église. J'ai reçu le même jour, des reliques du pape, et le portrait de madame de *Pompadour*; les reliques sont le cilice de St. *François*. Si le saint-père avait daigné m'envoyer le cordon au lieu du cilice, il m'aurait fort obligé. Adieu, Monsieur; goûtez, dans le sein de votre famille et de vos amis, tout le bonheur que vous méritez et que je vous souhaite. Madame *Denis* joint ses sentimens aux miens. Je vous serai tendrement attaché toute ma vie.

LETTRE CVIII.

A M. DUCLOS,

A Ferney, 26 d'octobre.

Je vous supplie, Monsieur, d'engager l'académie à me continuer ses bontés. Il est impossible que mon sentiment s'accorde toujours avec le sien, avant que je sache comme elle pense; et, quand je le sais, je m'y conforme, après avoir un peu disputé; et, si je ne m'y conforme pas entièrement, je tire au moins cet avantage de ses observations, que je rapporte comme très-douteuse

1761. l'opinion contraire à ſes ſentimens; et ce dernier cas arrivera très-rarement.

Preſque tous les commentaires ſont faits dans le goût des précédens; ce ſont des mémoires à conſulter. M. d'*Argental* doit vous avoir remis Médée et Polyeucte. Il ne s'agit donc que de vouloir bien faire, ſur les deux commentaires de ces pièces, ce qu'on a eu la bonté de faire ſur les autres, c'eſt-à-dire de mettre en marge ce qu'on penſe. Je ſuis un peu hardi ſur Polyeucte, je le ſais bien; mais c'eſt une raiſon de plus pour engager l'académie à rectifier, par un mot en marge, ce qui peut m'être échappé de trop fort et de trop ſévère: en un mot, il faut que l'ouvrage ſerve de grammaire et de poétique, et je ne peux parvenir à ce but qu'en conſultant l'académie.

Les libraires ne peuvent commencer à imprimer qu'au mois de janvier, et ne donneront leur programme que dans ce temps-là.

J'aurai l'honneur de vous envoyer la dédicace et la préface. L'une et l'autre ſeront conformes aux intentions de l'académie.

LETTRE CIX.

M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 d'octobre.

MES anges ont terriblement affaire avec leur créature. Je pris la liberté de leur envoyer, il y a quelque temps, un paquet pour madame *du Deffant*. Il y avait, dans ce paquet, une lettre, et, dans cette lettre, je lui diſais: Rendez le

paquet aux anges quand vous l'aurez lu, afin qu'ils s'en amusent. Je n'ai point entendu parler depuis de mon paquet. 1761.

Le Droit du seigneur vaut mieux que Zulime; et cependant vous faites jouer Zulime.

Olimpie ou Cassandre vaut mieux que le Droit du seigneur; qu'en faites-vous?

Nota benè qu'au commencement du troisième acte le curé d'Ephèse dit: *Peuple*, *secondez-moi*.

Je n'aime pas qu'on accoutume les prêtres à parler ainsi; cela sent la sédition; cela ressemble trop à *Malagrida* et à ce boucher de *Joad*: mes prêtres, chez moi, doivent prier DIEU, et ne point se battre. Je vous supplie de vouloir bien faire mettre à la place:

Dieu vous parle par moi.

Un petit mot de *Malagrida* et de l'Espagne, je vous en prie.

J'ignore l'auteur des Car; mais *le Franc de Pompignan* mérite correction; il serait un persécuteur s'il était en place. Il faut l'écarter à force de ridicules. Ah! s'il s'agissait d'un autre que d'un fils de France, quel beau champ! quel plaisir! *Maria Alacoque* n'était pas un plus heureux sujet. Mais apparemment l'auteur des Car est un homme sage, qui a craint de souffleter *le Franc* sur la joue respectable d'un prince, dont la mémoire est aussi chère que la plume de son historien est impertinente.

Dites-moi donc quelque chose de l'Espagne, en revenant d'Ephèse.

1761. J'ai lu le *Mémoire historique*, (*) *il m'a donné un soufflet; mais je lui ai bien dit son fait.* Je crois que ce *Mémoire* échauffera tous les honnêtes gens, tous les bons citoyens.

L'île Miquelon et un commissaire anglais sont quelque chose de si humiliant, qu'il faut donner la moitié de son bien pour courir après l'autre, et pour faire la paix sur les cendres de Magdebourg : c'est mon avis. O Espagne! Secours-nous donc; nous t'avons tant secourue!

Pardon, ô anges!

LETTRE CX.

A M. SAURIN.

A Ferney . . . d'octobre.

Dieu soit loué, mon cher confrère, de votre sacrement de mariage. Si *Moïse le Franc de Pompignan* fait une famille d'hypocrites, il faut que vous en fassiez une de philosophes. Travaillez tant que vous pourrez à cette œuvre divine. Je présente mes respects à madame la philosophe. Il y a beaucoup de jolies sottes, beaucoup de jolies friponnes: vous avez épousé, beauté, bonté et esprit; vous n'êtes pas à plaindre. Tâchez de joindre à tout cela un peu de fortune; mais il est quelquefois plus difficile d'avoir de la richesse qu'une femme aimable.

(*) C'est une apologie de la conduite de la France envers l'Angleterre, au sujet de la guerre de 1756.

Mes complimens, je vous prie, à frère *Helvétius* et à tout frère initié. Il faut que les frères réunis écrasent les coquins; j'en viens toujours là : *Delenda est Carthago*. 1761.

Ne soyez pas en peine de *Pierre Corneille*. Je suis bien aise de recueillir d'abord les sentimens de l'académie; après quoi, je dirai hardiment, mais modestement, la vérité. Je l'ai dite *sur Louis XIV*, je ne la tairai pas sur *Corneille*. La vérité triomphe de tout. J'admirerai le beau, je distinguerai le médiocre, je noterai le mauvais. Il faudrait être un lâche ou un sot pour écrire autrement. Les notes que j'envoie à l'académie sont des sujets de dissertations qui doivent amuser les séances, et les notes de l'académie m'instruisent. Je suis comme la flèche, je fais mon profit de tout.

Adieu, mon cher philosophe; je vis libre, je mourrai libre; je vous aimerai jusqu'à ce qu'on me porte dans la chienne de jolie église que je viens de bâtir, et où je vais placer des reliques envoyées par le saint-père.

LETTRE CXI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 1 de novembre.

MONSIEUR,

Je reçois, par Vienne, votre paquet du 17 de septembre, que M. de *Czernichef* me fait parvenir. Vos bontés redoublent toujours mon zèle,

1761. et j'en attends la continuation. Le mémoire sur le czarovitz n'est pas rempli, comme le dit votre Excellence, d'anecdotes qui jettent un grand jour sur cette triste et mémorable aventure. Vous savez, Monsieur, que l'histoire parle à toutes les nations; et qu'il y a plus d'un peuple considérable qui n'approuve pas l'extrême sévérité dont on usa envers ce prince. Plusieurs auteurs anglais très-estimés se sont élevés hautement contre le jugement qui le condamna à la mort. On ne trouve point ce qu'on appelle un *corps de délit* dans le procès criminel: on n'y voit qu'un jeune prince qui voyage dans un pays où son père ne veut pas qu'il aille, qui revient au premier ordre de son souverain, qui n'a point conspiré, qui n'a point formé de faction, qui seulement a dit qu'un jour le peuple pourrait se souvenir de lui. Qu'aurait-on fait de plus s'il avait levé une armée contre son père! Je n'ai que trop lu, Monsieur, le prétendu *Nesterusanoi* et *Lamberti*, et je vous avoue mes peines avec la sincérité que vous me pardonnez, et que je regarde même comme un devoir. Ce pas est très délicat. Je tâcherai, à l'aide de vos instructions, de m'en tirer d'une manière qui ne puisse blesser en rien la mémoire de *Pierre le grand*. Si nous avons contre nous les Anglais, nous aurons pour nous les anciens Romains, les *Manlius* et les *Brutus*. Il est évident que, si le czarovitz eût régné, il eût détruit l'ouvrage immense de son père, et que le bien d'une nation entière est préférable à un seul homme. C'est là, ce me semble, ce qui rend *Pierre le grand* respectable dans ce malheur, et on peut, sans alté-

er la vérité, forcer le lecteur à révérer le monarque qui juge, et à plaindre le père qui condamne son fils. Enfin, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous envoyer, d'ici à Pâques, tous les nouveaux cahiers avec les anciens, corrigés et augmentés, comme j'ai eu l'honneur de le mander à votre Excellence dans mes précédentes lettres. Je vous ai marqué que j'attendais vos ordres pour savoir s'il n'est pas plus convenable de mettre le tout en un seul volume qu'en deux. Je me conformerai à vos intentions sur cette forme comme sur le reste; mais nous n'en sommes pas encore là. Il faut commencer par mettre sous vos yeux l'ouvrage entier, et profiter de vos lumières. Il est triste que j'aye trouvé si peu de mémoires sur les négociations du baron de *Görtz*. C'est un point d'histoire très-intéressant; et c'est à de tels événemens que tous les lecteurs s'attachent beaucoup plus qu'à tous les détails militaires, qui se ressemblent presque tous, et dont les lecteurs sont aussi fatigués que l'Europe l'est de la guerre présente. 1761.

J'ai déjà eu l'honneur de vous remercier, Monsieur, au nom de mademoiselle *Corneille* et au mien, de la souscription pour les *Oeuvres de Corneille*. J'y suis plus sensible que si c'était pour moi-même. Je reconnais bien là votre belle ame; personne, en Europe, ne pense plus dignement que vous. Tout augmente ma vénération pour votre personne, et les respectueux sentimens que conservera toute sa vie pour votre Excellence, son très, etc.

1761.

LETTRE CXII.

AU MEME.

A Ferney 9 de novembre.

MONSIEUR,

QUOIQUE je ne vous aye promis qu'à Pâques de nouveaux cahiers de l'Hiſtoire de *Pierre le grand*, le déſir de vous ſatisfaire m'a fait prévenir d'aſſez loin le temps où je comptais travailler. Mon attachement pour votre Excellence, et mon goût pour l'ouvrage entrepris ſous vos auſpices, l'ont emporté ſur des devoirs aſſez preſſans qui m'occupent. J'ai remis entre les mains de votre Excellence une copie de ce que je viens de haſarder, uniquement pour vous, ſur ce ſujet ſi terrible et ſi délicat de la condamnation et de la mort du czarovitz. J'ai été bien étonné du mémoire qui était joint à votre dernier paquet ; ce mémoire n'eſt qu'une copie, preſque mot pour mot, de ce qu'on trouve dans le prétendu *Neſtcruſanoi*. Il ſemble que ce ſoit cet allemand, dont j'ai déjà reçu des mémoires, qui ait envoyé celui-là. Il doit ſavoir que ce n'eſt point ainſi que l'on écrit l'hiſtoire ; qu'on eſt comptable de la vérité à toute l'Europe ; qu'il faut un ménagement et un art bien difficile pour détruire des préjugés répandus par-tout ; qu'on n'en croit pas un hiſtorien ſur ſa parole ; qu'on ne peut attaquer de front l'opinion publique qu'avec des monumens authentiques ; que tout ce qui n'aurait même que la ſanction d'une cour intéreſſée à la mémoire de

ierre le grand, ſerait ſuſpect; et qu'enfin l'hiſ- 1761.
ɩire que je compoſe ne ſerait qu'un fade pané-
yrique, qu'une apologie qui révolterait les eſ-
rits au lieu de les perſuader. Ce n'eſt pas aſ-
ɛz d'écrire et de flatter le pays où l'on eſt, il
aut ſonger aux hommes de tous les pays. Vous
ɩvez mieux que moi, Monſieur, tout ce que
'ai l'honneur de vous repréſenter, et vos ſen-
imens ont ſans doute prévenu mes réflexions
lans le fond de votre cœur.

J'ai eu, par un heureux haſard, des mémoi-
es de miniſtres accrédités, qui ont ſuppléé
ɩux matériaux qui me manquaient; et, ſans ce
ecours, à quoi aurais-je été réduit? J'ai ra-
maſſé, dans toute l'Europe, des manuſcrits;
j'ai été plus aidé que je n'oſais l'eſpérer. Je ne
cacherai point à votre Excellence que, parmi
ces manuſcrits, parmi ces lettres de miniſtres,
il y en a de plus atroces que les anecdotes de
Lamberti. Je crois réfuter *Lamberti* aſſez heu-
reuſement à l'aide des manuſcrits qui nous ſont
favorables, et j'abandonne ceux qui nous ſont
contraires. *Lamberti* mérite une très-grande
attention par la réputation qu'il a d'être exact,
de ne rien haſarder, et de rapporter des pièces
originales; et comme il n'eſt pas, à beaucoup
près, le ſeul qui ait rapporté les anecdotes af-
freuſes répandues dans toute l'Europe, il me
paraît qu'il faut une réfutation complète de ces
bruits odieux. J'ai penſé auſſi que je ne devais
pas trop charger le czarovitz; que je paſſerais
pour un hiſtorien lâchement partial, qui ſacri-
fierait tout à la branche établie ſur le trône, dont
ce malheureux prince fut privé. Il eſt clair que

le terme de *parricide*, dont on s'eſt ſervi dans
1761. le jugement de ce prince, a dû révolter tous les lecteurs, parce que, dans aucun pays de l'Europe, on ne donne le nom de parricide qu'à celui qui a exécuté ou préparé effectivement le meurtre de ſon père. Nous ne donnons même le nom de révolté qu'à celui qui eſt en armes contre ſon ſouverain; et nous appelons la conduite du czarovitz, déſobéiſſance puniſſable, opiniâtreté ſcandaleuſe, eſpérance chimérique dans quelques mécontens ſecrets qui pouvaient éclater un jour, volonté funeſte de remettre les choſes ſur l'ancien pied quand il en ſerait le maître. On force, après quatre mois d'un procès criminel, ce malheureux prince à écrire, *que s'il y avait eu des révoltés puiſſans qui ſe fuſſent ſoulevés, et qu'ils l'euſſent appelé, il ſe ſerait mis à leur tête.*

Qui jamais a regardé une telle déclaration comme valable, comme une pièce réelle d'un procès? qui jamais a jugé une penſée, une hypothèſe, une ſuppoſition d'un cas qui n'eſt point arrivé? où ſont ces rebelles? qui a pris les armes? qui a propoſé à ce prince de ſe mettre un jour à la tête des rebelles? à qui en a-t-il parlé? à qui a-t-il été confronté ſur ce point important? Voilà, Monſieur, ce que tout le monde dit, et ce que vous ne pouvez vous empêcher de vous dire à vous-même. Je m'en rapporte à votre probité et à vos lumières. Ce que j'ai l'honneur de vous écrire eſt entre vous et moi: c'eſt à vous ſeul que je demande comment je dois me conduire dans un pas ſi délicat. Encore une fois, ne nous feſons point illuſion. Je vais comparaître

vant l'Europe en donnant cette histoire. Soyez 1761.
ès-convaincu, Monsieur, qu'il n'y a pas un
ul homme en Europe qui pense que le czaro-
tz soit mort naturellement. On lève les épau-
s quand on entend dire qu'un prince de vingt-
rois ans est mort d'apoplexie à la lecture d'un
rrêt qu'il devait espérer qu'on n'exécuterait pas.
ussi s'est-on bien donné de garde de m'envoyer
ucun mémoire de Pétersbourg sur cette fatale
venture: on me renvoie un méprisable ouvrage
d'un prétendu *Nesterusanoi*; encore cet écrivain,
aussi mercenaire que sot et grossier, ne peut dis-
simuler que toute l'Europe a cru *Alexis* empoi-
sonné. Voyez donc, Monsieur, examinez avec
votre prudence ordinaire et votre bonté pour
moi, et avec le sentiment de ce qu'on doit à la
vérité et aux bienséances, si j'ai marché avec
quelque sureté sur ces charbons ardens. Ce que
j'ai eu l'honneur de vous envoyer n'est qu'une
consultation, un mémoire de mes doutes que je
vous supplie de résoudre. C'est pour vous que
je travaille, Monsieur; c'est à vous à m'éclairer
et à me conduire: un mot en marge me suffira,
ou une simple lettre avec quelques instructions
sur les endroits qui me font peine. Vous daignez,
sans doute, compâtir à mon extrême embarras;
mais comptez sur tous mes efforts, sur l'envie
extrême que j'ai de vous satisfaire, sur les senti-
mens de respect et de tendresse que vous m'avez
inspirés. Reconnaissez à ma franchise mon ex-
trême attachement pour votre Excellence, et
soyez bien sûr que c'est du fond de mon cœur
que je serai toute ma vie, de votre Excellence,
le très, etc.

1761.

LETTRE CXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

10 de novembre.

Le vieux miniſtre de *Statira*, ci-devant épouſe d'*Alexandre*, ayant reçu très-tard la déduction du comité, ne peut aujourd'hui que remercier leurs excellences, et leur faire les plus ſincères proteſtations de la reconnaiſſance qu'il leur doit. Mais n'ayant pu conſulter encore ſa cour, il eſt très-fâché de ne pas apporter un auſſi prompt redreſſement qu'il le voudrait aux griefs de leurs excellences. Son auguſte ſouveraine *Statira* a pris le mémoire *ad referendum*; mais comme elle eſt malade d'une ſuffocation qui la fera mourir au quatrième acte, ſon conſeil aura l'honneur d'envoyer inceſſamment à votre cour, les dernières volontés de cette auguſte autocratrice.

J'aurai l'honneur de vous donner part que j'envoyai, il y a onze jours, la feuille importante concernant les intérêts de la demoiſelle *Dangeville*, attachée à la cour de France, et pour laquelle nous aurons tous les égards à elle dus; que cette pièce importante était adreſſée à M. *Damilaville*, avec un gros paquet de Grizel, de Car, de Ah, ah! et de chanſons intitulées Moïſe-Aaron.

Nous craignons que, malgré la bonne harmonie et correſpondance des deux cours, on n'ait ſaiſi notre paquet comme trop gros, et qu'on ne l'ait porté à ſa Majeſté très-chrétienne qui,

lui, sans doute, en aura ri, et auquel nous souhaitons toutes sortes de prospérités. 1761.

Nous avons aussi dépêché à vos excellences copie desdits mémorials, intitulés Grizel, Goujou, Car, Ah, ah! Moïse et Aaron; et nous sommes en peine de tous nos paquets, pour lesquels nous réclamons le droit des gens.

Et, pour n'avoir rien à nous reprocher, non-seulement nous vous expédions, par le présent courrier, les lettres patentes pour le cinquième acte de la demoiselle *Dangeville*, mais encore la seule copie qui nous reste des Grizel, Gouju, Car, Ah, ah! et Moïse-Aaron. Nous adressons aussi copie de la scène de ladite demoiselle *Dangeville*, au confident *Damilaville*, recommandant expressément que le tout soit intitulé le Droit du seigneur.

Nous vous ramentevons ici qu'il y a six semaines en çà, que nous prîmes la liberté de vous adresser un paquet énorme pour madame *du Deffant*, duquel paquet et de laquelle dame nous n'avons depuis entendu parler.

Nous laissons le tout à considérer à votre haute prudence, et nous vous renouvelons les assurances de notre sincère et respectueux attachement. Donné à Ephèse, dans la cellule de sœur *Statira*,

Le 10 de novembre, au soir.

1761.

LETTRE CXIV.

A M. DAMILAVILLE.

11 de novembre.

MES frères, je renvoie fidellement les Ah ah ! et les Car qu'on m'a confiés ; car je suis homme de parole, car je vous aime.

Ah, ah ! quand vous n'écrivez point, frère, c'eſt pure malice.

Ah, ah ! vieux fou de *Crébillon*, vous ne voulez pas lâcher votre ſcène : c'eſt bien dommage, vous l'échappez belle. L'avocat *Moreau* n'a nulle part au mémoire hiſtorique ; M. le duc de *Choiſeul* l'a fait en trente ſix heures.

Y a-t-il une relation de l'auto-da-fé de Liſbonne ?

Il n'y a pas quatre pages de vérité et de bon ſens dans le *Nouveau teſtament.* (*) L'auteur eſt un ex-capucin, ci-devant nommé *Maubert*, fugitif, eſcroc, eſpion, ivrogne, normand, de préſent à Paris, et qui mérite de faire le voyage de Marſeille.

Vous aurez, dans quelque temps, l'ouvrage des ſix jours : ce n'eſt pas celui de l'abbé d'*Ar feld*, ah, ah !

(*) Le Teſtament politique du maréchal de *Belle-iſle*.

LETTRE CXV.

1761.

AU MEME.

Le 13 de novembre.

Je fis partir, il y a onze jours, mes chers frères, la scène que les comédiens ordinaires du roi demandaient. Elle fut faite le même jour que je reçus votre avis ; je le trouvai excellent, et la scène partit le lendemain, accompagnée des rogatons que je renvoyais à M. *Carré*, comme Grizel, Car, Ah, ah ! et Gouju.

Je renvoie fidellement tout ce qu'on me confie Peut-être trouva-t-on le paquet trop gros à la poste de Paris ; peut-être M. *Jannel* en a fait rire le roi. Je souhaiterais bien que sa Majesté vît toutes mes lettres, et les paquets que je reçois ; il serait bien convaincu qu'il n'a point de plus zélés et, j'ose le dire, de plus tendres serviteurs que ceux qui sont appelés philosophes par des séditieux fanatiques, ennemis du roi et de la patrie. J'exhorte tous mes amis à payer gaiement la moitié de leur bien, s'il le faut, pour servir le roi contre ses injustes ennemis.

Après cela, on peut saisir des Grizel, etc. On verra que les amateurs des lettres sont plus amateurs de la patrie que les convulsionnaires et les ennemis des arts. Je signe hardiment cette lettre ; votre véritable ami, *Voltaire*.

1761.

LETTRE CXVI.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 14 de novembre.

MONSIEUR,

Vous voyez que je fuis plus diligent que je ne l'avais cru. Mon âge, mes infirmités me font toujours craindre de ne pas achever l'histoire à laquelle je me fuis dévoué ; ainfi je me hâte, fur la fin de ma carrière, de remplir celle où vous me faites marcher; et l'envie de vous plaire preffe ma courfe. Votre Excellence a dû recevoir le paquet contenant la fin tragique du czarovitz, avec une lettre dans laquelle je vous expofais mon embarras et mes fcrupules avec la franchife que votre caractère vertueux autorife, et que vos bontés m'infpirent. Je vous répète que j'ai cru néceffaire de relever ce chapitre funefte par quelques autres qui miffent dans un jour éclatant tout ce que le czar a fait d'utile pour fa nation, afin que les grands fervices du législateur fiffent tout d'un coup oublier la févérité du père, ou même la fiffent approuver. Permettez, Monfieur, que je vous dife encore que nous parlons à l'Europe entière, que nous ne devons ni vous ni moi arrêter notre vue fur les clochers de Pétersbourg; mais qu'il faut voir ceux des autres nations, et jufqu'aux minarets des Turcs. Ce qu'on dit dans une cour, ce qu'on y croit ou ce qu'on fait femblant d'y croire, n'eft pas une loi pour les autres pays; et nous ne

ouvons amener les lecteurs à notre façon de 1761.
enser, qu'avec d'extrêmes ménagemens. Je suis
ersuadé, Monsieur, que c'est-là votre sentiment,
t que votre Excellence sait combien j'ambitionne
'honneur de me conformer à vos idées. Vous
ensez aussi, sans doute, qu'il ne faut jamais
'appesantir sur les petits détails qui ôtent aux
grands événemens tout ce qu'ils ont d'impor-
ant et d'auguste. Ce qui serait convenable dans
un traité de jurisprudence, de police et de ma-
ine, n'est point du tout convenable dans une
grande histoire. Les mémoires, les dupliques
et les répliques sont des monumens à conserver
dans des archives ou dans les recueils des *Lam-
berti*, des *Dumont*, ou même des *Rousset*; mais
rien n'est plus insipide dans une histoire. On
peut renvoyer le lecteur à ces documens; mais
ni *Polybe*, ni *Tite-Live*, ni *Tacite*, n'ont dé-
figuré leurs histoires par ces pièces; elles sont
l'échafaud avec lequel on bâtit, mais l'échafaud
ne doit plus paraître quand on a construit l'édi-
fice. Enfin le grand art est d'arranger et de pré-
senter les événemens d'une manière intéressante;
c'est un art très-difficile, et qu'aucun allemand
n'a connu. Autre chose est un historien, autre
chose est un compilateur.

Je finis, Monsieur, par l'article le plus essen-
tiel, c'est de forcer les lecteurs à voir *Pierre le
grand*, à le voir toujours fondateur et créateur
au milieu des guerres les plus difficiles, se sa-
crifiant et sacrifiant tout pour le bien de son
empire. Qu'un homme trop intéressé à rabaisser
votre gloire dise tant qu'il voudra que *Pierre le
grand* n'était qu'un barbare qui aimait à manier

1761. la hache, tantôt pour couper du bois, et tantôt pour couper des têtes, et qu'il trancha lui-même celle de son fils innocent; qu'il voulait faire périr sa seconde femme, et qu'il fut prévenu par elle; que ce même homme dise et écrive les choses les plus offensantes contre votre nation; qu'enfin il me marque le mécontentement le plus vif, et qu'il me traite avec indignité, parce que j'écris l'histoire d'un règne admirable; je n'en suis ni surpris ni fâché, et j'espère qu'il sera obligé de convenir lui-même de la supériorité que votre nation obtient en tout genre depuis *Pierre le grand*. Ce travail, que vous m'avez bien voulu confier, Monsieur, me devient tous les jours plus cher par l'honneur de votre correspondance. M. de *Soltikof* m'a dit que votre Excellence ne serait pas fâchée que je vous dédiasse quelque autre ouvrage, et que mon nom s'appuyât du vôtre. J'ai fait depuis peu une tragédie d'un genre assez singulier; si vous me le permettez, je vous la dédierai; et ma dédicace sera un discours sur l'art dramatique, dans lequel j'essaierai de présenter quelques idées neuves. Ce sera pour moi un plaisir bien flatteur de vous dire publiquement tout ce que je pense de vous, des beaux arts et du bien que vous leur faites. C'est encore un des prodiges de *Pierre le grand* qu'il se soit formé un *Mécène* dans ces marécages où il n'y avait pas une seule maison dans mon enfance, et où il s'est élevé une ville impériale qui fait l'admiration de l'Europe. C'est une chose dont je suis bien vivement frappé. Adieu, Monsieur; voilà une lettre fort longue: pardonnez si je cherche à me dédommager, en

vous écrivant, de la perte que je fais en ne 1761.
pouvant être auprès de vous.

Vous ne doutez pas des tendres et respectueux sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXVII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 18 de novembre.

Vous m'affligez, Madame; je voudrais vous voir heureuse dans ce plus sot des mondes possibles; mais comment faire? c'est déjà beaucoup de n'être pas du nombre des imbécilles et des fanatiques qui peuplent la terre; c'est beaucoup d'avoir des amis : voilà deux consolations que vous devez sentir à tous les momens. Si, avec cela, vous digérez, votre état sera tolérable.

Je crois, toutes réflexions faites, qu'il ne faut jamais penser à la mort; cette pensée n'est bonne qu'à empoisonner la vie. La grande affaire est de ne point souffrir; car, pour la mort, on ne sent pas plus cet instant que celui du sommeil. Les gens qui l'annoncent en cérémonie sont les ennemis du genre humain; il faut défendre qu'ils n'approchent jamais de nous. La mort n'est rien du tout; l'idée seule en est triste. N'y songeons donc jamais, et vivons au jour la journée. Levons-nous en disant : Que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de la santé et de l'amusement? c'est à quoi tout se réduit à l'âge où nous sommes. . . . . .

J'avoue qu'il y a des ſituations intolérables
1761. et c'eſt alors que les Anglais ont raiſon ; ma
ces cas ſont aſſez rares : on a preſque toujou
quelques conſolations ou quelques eſpéranc
qui ſoutiennent. Enfin, Madame, je vous e
horte à être, toute la vie, la plus heureu
que vous pourrez.

Votre lettre m'a fait tant d'impreſſion que j
vous écris ſur le champ, moi qui n'écris guèr
J'ai une douzaine de fardeaux à porter ; je m
ſuis impoſé tous ces travaux pour n'avoir pa
un inſtant déſœuvré et triſte ; je crois que c'e
un ſecret infaillible.

Je ferai mettre dans la liſte de ceux qui re
tiennent un *Corneille* commenté, les perſonne
dont vous me faites l'honneur de me parler.
J'aime paſſionnément à commenter *Corneille* ;
car il a fait l'honneur de la France dans le ſeul
art peut-être qui met la France au-deſſus de
autres nations. De plus, je ſuis ſi indigné d
voir des hypocrites et des énergumènes qui ſ
déclarent contre nos ſpectacles, que je veu
les accabler d'un grand nom.

Je n'ai point encore *la Reine de Golconde* ;
mais j'ai vu de très-jolis vers de M. l'abbé de
Boufflers : il faut en faire un abbé de *Chaulieu*
avec cinquante mille livres de rente en béné-
fices ; cela vaut cinquante mille fois mieux que
de s'ennuyer en province avec une croix d'or.

Avez-vous lu la converſation de l'abbé *Grizel*
et d'un intendant des menus ? ſi vous ne la con-
naiſſez pas, je vous céderai l'exemplaire qu'on
m'a envoyé. Recevez les tendres reſpects du
Suiſſe *V*.

LETTRE

LETTRE CXVIII.

1761.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Ferney 27 de novembre.

O ANGES,

Croyez-moi, voilà comme il faut commencer à-peu-près le rôle d'*Olimpie*; ensuite nous le fortifions dans quelques endroits. Mais commencer dans le goût de *Zaïre*, mais rendre froid dans *Olimpie* ce qui, dans *Zaïre*, est piquant par sa première éducation dans le christianisme; mais dissoquer le premier acte, et donner le change au spectateur en discutant la mémoire d'*Alexandre*, après avoir parlé d'amour; mais enfin détruire tout l'effet d'un coup de théâtre entièrement nouveau, se priver de la surprise que cause le mariage d'*Olimpie*; ah, mes anges! rejetez bien loin cette abominable idée, et laissez moi faire. Oubliez la pièce; renvoyez-la-moi, je vous la redépêcherai sur le champ; et, si vous n'êtes pas contens, dites mal de moi.

Nous pensons que vous vous méprenez, sauf respect, quand vous croyez qu'*Olimpie* est le premier rôle; il ne l'est que quand *Statira* est morte: c'est *Statira* qui est le grand rôle. Ah! comme nous pleurions à ces vers:

J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille.
Dieu seul me reste.

C'est que madame *Denis* déclame du cœur, et que chez vous on déclame de la bouche.

1761. Nous avons été plus févères que vous fur quelques articles; mais nous fommes diamétralement oppofés fur *Olimpie*. Songez qu'elle eft bien réfolue à ne point époufer *Caffandre*; mais qu'elle ne peut s'empêcher de l'aimer, et qu'elle ne lui dit qu'elle l'aime qu'en s'élançant dans le bûcher. Si vous ne trouvez pas cela honnêtement beau, par ma foi, vous êtes difficiles.

Cette œuvre des fix jours prouve que le fujet portait fon homme, qu'il volait fur les ailes de l'enthoufiafme. Si le fujet n'eût pas été théâtral, je n'aurais pas achevé la pièce en fix ans. Tout dépend du fujet; voyez le Cid et Pertharite, Cinna et Suréna, etc.

Avez-vous lu le *Teftament politique du maréchal de Bellisle?* c'eft un ex-capucin de Rouen, nommé jadis *Maubert*, fripon, efpion, efcroc, menteur et ivrogne, ayant tous les talens de moinerie, qui a compofé cet impertinent ouvrage. Il eft jufte qu'un pareil maraud foit à Paris, et que j'en fois abfent.

L'académie ne veut pas paraître philofophe. Quelles pauvres obfervations que fes obfervations fur mes remarques concernant Polyeucte! Patience; je fuis un déterminé; j'ai peu de temps à vivre; je dirai la vérité.

Interim, je vous adore.

P. S. L'empereur prend . 100 exemplaires.
L'impératrice, ... 100.
L'impératrice ruffe, . . . 200.
Le roi *Stanislas*, ... 1.

LETTRE CXIX.

1761.

A M. LE MARÉCHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney 27 de novembre.

VOUS donnez, Monſeigneur, quatre-vingt-deux ans à *Malagrida* auſſi noblement que je feſais *Cerrati* confeſſeur d'un pape. *Malagrida* n'avait que ſoixante et quatorze ans; il ne commit point tout-à-fait le péché d'*Onan*, mais DIEU lui donnait la grâce de l'érection; et c'eſt la première fois qu'on a fait brûler un homme pour avoir eu ce talent. On l'a accuſé de parricide, et ſon procès porte qu'il a cru qu'*Anne*, mère de *Marie*, était née impollue, et qu'il prétendait que *Marie* avait reçu plus d'une viſite de *Gabriel*. Tout cela fait pitié et fait horreur. L'inquiſition a trouvé le ſecret d'inſpirer de la compaſſion pour les jéſuites. J'aimerais mieux être né nègre que portugais.

Eh, miſérables! ſi *Malagrida* a trempé dans l'aſſaſſinat du roi, pourquoi n'avez-vous pas oſé l'interroger, le confronter, le juger, le condamner? Si vous êtes aſſez lâches, aſſez imbécilles pour n'oſer juger un parricide, pourquoi vous déshonorez-vous en le feſant condamner par l'inquiſition pour des fariboles?

On m'a dit, Monſeigneur, que vous aviez favoriſé les jéſuites à Bordeaux. Tâchez d'ôter tout crédit aux janſéniſtes et aux jéſuites, et DIEU vous bénira.

Mais ſur-tout perſiſtez dans la généreuſe réſolution de délivrer les comédiens, qui ſont ſous

1761. vos ordres, d'un joug et d'un opprobre qui rejaillit ſur tous ceux qui les emploient. Otez-nous ce reſte de barbarie, malgré maître *le Dain*, et malgré ſon diſcours prononcé *du côté du greffe*.

Le poliſſon, qui a fait le *Teſtament du maréchal de Bellisle*, mériterait un bonnet d'âne. Quelles omiſſions avez vous donc faites dans la convention de Cloſter-Seven ? on n'en fit qu'une ; ce fut de ne la pas ratifier ſur le champ.

Ce n'eſt pas que je ſois fâché contre le feſeur de teſtament qui prétend que j'aurais été mauvais miniſtre. A la façon dont les choſes ſe ſont paſſées quelquefois, on aurait pu croire que j'avais grande part aux affaires.

Qu'on pende le prédicant *Rochette*, ou qu'on lui donne une abbaye, cela eſt fort indifférent pour la proſpérité du royaume des Francs ; *mais* j'eſtime qu'il faut que le parlement le condamne à être pendu, et que le roi lui faſſe grâce. Cette humanité le fera aimer de plus en plus ; et, ſi c'eſt vous, Monſeigneur, qui obtenez cette grâce du roi, vous ſerez l'idole de ces faquins de huguenots. Il eſt toujours bon d'avoir pour ſoi tout un parti.

Je joins au chiffon que j'ai l'honneur de vous écrire, le chiffon de Grizel. Il faut qu'un premier gentilhomme de la chambre ait toujours un Grizel en poche, pour l'inciter doucement à protéger notre tripot dans ce monde-ci et dans l'autre.

Agréez toujours mon profond reſpect.

LETTRE CXX.

1761.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 2 de décembre.

PARDONNEZ à un ami qui écrit si rarement. La philosophie et l'amitié en murmurent, mais elles n'en sont point altérées, et la mauvaise santé et l'âge ne sont que des excuses trop valables. Aimez toujours, Monsieur, un solitaire que votre sagesse et les folies des hommes vous attachent pour jamais. Une espèce de colporteur suisse m'a dit qu'il vous avait envoyé, il y a un mois, une brochure. Je soupçonne, par le titre, que vous n'en serez pas trop content. C'est, dit-il, l'ouvrage d'un curé, et ce n'est pas un prône. Vous lisez tout, bon ou mauvais, et vous pensez que, dans les plus méchans livres, il y a toujours quelque chose dont on peut faire son profit.

La paix va nous rendre les plaisirs, et ne fera pas de tort à la philosophie; il vaut mieux cultiver sa raison que se battre. Je viens de détruire des maisons comme on fesait en Vestphalie; mais je les ai changées en jardins, et à la guerre on ne les change qu'en déserts. Je vous souhaite, dans votre agréable retraite, des journées remplies et heureuses, des amis qui pensent, l'exclusion des sots, et une bonne santé. Je m'imagine que cela est votre lot; il ne manque au mien que d'être avec vous.

1761. vos ordres, d'un joug et d'un opprobre qui rejaillit ſur tous ceux qui les emploient. Otez-nous ce reſte de barbarie, malgré maître *le Dain*, et malgré ſon diſcours prononcé *du côté du greffe*.

Le poliſſon, qui a fait le *Teſtament du maréchal de Belliſle*, mériterait un bonnet d'âne. Quelles omiſſions avez vous donc faites dans la convention de Cloſter Seven? on n'en fit qu'une; ce fut de ne la pas ratifier ſur le champ.

Ce n'eſt pas que je ſois fâché contre le faiſeur de teſtament qui prétend que j'aurais été mauvais miniſtre. A la façon dont les choſes ſe ſont paſſées quelquefois, on aurait pu croire que j'avais grande part aux affaires.

Qu'on pende le prédicant *Rochette*, ou qu'on lui donne une abbaye, cela eſt fort indifférent pour la proſpérité du royaume des Francs; mais j'eſtime qu'il faut que le parlement le condamne à être pendu, et que le roi lui faſſe grâce. Cette humanité le fera aimer de plus en plus; et, ſi c'eſt vous, Monſeigneur, qui obtenez cette grâce du roi, vous ſerez l'idole de ces faquins de huguenots. Il eſt toujours bon d'avoir pour ſoi tout un parti.

Je joins au chiffon que j'ai l'honneur de vous écrire, le chiffon de Grizel. Il faut qu'un premier gentilhomme de la chambre ait toujours un Grizel en poche, pour l'inciter doucement à protéger notre tripot dans ce monde-ci et dans l'autre.

Agréez toujours mon profond reſpect.

LETTRE CXX.

1761.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 2 de décembre.

PARDONNEZ à un ami qui écrit si rarement. La philosophie et l'amitié en murmurent, mais elles n'en sont point altérées; et la mauvaise santé et l'âge ne sont que des excuses trop valables. Aimez toujours, Monsieur, un solitaire que votre sagesse et les folies des hommes vous attachent pour jamais. Une espèce de colporteur suisse m'a dit qu'il vous avait envoyé, il y a un mois, une brochure. Je soupçonne, par le titre, que vous n'en serez pas trop content. C'est, dit-il, l'ouvrage d'un curé, et ce n'est pas un prône. Vous lisez tout, bon ou mauvais, et vous pensez que, dans les plus méchans livres, il y a toujours quelque chose dont on peut faire son profit.

La paix va nous rendre les plaisirs, et ne fera pas de tort à la philosophie; il vaut mieux cultiver sa raison que se battre. Je viens de détruire des maisons comme on fesait en Vestphalie; mais je les ai changées en jardins, et à la guerre on ne les change qu'en déserts. Je vous souhaite, dans votre agréable retraite, des journées remplies et heureuses, des amis qui pensent, l'exclusion des sots, et une bonne santé. Je m'imagine que cela est votre lot; il ne manque au mien que d'être avec vous.

1761.

LETTRE CXXI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de décembre.

DIVINS anges, si vous êtes si difficiles, je le suis aussi. Voyez, s'il vous plaît, combien il est mal-aisé de faire un ouvrage parfait; si ces notes sur Héraclius ne vous ennuient point, lisez-les, et vous verrez que j'ai passé sous silence plus de deux cents fautes. Madame du *Châtelet* avait de l'esprit, et l'esprit juste: je lui lus un jour cet Héraclius; elle y trouva quatre vers dignes de *Corneille*, et crut que le reste était de l'abbé *Pellegrin*, avant que cet abbé fût venu à Paris. Voulez-vous ensuite avoir la bonté de donner mes remarques à *Duclos?* Je suis bien aise de voir comment l'académie pense ou feint de penser. Je sais bien que c'est avec une extrême circonspection que je dois dire la vérité; mais enfin je serai obligé de la dire. Je serai poli; c'est je crois, tout ce qu'on peut exiger.

Vous avez, sans doute, plus de droits sur moi, mes anges, que je n'en ai sur *Corneille*. Il ne peut plus profiter de mes critiques, et je peux tirer un grand avantage des vôtres.

Plus je rêve à *Olimpie*, plus il m'est impossible de lui donner un autre caractère. Elle n'a pas quinze ans, il ne faut pas la faire parler comme sa mère. Elle me paraît, au cinquième acte, fort au-dessus de son âge.

Ces initiés, ces expiations, cette religieuse, ces combats, ce bûcher; en vérité, il y a là

du neuf. Vous ne voulez pas jouer Cassandre, eh bien, nous allons le jouer, nous. 1761.

Nous baisons le bout de vos ailes.

LETTRE CXXII.

A M. L'ABBÉ IRAIL,

PRIEUR DE SAINT-VINCENT. (*)

A Ferney, le 4 de décembre.

Vous serez étonné, Monsieur, de recevoir, par la petite poste de Paris, les remercîmens d'un homme qui demeure au pied des Alpes; mais j'ai éprouvé tant de contre-temps et d'embarras par la poste ordinaire, que je suis obligé de prendre ce parti.

Vous vous occupez paisiblement, Monsieur, des querelles des gens de lettres, pendant que les querelles des rois font un peu plus de tort à nos campagnes que toutes les disputes littéraires n'en ont fait au Parnasse. Il faut être continuellement en guerre, dans quelque état qu'on se trouve.

Je combats aujourd'hui contre les fermiers généraux, au nom de notre petite province; il ne tiendra qu'à vous d'ajouter mes mémoires sur le blé, le tabac et le sel, à toutes mes autres sottises.

Je me suis avisé de devenir citoyen, après avoir été long-temps rimailleur et mauvais plaisant. J'ennuie le conseil de sa Majesté, au lieu d'ennuyer le public.

(*) Auteur des *Querelles littéraires*.

1761 Il me semble que vous dites un petit mot du roi de Prusse dans l'histoire des querelles. J'avais remis mes intérêts à trois ou quatre cents mille hommes qui ne m'ont pas si bien servi que vous; les Russes mêmes m'ont manqué de parole au siége de Colberg. Je dois vous regarder comme un de mes alliés les plus fidelles. . . .

Madame *Denis* et moi, nous vous prions, Monsieur, de faire mille complimens à toute notre famille: nous ne savons point encore les marches de madame de *Fontaine* et de M. d'*Ornoi*; nous nous flattons d'en être instruits quand elle sera à Paris, en bonne santé.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 6 de décembre.

Je souhaite la bonne année 1762, aux frères: je m'y prends de bonne heure, car j'ai hâte.

Que font les frères?

Quelle nouvelle du Parnasse et du théâtre, et même des affaires profanes?

La raison gagne-t-elle un peu? si les jésuits sont fessés, les jansénistes ne sont-ils pas trop fiers? Gens de bien, opposez-vous aux uns et aux autres; soyez hardis et fermes.

Frère *Helvétius* est-il revenu à Paris?

Frère *Thiriot* augmentera-t-il de paresse?

A quand l'*Encyclopédie*? l'aurons nous en 1762?

Que dit-on de la santé de Clairon et de la vive *Dangeville*? 1761.

Le *Journal de Trévoux* continue-t-il toujours?

Berthier est-il ressuscité?

Crévier est-il mort?

Qu'est-ce donc que ce livre *De la nature*? est-ce un abrégé de *Lucrèce*? est-ce du vieux? est-ce du nouveau? est-ce du bon? S'il y a *mica salis*, envoyez-le à votre frère du désert.

Est-il vrai que le gouvernement emprunte quarante millions? et à qui, bon Dieu? où trouvera-t-on ces quarante millions? Il y a des gens qui les ont gagnés, mais ceux-là ne les prêteront pas. *Interim, valete, fratres.*

Voici une lettre pour l'abbé *Irail*, auteur des belles querelles. Mais où demeure-t-il ce M. *Blin de Sain-More* qui a fait de très-jolis vers pour moi, et qui a tant fait parler *la belle Gabrielle*?

LETTRE CXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, le 6 de décembre, *partira quand pourra.*

DISPOSEZ, ordonnez; je pars avec douleur de Ferney où j'ai bâti un très-joli théâtre, pour aller sur le territoire damné de Genève, qui a déclaré la guerre aux théâtres. Ne trouvez-vous pas qu'il faudrait brûler cette ville? En attendant que DIEU fasse justice de ces hérétiques, ennemis de *Corneille* et du pape, je ferai transcrire l'œuvre des six jours, tel qu'il est; je n'y

1761. veux rien changer. Je veux devoir les changemens à vos conſeils, et ſur-tout à l'impreſſion que cela fera ſur le cœur de madame de *Chauvelin*; car, ſoit dit ſans vous déplaire, tous les raiſonnemens des hommes ne valent pas un ſentiment d'une femme. Je ne dis pas cela pour vous dénigrer; mais je prétends que, ſi vous approuvez, et que ſi madame de *Chauvelin* eſt émue, la pièce eſt bonne, ou du moins touchante, ce qui eſt encore mieux. En un mot, vous l'aurez, et je vous remercie de me l'avoir demandée.

Je me mets aux pieds de votre belle actrice. Quand verrai-je le jour où elle jouera la fille, et madame *Denis* la mère, et moi le bon homme? Je perſiſte fermement dans l'opinion où je ſuis que DIEU nous a créés et mis au monde pour nous amuſer, que tout le reſte eſt plat ou horrible.

Je ſupplie votre Excellence de vouloir bien dire à M. *Guaſtaldi* combien je l'eſtime; j'oſe même dire, combien je l'aime.

Recevez mes tendres reſpects.

A U M E M E.

Le même jour.

TOUT ce qui me fâche à préſent dans ce monde, je l'avoue à vos aimables Excellences, c'eſt qu'il y ait deux rôles de femme dans la plupart des pièces; car où trouver le pendant de madame de *Chauvelin*? Je ſais quel eſt ſon ſingulier talent; mais, ſi elle daigne jouer *Andromaque*, que devient *Hermione*? et ſi elle fait *Hermione*,

l faut jeter *Andromaque* par la fenêtre. Elle est comme *il Arioſto ſe ſto chi va, ſe vo, chi ſta?* 1761.

Vous me paraiſſez ſi honnête homme, Monſieur, que je me confierais à vous quoique vous autres miniſtres, en général, ne valiez pas grand'choſe. Un certain Tancrède fut confié à M. le duc de *Choiſeul*, et ce Tancrède, encore tout en maillot, courut Verſailles, Paris et l'armée. Vous voulez mon œuvre des ſix jours: je pourrai bien me repentir de mon œuvre, comme DIEU, mais je ne me repentirai pas de l'avoir ſoumis ou ſoumiſe à vos lumières et à vos bontés. Reſte à ſavoir comment je vous le dépêcherai, et comment vous me le redépêcherez. N'y a-t-il pas un courrier de Rome qui paſſe toutes les ſemaines par Lyon et par Turin? Ne pourriez-vous pas faire écrire à M. *Tabareau*, directeur de la poſte de Lyon, de vous faire tenir un paquet cacheté qui viendra de Genève, contenant environ ſeize cents vers qui ne valent pas le port?

LETTRE CXXV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 de décembre.

ILS diront, ces anges: Il n'y a pas de patience d'ange qui puiſſe y tenir; nous avons là un dévot inſupportable. Renvoyez-moi donc votre exemplaire, et prenez celui-là. Je ne ſais plus qu'y faire, mes tutélaires; je ſuis à bout, excédé, rebuté ſur l'ouvrage; mais, croyez-moi, le ſuccès eſt dans le fond du ſujet. S'il eſt in-

1761. téressant, il ne peut pas l'être médiocrement; s'il n'y a point d'intérêt, rien ne peut l'embellir.

La tête me fend; et si Cassandre ne vous plaît pas, vous me fendez le cœur.

L'imagination n'a pas encore dit son dernier mot sur cette pièce; la bonne femme est capricieuse et ne répond jamais de ce qui lui passera par la tête. Si quelque embellissement se présente à elle, elle ne le manquera pas. Mes anges aiment Zulime; je ne saurais m'en fâcher contre eux; mais assurément ils doivent aimer mieux Cassandre.

Mais que dirons-nous de notre philosophe de vingt-quatre ans? comment fera-t-il avec une personne dont il faudra finir l'éducation? comment s'accommodera-t-il d'être mari, précepteur et solitaire? On se charge quelquefois de fardeaux difficiles à porter; c'est son affaire: il aura Cornélie chiffon quand il voudra.

Nous venons de répéter le Droit du seigneur; *Cornélie-chiffon* jouera *Colette*, comme si elle était élève de mademoiselle *Dangeville*.

Le petit mémoire touchant l'ambassadeur prétendu de France à la Porte russe, est précisément ce qu'il me fallait; je n'en demande pas davantage, et j'en remercie mes anges bien tendrement. Ils sont exacts, ils sont attentifs, ils veillent de loin sur leur créature. Je renvoie leur mémoire ou apostillé, ou combattu, ou victorieux, selon que mon humeur m'y a forcé.

Sur ce, je baise leurs ailes avec les plus saints transports.

LETTRE CXXVI.

1761.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le 20 de décembre.

J'AI peur, mon ancien ami, de ne vous avoir pas remercié de la deſcription du presbytère. Je crois que *Corneille* aurait mieux réuſſi s'il avait eu votre Launai à peindre; il lui fallait de beaux ſujets. *Cinna* inſpirait mieux que *Pertharite*.

Ce *Corneille* m'a coûté tant de ſoins, il a fallu écrire tant de lettres, envoyer tant de paquets à l'académie, que je ne ſais plus où j'en ſuis; la correſpondance a pris tout mon temps. Il ſe pourrait très-bien que je ne vous euſſe point écrit: ſi j'ai fait cette faute, pardonnez-la-moi.

Nous allons poſer bientôt les fondemens du petit mauſolée que nous élevons à la gloire de votre concitoyen, du père de notre théâtre, de ce théâtre que maître *le Dain* et maître *Fleuri* veulent abſolument excommunier; de ce théâtre qui peut-être eſt la ſeule choſe qui diſtingue la France des autres nations; de ce théâtre dont on adore les actrices qu'enſuite on jette à la voierie, etc.

Enfin mademoiſelle *Corneille* a lu le Cid; c'eſt déjà quelque choſe. Vous ſavez que nous l'avons priſe au berceau. Nous comptons qu'elle jouera, ce printemps, *Chimène* ſur notre théâtre de Ferney; elle ſe tire déjà très-bien du comique. Il y a de quoi en faire une *Dangeville*. Elle joue des endroits à faire mourir de rire; et, malgré cela, elle ne déparera pas le tragique.

1761. Sa voix eſt flexible, harmonieuſe et tendre : il eſt juſte qu'il y ait une actrice dans la maiſon de *Corneille*.

Pour madame *Denis*, c'eſt bien dommage qu'elle n'exerce pas ce talent plus ſouvent ; elle eſt admirable dans quelques rôles : mais il eſt plus aiſé de bâtir un théâtre que de trouver des acteurs. J'aimerais mieux avoir un procès à ſolliciter, que des acteurs à raſſembler. C'eſt beaucoup d'avoir trouvé quelquefois au pied des Alpes de quoi compoſer une aſſez bonne troupe. J'ai pris le parti de me bien amuſer ſur la fin de ma vie, de faire à la fois les pièces, le théâtre et les acteurs ; cela fait une vie pleine, pas un moment de perdu.

DIEU a eu pitié de moi, mon cher et ancien ami. Réjouiſſez-vous tant que vous pourrez ; tout ce qui n'eſt pas plaiſir eſt pitoyable. Etes-vous à Paris ? êtes-vous à Launai ? en quelque endroit que vous ſoyez, je vous aime de tout mon cœur.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de décembre.

C'EST pour le coup que nous rirons aux anges. Qu'il arrive de plaiſantes choſes dans la vie ! comme tout roule, comme tout s'arrange ! Mes divins anges, ſi c'eſt un honnête homme, comme il l'eſt ſans doute, puiſqu'il s'eſt adreſſé à vous,

l n'a qu'à venir, son affaire est faite; il se trouvera que son marché sera meilleur qu'il ne croit. 1761.
Cornélie-chiffon aura au moins quarante à cinquante mille livres de l'édition de *Pierre*; je lui en assure vingt mille; je lui ai déjà donné une petite rente; le tout fera un très-honnête mariage de province, et le futur aura la meilleure enfant du monde, toujours gaie, toujours douce, et qui saura, si je ne me trompe, gouverner une maison avec noblesse et économie. Nous ne pourrions nous en séparer, madame *Denis* et moi, qu'avec une extrême douleur: mais je me flatte que le mari fera sa maison de la nôtre.

Malgré tout cela, il m'est impossible d'aimer Héraclius, je vous l'avoue. Je crois vous avoir cité madame *du Châtelet* qui ne pouvait souffrir cette pièce, dans laquelle il n'y a pas un sentiment qui soit vrai, et pas douze vers qui soient bons, et pas un événement qui ne soit forcé. J'ai ce genre-là en horreur; les Français n'ont point de goût. Est-il possible qu'on applaudisse Héraclius quand on a lu, par exemple, le rôle de *Phèdre?* est-ce que les beaux vers ne devraient pas dégoûter des mauvais? et puis, s'il vous plait, qu'est ce qu'une tragédie qui ne fait pas pleurer? Mais je commente *Corneille*: oui, qu'il en remercie sa nièce.

Au reste, le futur doit être convaincu que jamais la future ne fera Héraclius, ni même ne l'entendra; elle en est extrêmement loin: c'est une bonne enfant. Le futur n'a qu'à venir. Notre embarras sera de bien loger notre nouveau ménage; car j'ai fait bâtir un petit château où

1761. une jeune fille est fort à son aise, et où monsieur et madame seront un peu à l'étroit. Il serait plaisant que ce capitaine de chevaux fût un philosophe de vingt-quatre ans, qui vint vivre avec nous, et qui sût rester dans sa chambre ! Enfin j'espère que DIEU bénira cette plaisanterie.

Divins anges, nous ferons quatre qui baiserons le bout de vos ailes.

Et le roi d'Espagne ? le roi d'Espagne ?

LETTRE CXXVIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Aux Délices, 23 de décembre.

MONSIEUR,

JE dépêche à M. le comte de *Kaunitz* un gros paquet à votre adresse. Il contient un volume de l'Histoire de *Pierre le grand*, imprimé avec les corrections au bas des pages, et les réponses à des critiques. Votre Excellence jugera aisément des unes et des autres. J'en garde un double par devers moi. Quand vous aurez examiné à votre loisir ces remarques qui sont très lisibles, vous me donnerez vos derniers ordres, et ils seront exactement suivis. J'ai réformé, avec la plus scrupuleuse exactitude, les nouveaux chapitres qui doivent entrer dans le second volume, et je me suis conformé à vos remarques sur ces premiers chapitres, en attendant vos ordres sur ceux qui commencent par le procès du czarovitz, et qui finissent à la guerre

de

le Perse. Il restera alors très-peu de chose à
aire pour achever tout l'ouvrage, et pour le ren- 1761.
dre moins indigne de paraître sous vos auspices.
e suis persuadé que vous ne voulez pas que
'entre dans les petits détails qui conviennent
peu à la dignité de l'histoire, et que votre in-
ention a été toujours d'avoir un grand tableau
qui présentât l'empereur *Pierre* dans un jour tou-
ours lumineux. L'auteur d'une histoire parti-
culière de la marine peut dire comment on a
construit des chaloupes, et compter les cordages;
'auteur d'une histoire des finances peut dire ce
que valait un altin, en 1600, et ce qu'il vaut
aujourd'hui; mais celui qui présente un héros
aux nations étrangères, doit le présenter en
grand, et le rendre intéressant pour tous les
peuples; il doit éviter le ton de la gazette
et le ton du panégyrique. Je suis convaincu
que vous ne pouvez penser autrement. J'ai eu
l'honneur, Monsieur, de vous écrire plusieurs
lettres; je me flatte que vous les avez reçues,
et que vous avez accepté l'hommage que je vous
offre d'une tragédie nouvelle que nous repré-
senterons en société, le printemps prochain,
dans mon petit château de Ferney. J'aurai la
consolation de dire au public tout ce que je
pense de votre personne. Je vous souhaite d'heu-
reuses et de nombreuses années; je serai, pen-
dant celles où je vivrai, avec le plus tendre et
le plus respectueux attachement, etc.

1761.

LETTRE CXXIX.

A MADAME

LA COMTESSE DE BASSEWITZ

Aux Délices, 25 de décembre.

MADAME,

Vous m'inspirez autant d'étonnement que de reconnaissance. Non-seulement vous écrivez des lettres charmantes à la barbe des houssards noirs, mais vous écrivez des mémoires qui méritent d'être imprimés; et tout cela dans une langue qui n'est point la vôtre, avec l'exactitude d'un savant, et avec les grâces de nos dames de la cour de *Louis XIV*; car nous n'avons point aujourd'hui de dame que je vous compare.

Je n'ai reçu, Madame, aucune des lettres dont vous me faites l'honneur de me parler. Quand il n'y aurait que ce malheur attaché à la guerre, je la détesterais; c'est être véritablement pillé que de perdre les lettres dont vous m'honorez.

Je n'ai point changé de demeure, je conserve toujours mes Délices auprès de Genéve; elles me seront toujours chères, puisqu'un fils de notre adorable madame la duchesse de *Gotha* a daigné les habiter. Mais, comme j'ai des terres en France dans le voisinage, et que, par les circonstances les plus singulières et les plus heureuses, ces terres sont libres, j'y ai fait bâtir un château assez joli. Si je n'étais que

nevois, je dépendrais trop de Genève; si je 1761.
n'étais que français, je dépendrais trop de la France. Je me suis fait une destinée à moi tout seul, et j'ai acquis cette précieuse liberté après laquelle j'ai soupiré toute ma vie, et sans laquelle je ne crois pas qu'un être pensant puisse être heureux.

Je suis pénétré de vos bontés, Madame; j'ai le réglement ecclésiastique de ce *Pierre le grand* qui savait si bien contenir les prêtres. J'ai son oraison funèbre; et toute oraison funèbre est suspecte. Les matériaux ne me manquent point; mais rien n'approche de vos mémoires. L'aventure de la glace cassée, et la réponse de *Catherine*, sont des anecdotes bien précieuses. On voit bien tout ce que cela signifie, mais il n'est pas encore temps de le dire; les vérités sont des fruits qui ne doivent être cueillis que bien mûrs. Je n'avais jamais entendu parler, Madame, des *Mémoires du baron de Wissen*, qui avait élevé cet infortuné czarovitz; ils doivent être fort curieux. Je vous avoue que je vous aurais la plus grande obligation de vouloir bien me les faire parvenir; j'implore la protection de madame la duchesse de *Gotha* pour obtenir cette grâce; vous ne refuserez rien à ce nom. Je souhaite que ce baron *Wissen* ait dit la vérité: il devait bien connaître son élève; mais la vérité qu'il peut dire est bien délicate. On m'ouvre en Russie à deux battans les portes de l'amirauté, des arsenaux, des forteresses et des ports; mais on ne communique guère la clef du cabinet et de la chambre à coucher.

Quand j'ai un peu de santé, Madame, il me

1761. prend une forte envie de faire un tour d'Allemagne, d'aller sur-tout à Gotha, puis à Hambourg, puis à Rostock, et de me présenter en chevalier errant à la porte de Dalvitz ; mais, après ce beau rêve, quand je considère que j'ai bientôt soixante et dix ans, et que je deviens borgne, je reste à ma cheminée, et entre deux poëles, tout plein de la respectueuse et tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Madame, votre, etc.

LETTRE CXXX.

A M. DUCLOS.

Aux Délices, 25 de décembre.

Je présente à l'académie ma respectueuse reconnaissance, de la bonté qu'elle a eue d'examiner mon Commentaire sur les tragédies du grand *Corneille*, et de me donner plusieurs avis dont je profite.

Nous allons commencer incessamment l'édition. Les frères *Cramer* vont donner leur annonce au public ; les noms des souscripteurs seront imprimés dans cette annonce : on y verra l'empereur, l'impératrice-reine et l'impératrice de Russie, qui ont souscrit pour autant d'exemplaires que le roi, notre protecteur. Cette entreprise est regardée, par toute l'Europe, comme très-honorable à notre nation et à l'académie, et comme très-utile aux belles-lettres.

Le nom de *Corneille*, et l'attente où sont tous

es étrangers de ſavoir ce qu'ils doivent admirer ou reprendre dans lui, ſerviront encore à étendre la langue françaiſe dans l'Europe.

L'académie a paru confirmer tous mes jugemens ſur ce qui concerne la langue, et me laiſſe une liberté entière ſur tout ce qui concerne le goût : c'eſt une liberté dont je ne dois uſer qu'en me conformant à ſes ſentimens, autant que je pourrai les bien connaître. Il eſt difficile de s'expliquer entièrement de ſi loin, et en ſi peu de temps.

Dans les premières eſquiſſes que j'eus l'honneur d'envoyer, je remarque dans la Médée de *Corneille* les enchantemens qu'elle emploie ſur le théâtre ; et comme mon Commentaire eſt hiſtorique auſſi-bien que critique, et que je compare les autres théâtres avec le nôtre, je dis que : *Dans la tragédie de Machbet, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakeſpeare, trois ſorcières font leurs enchantemens ſur le théâtre, etc.*

Ces trois ſorcières arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre, avec un grand chaudron dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, diſent-elles, *il eſt temps, il eſt temps* ; elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apoſtrophent le crapaud en criant en refrain, *double, double, chaudron trouble, que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double.* Cela vaut bien les ſerpens qui ſont venus d'Afrique en un moment, et ces herbes que *Médée* à cueillies, le pied nu, en feſant pâlir la lune, et ce plumage noir d'une harpie, etc.

C'eſt à l'opéra, c'eſt à ce ſpectacle conſacré

1761. prend une forte envie de faire un tour d'Allemagne, d'aller sur-tout à Gotha, puis à Hambourg, puis à Rostock, et de me présenter en chevalier errant à la porte de Dalvitz ; mais, après ce beau rêve, quand je considère que j'ai bientôt soixante et dix ans, et que je deviens borgne, je reste à ma cheminée, et entre deux poêles, tout plein de la respectueuse et tendre reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Madame, votre, etc.

LETTRE CXXX.

A M. DUCLOS.

Aux Délices, 25 de décembre.

Je présente à l'académie ma respectueuse reconnaissance, de la bonté qu'elle a eue d'examiner mon Commentaire sur les tragédies du grand *Corneille*, et de me donner plusieurs avis dont je profite.

Nous allons commencer incessamment l'édition. Les freres *Cramer* vont donner leur annonce au public ; les noms des souscripteurs seront imprimés dans cette annonce : on y verra l'empereur, l'impératrice-reine et l'impératrice de Russie, qui ont souscrit pour autant d'exemplaires que le roi, notre protecteur. Cette entreprise est regardée, par toute l'Europe, comme très-honorable à notre nation et à l'académie, et comme très-utile aux belles-lettres.

Le nom de *Corneille*, et l'attente où sont tous

es étrangers de savoir ce qu'ils doivent admirer ou reprendre dans lui, serviront encore à étendre la langue française dans l'Europe. 1761.

L'académie a paru confirmer tous mes jugemens sur ce qui concerne la langue, et me laisse une liberté entière sur tout ce qui concerne le goût : c'est une liberté dont je ne dois user qu'en me conformant à ses sentimens, autant que je pourrai les bien connaître. Il est difficile de s'expliquer entièrement de si loin, et en si peu de temps.

Dans les premières esquisses que j'eus l'honneur d'envoyer, je remarque dans la Médée de *Corneille* les enchantemens qu'elle emploie sur le théâtre; et comme mon Commentaire est historique aussi-bien que critique, et que je compare les autres théâtres avec le nôtre, je dis que: *Dans la tragédie de Machbet, qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de Shakespeare, trois sorcières font leurs enchantemens sur le théâtre, etc.*

Ces trois sorcières arrivent au milieu des éclairs et du tonnerre, avec un grand chaudron dans lequel elles font bouillir des herbes. *Le chat a miaulé trois fois*, disent-elles, *il est temps, il est temps*; elles jettent un crapaud dans le chaudron, et apostrophent le crapaud en criant en refrain, *double, double, chaudron double, que le feu brûle, que l'eau bouille, double, double.* Cela vaut bien les serpens qui sont venus d'Afrique en un moment, et ces herbes que *Médée* a cueillies, le pied nu, en fesant pâlir la lune, et ce plumage noir d'une harpie, etc. C'est à l'opéra, c'est à ce spectacle consacré

aux fables; que ces enchantemens conviennent,
1761. et c'est là qu'ils ont été le mieux traités.

Voyez dans *Quinault*, supérieur en ce genre:

Esprits malheureux et jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous dont la fureur inhumaine,
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux;
Démons, préparez-vous à seconder ma haine;
Démon préparez-vous
A venger mon courroux.

Voyez, en un autre endroit, ce morceau encore plus fort que chante *Médée*:

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle;
Voyez le jour pour le troubler:
Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prenne soin de vous rassembler.
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables,
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés.
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Ce seul couplet est peut-être un chef-d'œuvre; il est fort et naturel, harmonieux et sublime.

Obſervons que c'eſt-là ce *Quinault* que *Boileau* affectait de mépriſer, et apprenons à être juſtes. 1761.

J'ai l'attention de préſenter ainſi aux yeux du lecteur des objets de comparaiſon, et je préſume que rien n'eſt plus inſtructif. Par exemple, *Maxime* dit :

Vous n'aviez point tantôt ces agitations,
Vous paraiſſiez plus ferme en vos intentions,
Vous ne ſentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les ſent auſſi que quand le coup approche,
Et l'on ne reconnaît de ſemblables forfaits
Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
L'ame, de ſon deſſein juſqu'alors poſſédée, etc.

Shakeſpeare, ſoixante ans auparavant, avait dit la même choſe, dans les mêmes circonſtances; *Brutus*, ſur le point d'aſſaſſiner *Céſar*, parle ainſi :

„ Entre le deſſein et l'exécution d'une choſe „ ſi terrible, tout l'intervalle n'eſt qu'un rêve „ affreux. Le génie de Rome et les inſtrumens „ mortels de ſa ruine ſemblent tenir conſeil dans „ notre ame bouleverſée. Cet état funeſte de „ l'ame tient de l'horreur de nos guerres civiles. „

Je mets ſous les yeux ces objets de comparaiſon, et je laiſſe au lecteur à juger.

J'avais oublié d'inférer, dans mes remarques envoyées à l'académie, une anecdote qui me paraît curieuſe. Ce dernier maréchal de *la Feuillade*, homme qui avait dans l'eſprit les ſaillies les plus lumineuſes, étant dans l'orcheſtre à une repréſentation de Cinna, ne put ſouffrir ces vers d'*Auguſte* :

1761. Mais tu ferais pitié, même à ceux que j'irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as su plaire, etc.

„ Ah! dit-il, voilà qui me gâte toute la beauté „ du *soyons amis*, *Cinna*. Comment peut-on „ dire, *soyons amis*, à un homme qu'on ac„ cable d'un si profond mépris. On peut lui „ pardonner pour se donner la réputation de „ clémence, mais on ne peut l'appeler *ami*; „ il fallait que *Cinna* eût du mérite, même aux „ yeux d'*Auguste*. „

Cette réflexion me parut aussi juste que fine, et j'en fais juge l'académie.

Cette considération sur le personnage de *Cinna* me ramène ici à l'examen de son caractère. Je pense, avec l'académie, que c'est à *Auguste* qu'on s'intéresse pendant les deux derniers actes; mais certainement, dans les premiers, *Cinna* et *Emilie* s'emparent de tout l'intérêt; et, dans la belle scène de *Cinna* et d'*Emilie*, au premier acte où *Auguste* est rendu exécrable, tous les spectateurs deviennent autant de conjurés au récit des proscriptions. Il est donc évident que l'intérêt change dans cette pièce, et c'est probablement par cette raison qu'elle occupe plus l'esprit qu'elle ne touche le cœur.

Nota benè, c'est presque le seul endroit où je me sois écarté du sentiment de l'académie, et j'ai pour moi quelques académiciens que j'ai consultés.

Les remords tardifs de *Cinna* me font toujours beaucoup de peine; je sens toujours que ces

remords me toucheraient bien davantage, si, dans la conférence avec *Auguste*, *Cinna* n'avait pas donné des conseils perfides, s'il ne s'était pas affermi ensuite dans cette même perfidie. J'aime les remords après un grand crime conçu par enthousiasme, cela me paraît dans la nature, et dans la belle nature; mais je ne puis souffrir des remords après la plus lâche fourberie, ils ne me paraissent alors qu'une contradiction. 1761.

Je ne parle ici que pour la perfection de l'art, c'est le but de tous mes commentaires; la gloire de *Corneille* est en sureté. Je regarde Cinna comme un chef-d'œuvre, quoiqu'il ne soit pas de ce tragique qui transporte l'ame et qui la déchire; il l'occupe, il l'élève. La pièce a des morceaux sublimes; elle est régulière, c'en est bien assez.

J'ai été un peu sévère sur Héraclius; mais j'envoie à l'académie mes premières pensées, afin de les rectifier, M. *Mayans y Siscar*, éditeur de *Don Quichotte* et de la *Vie de Cervantes*, prétend que l'Héraclius espagnol est bien antérieur à l'Héraclius français; et cela est bien vraisemblable, puisque les Espagnols n'ont daigné rien prendre de nous, et que nous avons beaucoup puisé chez eux: *Corneille* leur a pris le Menteur, la Suite du Menteur, Don Sanche.

Je demande permission à l'académie d'être quelquefois d'un avis différent de nos prédécesseurs qui donnèrent leur sentiment sur le Cid. Elle m'approuvera, sans doute, quand je dis que fuir est d'une seule syllabe, quoiqu'on ait décidé autrefois qu'il était de deux. J'excuse ce vers:

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

1761. Je trouve ce vers beau; la race y est personnifiée, et en ce cas son front peut rougir.

J'approuve ces vers:

Mon ame est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

L'académie y trouve une contradiction; mais il me paraît que ces deux vers veulent dire: *Je suis satisfait, je suis vengé, mais je l'ai été trop aisément*; et je demande alors où est la contradiction. On a condamné *instruisez-le d'exemple*; je trouve cette hardiesse très heureuse. *Instruisez-le par exemple*, serait languissant; c'est ce qu'on appelle *une expression trouvée*, comme dit *Despréaux*. J'ai osé imiter cette expression dans la Henriade:

Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros

et cela n'a révolté personne.

Je prends aussi la liberté d'avoir quelquefois un avis particulier sur l'économie de la pièce. Ceux qui rédigèrent le jugement de l'académie disent qu'il y aurait eu, sans comparaison, moins d'inconvénient dans la disposition du Cid, de feindre, contre la vérité, que le comte ne fût pas trouvé à la fin véritable père de *Chimène*; ou que, contre l'opinion de tout le monde, il ne fût pas mort de sa blessure.

Je suis très sûr que ces inventions, d'ailleurs communes et peu heureuses, auraient produit un mauvais roman sans intérêt. Je souscris à une autre proposition; c'est que le salut de l'Etat eût dépendu absolument du mariage de *Chimène* et de *Rodrigue*. Je trouve cette idée fort belle,

mais j'ajoute qu'en ce cas il eût fallu changer la constitution du poëme. 1761.

En rendant ainsi compte à l'académie de mon travail, j'ajouterai que je suis souvent de l'avis de l'auteur de *Télémaque*, qui, dans sa lettre à l'académie sur l'éloquence, prétend que *Corneille* a donné souvent aux Romains une enflure et une emphase qui est précisément l'opposé du caractère de ce peuple-roi. Les romains disaient des choses simples, et en fesaient de grandes. Je conviens que le théâtre veut une dignité et une grandeur au-dessus de la vérité de l'histoire; mais il me semble qu'on a passé quelquefois ces bornes.

Il ne s'agit pas ici de faire un commentaire qui soit un simple panégyrique; cet ouvrage doit être à la fois une histoire des progrès de l'esprit humain, une grammaire et une poétique.

Je n'atteindrai pas à ce but, je suis trop éloigné de mes maîtres que je voudrais consulter tous les jours; mais l'envie de mériter leurs suffrages, en me rendant plus laborieux et plus circonspect, rendra peut-être mon entreprise de quelque utilité.

Nota bené que je ne puis me servir dans *le Cid* de l'édition de 1664, parce qu'il faut absolument que je mette sous les yeux celle que l'académie jugea quand elle prononça entre *Corneille* et *Scudéri*.

J'ajoute que, si l'académie voulait bien encore avoir la bonté d'examiner le commentaire sur Cinna, que j'ai beaucoup réformé et augmenté, suivant ses avis, elle rendrait un grand service aux lettres. Cinna est de toutes les pièces de *Corneille* celle que les hommes en place liront le plus dans toute l'Europe, et par con-

1762. cevoir que les remords et la religion fesaient toujours un très-grand effet sur le public; j'ai cru que la singularité du spectacle produirait encore quelque sensation. Je me suis pressé d'envoyer à M. et à madame d'*Argental* la première esquisse. Je n'ai pas imaginé assurément qu'une pièce faite en six jours n'exigeât pas un très-long temps pour la corriger. J'y ai travaillé depuis avec beaucoup de soin; elle a fait pleurer et frémir tous ceux à qui je l'ai lue, et il s'en faut bien encore que je sois content.

Vous voyez, par tout ce long détail, que je fais cas de votre estime, et que vos critiques font autant d'impression sur moi que les louanges de votre sœur. Elle est aussi enthousiasmée de Cassandre que vous en êtes mécontente; mais c'est qu'elle a vu une autre pièce que vous, et qu'une différence de soixante à quatre-vingts vers, répandus à propos, changent prodigieusement l'espèce.

Je ne sais ce qu'est devenu un gros paquet d'amusemens de campagne, que j'avais envoyé à Ornoi, et que j'avais adressé à un intendant des postes. Il y avait un petit livre relié, avec une lettre pour vous, et quelques manuscrits: tout cela était très-indifférent; mais apparemment le livre relié fit retenir le paquet. J'ai appris depuis qu'il ne fallait envoyer par la poste aucun livre relié: on apprend toujours quelque chose en ce monde.

Vous ne m'avez pas dit un mot de l'alliance avec l'Espagne. Je vois que, vous et moi, nous sommes napolitains, siciliens, catalans; mais je ne vois pas que l'on donne encore sur

les oreilles aux Anglais, et c'eſt là le grand point. 1762.

Revenons au tripot. Vous allez donc bientôt voir Zulime ? Je vous avoue que je fais plus de cas d'une ſcène de Caſſandre que de tout Zulime. Elle peut réuſſir, parce qu'on y parle continuellement d'une choſe qui plaît aſſez généralement; mais il n'y a ni invention, ni caractères, ni ſituations extraordinaires; on y aime à la rage; *Clairon* joue, et puis c'eſt tout.

Bonſoir, ma chère nièce; je vous regrette, vous aime, et vous aimerai tant que je vivrai.

On dit que nous aurons *Florian* au printemps: il verra mon égliſe et mon théâtre. Je voudrais vous voir à la meſſe et à la comédie.

LETTRE CXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

9 de janvier.

VRAIMENT, mes chers frères, j'apprends de belles nouvelles! Frère *Thiriot* reſte indolemment au coin de ſon feu, et on va jouer le Droit du ſeigneur tout mutilé, tout altéré; et ce qui était plaiſant ne le ſera plus; et la pièce ſera froide, et elle ſera ſifflée; et frère *Thiriot* en ſera pour ſa mine de féve. Un autre inconvénient qui n'eſt pas moins à craindre, c'eſt qu'on ne prenne votre frère pour le ſieur *Picardet*, de l'académie de Dijon; alors il n'y aurait plus d'eſpérance, et tout ſerait perdu ſans reſſource. Je demande deux choſes très-importantes; la pre-

1762. cevoir que les remords et la religion fesaient toujours un très-grand effet sur le public; j'ai cru que la singularité du spectacle produirait encore quelque sensation. Je me suis pressé d'envoyer à M. et à madame d'*Argental* la première esquisse. Je n'ai pas imaginé assurément qu'une pièce faite en six jours n'exigeât pas un très-long temps pour la corriger. J'y ai travaillé depuis avec beaucoup de soin; elle a fait pleurer et frémir tous ceux à qui je l'ai lue, et il s'en faut bien encore que je sois content.

Vous voyez, par tout ce long détail, que je fais cas de votre estime, et que vos critiques font autant d'impression sur moi que les louanges de votre sœur. Elle est aussi enthousiasmée de Cassandre que vous en êtes mécontente; mais c'est qu'elle a vu une autre pièce que vous, et qu'une différence de soixante à quatre-vingts vers, répandus à propos, changent prodigieusement l'espèce.

Je ne sais ce qu'est devenu un gros paquet d'amusemens de campagne, que j'avais envoyé à Ornoi, et que j'avais adressé à un intendant des postes. Il y avait un petit livre relié, avec une lettre pour vous, et quelques manuscrits: tout cela était très-indifférent; mais apparemment le livre relié fit retenir le paquet. J'ai appris depuis qu'il ne fallait envoyer par la poste aucun livre relié: on apprend toujours quelque chose en ce monde.

Vous ne m'avez pas dit un mot de l'alliance avec l'Espagne. Je vois que, vous et moi, nous sommes napolitains, siciliens, catalans; mais je ne vois pas que l'on donne encore sur

les oreilles aux Anglais, et c'eſt là le grand point. 1762.

Revenons au tripot. Vous allez donc bientôt voir Zulime ? Je vous avoue que je fais plus de cas d'une ſcène de Caſſandre que de tout Zulime. Elle peut réuſſir, parce qu'on y parle continuellement d'une choſe qui plaît aſſez généralement; mais il n'y a ni invention, ni caractères, ni ſituations extraordinaires; on y aime à la rage; *Clairon* joue, et puis c'eſt tout.

Bonſoir, ma chère nièce; je vous regrette, vous aime, et vous aimerai tant que je vivrai.

On dit que nous aurons *Florian* au printemps: il verra mon égliſe et mon théâtre. Je voudrais vous voir à la meſſe et à la comédie.

LETTRE CXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

9 de janvier.

VRAIMENT, mes chers frères, j'apprends de belles nouvelles! Frère *Thiriot* reſte indolemment au coin de ſon feu, et on va jouer le Droit du ſeigneur tout mutilé, tout altéré; et ce qui était plaiſant ne le ſera plus; et la pièce ſera froide, et elle ſera ſifflée; et frère *Thiriot* en ſera pour ſa mine de féve. Un autre inconvénient qui n'eſt pas moins à craindre, c'eſt qu'on ne prenne votre frère pour le ſieur *Picardet*, de l'académie de Dijon; alors il n'y aurait plus d'eſpérance, et tout ſerait perdu ſans reſſource. Je demande deux choſes très-importantes; la pre-

1762. mière, c'est qu'on m'envoye la pièce telle qu'on la jouera; la seconde, qu'on jure à tort et à travers que je n'ai nulle part à cet ouvrage: mon nom est trop dangereux, il réveille les cabales. Il n'y en a point encore de formée contre M. *Picardet*, et M. *Picardet* doit répondre de tout.

Mes chers frères, *interim estote fortes in Lucretio et in philosophiâ.*

J'espère que je contribuerai, avec les Etats de Bourgogne (dont nous avons l'honneur d'être), à donner un vaisseau au roi; mais si les Anglais me le prennent, je ferai contre eux une violente satire.

Frère *V*..... est tout ébahi de recevoir, dans l'instant, une pancarte du roi, adressée aux gardes de son trésor royal, avec un bon, rétablissant une pension que frère *V*....., croyait anéantie depuis douze ans. Que dira à cela *Catherine Fréron?* que dira *le Franc de Pompignan?* *V*..... embrasse les frères.

Qu'est-ce donc que *Zaruema?* quel diable de nom! J'aimerais mieux *Childebrand.*

Je vous prie de me dire où demeure ce pédant de *Crévier*. Est-il recteur, professeur? Je lui dois mille tendres remercimens.

LETTRE CXXXIII.

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de janvier.

Il faut que je faſſe part à mes anges gardiens de ce qui m'arrive ſur terre. Pourquoi M. *Ménard*, premier commis, m'écrit-il? pourquoi m'envoie t-il une pancarte du roi? *Garde de mon tréſor royal, payez comptant a V... bon, Louis.* Il eſt vrai qu'il y a douze ans que j'avais une penſion; mais je l'avais oubliée, et je n'avais pas l'impudence de la demander; je la croyais anéantie. Que veut dire cette plaiſanterie? ne ferait-ce pas un tour de noſſeigneurs de *Choiſeul?* Je ne ſais à qui m'en prendre? mes anges, ne ſeriez-vous point dans la bouteille?

Cependant, renvoyez-moi donc Caſſandre.

1°. Il ne faut pas qu'il ait été complice de l'empoiſonnement d'*Alexandre*.

2°. S'il a donné un coup d'épée à la veuve, c'eſt dans la chaleur du combat; et il en eſt encore plus contrit que ci-devant.

3°. Il aime, et eſt encore plus aimé qu'il n'était, et il en parle davantage dès le premier acte.

4°. *Antigone* a encore plus de raiſon qu'il n'en avait de ſoupçonner *Olimpie* d'être la fille de ſa mère.

5°. *Antigone* traitait trop *Caſſandre* en petit garçon, et cela rendait *Caſſandre* bien moins intéreſſant.

6°. Les lois touchant le mariage ſemblaient

1762. trop faites pour le besoin présent, et il faut les préparer de plus loin.

7°. L'acte quatrième, finissant par *Cassandre* et non par *Antigone*, est bien plus touchant.

8°. L'aspect de *Cassandre* augmentant les maux de nerfs de *Statira*, rend sa mort bien plus vraisemblable.

9°. Bien des gens croient que *Statira*, voyant que sa fille aime *Cassandre*, s'est aidée d'un peu de sublimé.

10°. Des détails plus forts et plus tendres sont quelque chose.

Enfin, on ne peut faire qu'en fesant.

Mais renvoyez moi donc ma guenille, si vous voulez que je baise le bout de vos ailes.

P. S. Mais, M. le comte de *Choiseul*, dites donc à l'Espagne qu'elle envoye cinquante vaisseaux à notre secours. Que voulez-vous que nous fassions avec des complimens?

Gardez-vous d'avoir jamais affaire aux Russes.

Quand vous n'aurez rien à faire, daignez vous informer si le roi mon maître a été proposé jadis à *Elisabeth* l'autocratrice.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 19 de janvier.

Il faut absolument que votre Excellence soit du métier; vous ne pouvez en parler si bien sans en avoir un peu tâté. *Pourceaugnac*, à qui d'ailleurs vous ne ressemblez point, a beau dire qu'il

pris dans les romans qu'il doit être reçu à ses ———
vies justificatifs, on voit bien qu'il a étudié le 1762.
roit. Ce n'est ni en Corse ni à Turin qu'on apprend toutes les finesses de l'art du théâtre. Vous vez mis la main à la pâte; avouez le. Tout esprit que vous avez ne suffit pas pour entrer lans la profondeur de nos mystères: vos réflexions sont une excellente poétique. Soyez très persuadé qu'il n'y a point d'ambassadeur ni de ieutenant général qui en puisse faire autant. Je uis fort aise à présent de ne vous avoir pas envoyé la bonne copie, puisque le brouillon m'a valu une si bonne leçon.

Vous avez très-grande raison, Monsieur, de vouloir que *Cassandre* puisse n'avoir rien à se reprocher auprès d'*Olimpie*. En toute tragédie, comme en toute affaire, il y a un point principal, un centre où toutes les lignes doivent aboutir. Ce centre est ici l'amour de *Cassandre* et d'*Olimpie*: j'avais été assez heureux pour remplir votre objet. Ce n'est point *Cassandre* qui a enlevé *Olimpie* à Babylone, c'est *Antipatre* son père. *Antipatre* vient de mourir; et le premier devoir dont s'acquitte *Cassandre*, c'est de restituer à la fille d'*Alexandre* le royaume de son père dont il se trouve en possession. Il est à la fois innocent devant DIEU, et coupable devant *Statira* et devant *Olimpie*. Il est vrai qu'il a présenté la coupe empoisonnée à *Alexandre*, mais il n'était pas dans le secret de la conspiration; il est vrai qu'il a répandu le sang de *Statira*, mais c'est dans la fureur d'un combat, c'est en défendant son père. Il se trouve enfin dans la situation la plus tragique, amoureux à l'excès

1762. d'une fille dont il eſt l'unique bienfaiteur, meurtrier de la mère, empoiſonneur du père, adorateur de la fille, exécrable à *Statira*, odieux à *Olimpie* qui l'aime, pénétré de remords et de déſeſpoir. Il n'y a perſonne qui ne ſouhaite ardemment qu'*Olimpie* lui pardonne, et *Olimpie* n'oſe lui pardonner. Voilà le fond, voilà le ſujet de la pièce. Elle eſt bien autrement traitée que dans la malheureuſe minute qu'on vous a envoyée par pure mépriſe. Je ſuis tout glorieux d'avoir prévenu preſque toutes vos objections.

Il s'en faut bien, par exemple, que mon grand-prêtre puiſſe être ſoupçonné de prendre aucun parti; car, lorſque *Caſſandre* lui dit:

Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi?

Il répond:

Me préſervent les cieux de paſſer les limites,
Que mon culte paiſible à mon zèle a preſcrites.
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les triſtes paſſions,
Seigneur, ne troublent point nos retraites obſcures.
Au Dieu que nous ſervons nous levons des mains pures:
Les débats des grands rois prompts à ſe diviſer,
Ne ſont connus de moi que pour les apaiſer;
Et nous ignorerions leurs grandeurs paſſagères,
Sans le fatal beſoin qu'ils ont de nos prières.

Enfin, il y a, de compte fait, quatre cents vers dans la pièce qui la changent entièrement, et que vous ne connaiſſez pas. Encore une fois, j'en bénis DIEU, puiſque le quiproquo m'a valu

›s bontés et vos lumières : vous m'enchantez 1762.
: vous m'éclairez. Venez donc voir jouer la ièce; madame l'ambaſſadrice, embelliſſez donc *limpie.* Je vais tâcher de rendre ſon rôle plus ›uchant, pour le rendre moins indigne de vous. e ſuis un bon diable d'hiérophante pénétré, reconnaiſſant, attaché pour ma pauvre vie à vos ›xcellences, *V.*

LETTRE CXXXV.

ı M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 20 de janvier.

MES anges ſont terriblement importunés de leur créature. Leur créature conſidère qu'il faut toujours plus de ſix ſemaines pour rapetaſſer ce qu'on a fait en ſix jours (comme on l'a déjà confeſſé)

En toute tragédie, comme en toute affaire, il y a un point principal d'où d'épend le ſuccès, et auquel tout doit être ſubordonné. Ce point principal, dans l'affaire de *Caſſandre*, eſt qu'il ne ſoit pas odieux au public, et qu'il le ſoit horriblement à *Statira.* Il faut que ſon amour intéreſſe, et, pour qu'il intéreſſe, il ne faut pas qu'on ait le plus léger ſoupçon que ce ſoit un lâche qui ait empoiſonné *Alexandre.* Quelque ſoin que j'aye pris d'écarter cette idée, je vois qu'elle ſe loge dans beaucoup de têtes. Mes anges verront le ſoin que j'ai pris pour prévenir cette fauſſe opinion, par les deux ſcènes ci-jointes. Il me ſemble que ces deux ſcènes écartent

1762 toutes les objections qu'on pourrait faire au rôle de *Cassandre*. Il n'y a plus de reproches à faire qu'à *Antipatre* son père; c'est lui qui fit périr son maître, c'est lui qui emmena *Olimpie* en esclavage; et *Cassandre* a élevé avec des soins paternels la prisonnière de son père. Rien ne peut plus s'opposer à l'intérêt qu'on doit prendre à lui: il a tout réparé, il a tout fait pour mériter *Olimpie*; et c'est, à mon sens, un coup de l'art assez singulier, que l'empoisonneur du père d'*Olimpie*, et le meurtrier de sa mère, mérite d'être aimé de la fille.

Voici une autre affaire bien importante et bien délicate. *Le Kain* se plaint amèrement de ce qu'un nommé *Brisard* veut s'appeler *Marc-Tulle Cicéron*; *le Kain* prétend que c'est lui qui doit être *Cicéron*, mais il ne lui ressemble point du tout. Ce *Cicéron* avait un grand cou, un grand nez, des yeux perçans, une voix sonore, pleine, harmonieuse; toutes ses phrases avaient quatre parties, dont la dernière était la plus longue; il se fesait entendre, du haut de la tribune, jusque dans les derniers rangs des marmitons romains. Ce n'est point là du tout le caractère de mon ami *le Kain*; mais où sont les gens qui se rendent justice? Ce singe de *la Noue* ne me déclarait-il pas une haine mortelle, parce que je lui avais dit que *Dufresne* avait une face plus propre que la sienne à représenter *Orosmane*.

Je ne puis donc flatter *le Kain* dans son goût cicéronien; je m'en remets à la décision de mes anges: c'est aux premiers gentilshommes de la chambre à donner les rôles, un pauvre auteur ne doit jamais se mêler de rien que d'être siflé.

Autre requête à mes anges, concernant le droit du seigneur. On dit qu'on a tout mutilé, tout bouleversé. La pièce sera huée; je vous en avertis. J'écris à frère *Damilaville*; je le prie de m'envoyer la pièce telle qu'on la doit jouer: ce qu'il y a encore de très-important, c'est qu'il faut jurer toujours qu'on ne connaît point l'auteur. Le public cherche à me deviner pour se moquer de moi; je vois cela de cent lieues. 1762.

Mes divins anges, ce n'est pas tout. Renvoyez-moi, je vous prie, tous mes chiffons, c'est-à-dire les deux leçons de cette œuvre des six jours, que je mets plus de six fois six autres jours à reprendre en sous-œuvre. Ou je suis un sot, ou cela sera déchirant, et vous en viendrez à votre honneur. Vous pouvez être sûrs que si je reçois le matin votre paquet, un autre partira le soir pour aller se mettre à l'ombre de vos ailes. Ah! que vous m'avez fait aimer le tripot! Je relisais tout à l'heure une première scène d'un drame commencé et abandonné. Cette première scène me réchauffe; je reprendrai ce drame; mais il faut songer sérieusement à *Pierre I*.

La vie est courte; il n'y a pas un moment à perdre à l'âge où je suis. La vie des talens est encore plus courte. Travaillons tandis que nous avons encore du feu dans les veines.

Je suis content de l'Espagne. Il vaut mieux tard que jamais.

Il y a long-temps que je dis, gare à vous, *Joseph*: je dis aussi, gare à vous, *Luc*.

Aux pieds des anges.

1762.

LETTRE CXXXVI.

A M. DUCLOS.

Aux Délices, 20 de janvier.

Ni le petit mémoire, Monsieur, que vous avez eu la bonté de communiquer à l'académie, ni aucun des commentaires qu'elle a bien voulu examiner, ne sont destinés à l'impression: ce ne sont, je le répète encore, que des doutes et des consultations. Je demande les avis de l'académie, pour pressentir le jugement du public éclairé, et pour avoir un guide sûr qui me conduise dans un travail très-épineux et très-pénible. Non seulement je consulte l'académie en corps, mais je m'adresse à des membres qui ne peuvent assister aux assemblées. M. le cardinal de Bernis, par exemple, a présentement entre les mains mes doutes sur Rodogune, et je vous les enverrai dès qu'il me les aura rendus. Encore une fois, il s'agit d'avoir toujours raison, et je ne peux demander trop de conseils.

Je tâche d'égayer et de varier l'ouvrage par tous les objets de comparaison que je trouve sous ma main; voilà pourquoi je rapporte la chanson des sorcières de *Shakespeare*, qui arrivent sur un manche à balai, et qui jettent un crapaud dans leur chaudron. Il n'est pas mal de rabattre un peu l'orgueil des Anglais, qui se croient souverains du théâtre comme des mers, et qui mettent sans façon *Shakespeare* au-dessus de *Corneille*.

J'ai une chose particulière à vous mander, dont

dont peut-être l'académie ne sera pas fâchée pour l'honneur des lettres. Vous savez que j'avais autrefois une pension ; je l'avais oubliée depuis douze ans, non-seulement parce que je n'en ai pas besoin, mais parce qu'étant retiré et inutile, je n'y avais aucun droit. Sa Majesté, de son propre mouvement, et sans que je pusse m'y attendre, ni que personne au monde l'eût sollicitée, a daigné me faire envoyer un brevet et une ordonnance. Peut-être est-il bon que cette nouvelle parvienne aux ennemis de la littérature et de la philosophie. Je me recommande toujours aux bontés de l'académie, et je vous prie de me conserver les vôtres. 1762.

LETTRE CXXXVII.

A M. THIRIOT.

Aux Délices, 26 de janvier.

Le frère hermite embrasse tendrement les frères de Paris. Il a un peu de fièvre, mais il espère que DIEU le conservera pour être le fléau des fanatiques et des barbares. Ni lui, ni M. *Picardet*, ne sont contens de l'altération du texte du Droit du seigneur; et il espère que, quand il s'agira d'imprimer, le texte sacré sera rétabli dans toute sa pureté.

Je suis enthousiasmé du petit livre de l'inquisition ; jamais l'abbé *Mords-les* n'a mieux mordu, et la préface est un des meilleurs coups de d-nt qu'ait jamais donné *Protagoras*.

Je suis d'ailleurs très-mécontent de frère

1762. *Thiriot*, dont les lettres sont toujours instructives, et qui écrit une fois en six mois. Ce frère aura pourtant, dans six mois, un ouvrage d'un de nos frères de la propagande, qui pourra lui être utile, et faire prospérer la vigne du Seigneur.

Allons donc, paresseux, écrivez-moi donc comment on a reçu la réplique foudroyante de l'abbé de *Chauvelin* aux jésuites.

Quelles nouvelles du tripot de la comédie? qu'elle tragédie jouera-t-on? quelles sottises fait-on? envoyez-moi donc celles de *Piron*, puisque j'ai lu celles de *Gresset*.

LETTRE CXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

26 de janvier.

MES chers frères, je vous remercie, au nom de l'humanité, du *Manuel de l'inquisition*. C'est bien dommage que les philosophes ne soient encore ni assez nombreux, ni assez zélés, ni assez riches pour aller détruire, par le fer et par la flamme, ces ennemis du genre humain, et la secte abominable qui a produit tant d'horreurs.

M. *Picardin* me mande qu'il est assez content du succès du Droit du seigneur: on dit qu'on l'a gâté encore après la première représentation. Il faudrait avoir un peu plus de fermeté, et savoir résister à la première fougue des critiques, qui fait du bruit les premiers jours, et qui se tait à la longue. On ne peut que corriger très-mal quand on corrige sur le champ, et sans con-

ulter l'esprit de l'auteur : cela même enhardit 1762.
es censeurs ; ils critiquent ces corrections faites
la hâte, et la pièce n'en va pas mieux.

Je vais écrire aux frères *Cramer*, et j'enverai, par la poste suivante, les deux exemplaires qu'on demande concernant *le Despotisme oriental*. Ce livre, très-médiocre, n'est point fait pour notre heureux gouvernement occidental. Il prend très-mal son temps, lorsque la nation bénit son roi et applaudit au ministère. Nous n'avons de monstres à étouffer que les jésuites et les convulsionnaires.

M. *Picardin* demande absolument la préface du Droit du seigneur : cela est de la dernière conséquence ; il y a quelque chose d'essentiel à y changer. Je supplie donc qu'on me l'envoye par la première poste, et M. *Picardin* la renverra incontinent.

On n'a point reçu de lettre de frère *Thiriot* ; cela n'a pas trop bon air ; il devait, ce me semble, montrer un peu plus de sensibilité.

J'embrasse tendrement tous les frères. S'ils ne dessillent pas les yeux de tous les honnêtes gens, ils en répondront devant DIEU. Jamais le temps de cultiver la vigne du Seigneur n'a été plus propice. Nos infames ennemis se déchirent les uns les autres ; c'est à nous à tirer sur ces bêtes féroces pendant qu'elles se mordent, et que nous pouvons les mirer à notre aise.

Soyez persévérans, mes chers frères, et priez DIEU pour moi qui ne me porte pas trop bien. Elevons nos cœurs à l'Eternel. *Amen*.

LETTRE CXXXIX.

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 26 de janvier.

O Mes anges! je vous remercie d'abord vous et M. le comte de *Choiseul*, de l'éclairciſſement que je reçois ſur les propoſitions de mariage faites, en 1725, entre deux têtes couronnées. Je vous prie de dire à M. le comte de *Choiſeul* qu'un jour le maréchal *Keit* me diſait : *Ah! Monſieur, on ment, dans cette cour-là, encore plus que dans la cour de Rome.*

Mais vous m'avouerez que ſi les Scythes ſavent mentir, ils ſavent encore mieux ſe battre, et qu'ils deviennent un peuple bien redoutable. Je ſuis leur ſerviteur, comme vous ſavez, et un peu le favori du favori; mais j'avoue qu'ils mentent beaucoup, et je ne l'avoue qu'à mes anges.

Il eſt fort difficile de trouver à préſent les ſermons du rabbin *Akib*; on tâchera d'en faire venir de Smyrne inceſſamment.

A l'égard du capitaine de chevaux, ſi fiançailles ne ſont pas épouſailles, déſir paſſager n'eſt pas fiançailles; on attendra tranquillement que DIEU et le haſard mettent à fin cette belle aventure.

Je vais tâcher, tout malingre que je ſuis, d'écrire un mot à M. le préſident de *la Marche*, et le remercier de ſon beau zèle pour mon nom. Vous devriez bien le détourner du malheureux penchant qu'il ſemble avoir encore pour cette

ecte abominable, contre laquelle le rabbin *Akib* 1762.
semble porter de si justes plaintes.

Les jésuites et les jansénistes continuent à se déchirer à belles dents ; il faudrait tirer à balles sur eux tandis qu'ils se mordent, et les aider eux-mêmes à purger la terre de ces monstres. Vous me trouverez peut-être un peu sévère dans ce moment, mais c'est que la fièvre me prend, et je vais me coucher pour adoucir mon humeur.

Je vous demande en grâce, mes divins anges, de me renvoyer mes deux Cassandre, et si la fièvre me quitte, vous aurez bientôt un Cassandre selon vos désirs. Mille tendres respects.

Encore un mot, tandis que j'ai le sang en mouvement. Je suis douloureusement affligé qu'on ait retranché l'homme qui paye noblement quand il perd une gageure (*), et la réponse délicieuse à mon gré, *ai-je perdu?* Nous nous gardons bien, sur notre petit théâtre, de supprimer ce qui est si fort dans la nature ; car nous n'avons point le goût sophistiqué comme on l'a dans Paris, et nos lumières ne sont point obscurcies par la rage de critiquer mal à propos, comme c'est la mode chez vous, à une première représentation. Il faut avoir le courage de résister à ces premières critiques, qui s'évanouissent bientôt.

Je crois que ce qui me donne la fièvre est qu'on ait retranché, dans Zulime, le *j'en suis indigne* du cinquième acte, qui fait chez nous le plus grand effet, et qui vaut mieux que *eh bien, mon père !* dans Tancrède. Puisqu'on

(*) Dans le Droit du seigneur.

1762 m'a ôté ce trait de la pièce, qui eſt le meilleur, je n'ai plus qu'à mourir, et je meurs (du moins je me couche). Adieu.

LETTRE CXL.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

Aux Délices, 27 de janvier.

Il y a, Monſeigneur, une prodigieuſe différence, comme vous ſavez, entre vous et *votre* chétif ancien ſerviteur. Vous êtes frais, brillant, vous avez une ſanté de général d'armée, et je ſuis un pauvre diable d'hermite, accablé de maux, et ſurchargé d'un travail ingrat et pénible; c'eſt ce qui fait que votre ſerviteur vous écrit ſi rarement. Je me flatte bien que notre doyen a fait l'honneur à l'académie de lui préſenter notre Dictionnaire. Je le crois fort bon: ce n'eſt pas parce que j'y ai travaillé; mais c'eſt qu'il eſt fait par mes confrères.

Je vous exhorte à voir le Droit du ſeigneur, qu'on a follement appelé l'Ecueil du ſage. On dit qu'on en a retranché beaucoup de bonnes plaiſanteries, mais qu'il en reſte aſſez pour amuſer le ſeigneur de France qui a le plus uſé de ce beau droit. Si vous veniez dans nos déſerts, vous me verriez jouer le bailli, et je vous aſſure que vous recevriez madame *Denis* et moi dans la troupe de ſa Majeſté. On dit qu'on a donné des Etrennes aux ſots. Aſſurément ces étrennes-là ne vous ſont pas dédiées;

mais s'il fallait envoyer ce petit préfent à tous ceux pour qui il eft fait, il n'y aurait pas affez de papier en France. Je vous avertis que mademoifelle *Corneille* eft une laideron extrêmement piquante, et que, fi vous voulez jouir du droit du feigneur avant qu'on la marie, il faut faire un petit tour aux Délices; mais malheureufement les Délices ne font pas fur le chemin du Bec d'Ambaye. 1762.

Je crois *Luc* extrêmement embarraffé. Vous favez qui eft *Luc:* cependant il fait toujours de mauvais vers, et moi auffi. Agréez mon éternel et tendre refpect.

LETTRE CXLI.

A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

Je m'étais trompé, mon frère; ce n'était point *le Defpotifme oriental* que j'avais lu en manufcrit. Je viens de lire votre imprimé; il y a de l'érudition et du génie. Il eft vrai que ce fyftême reffemble un peu à tous les autres; il n'eft pas prouvé; on y parle trop affirmativement quand on doit douter, et c'eft malheureufement ce qu'on reproche à nos frères.

D'ailleurs je fuis très fâché du titre; il indifpofera beaucoup le gouvernement, s'il vient à fa connaiffance. On dira que l'auteur veut qu'on ne foit gouverné ni par DIEU ni par les hommes; on fera irrité contre *Helvétius* à qui le livre eft

1762. dédié. Il ſemble que l'auteur ait tâché de réunir les princes et les prêtres contre lui ; il faut tâcher de faire voir, au contraire, que les prêtres ont toujours été les ennemis des rois. Les prêtres, il eſt vrai, ſont odieux dans ce livre, mais les rois le ſont auſſi. Ce n'eſt pas le but de l'auteur, mais c'eſt malheureuſement le réſultat de ſon ouvrage. Rien n'eſt plus dangereux ni plus mal-adroit. Je ſouhaite que le livre ne faſſe pas l'effet que je crains ; les frères doivent toujours reſpecter la morale et le trône. La morale eſt trop bleſſée dans le livre d'*Helvétius*, et le trône eſt trop peu reſpecté dans ce livre qui lui eſt dédié.

Les frères feraient bien abandonnés de DIEU s'ils ne profitaient pas des heureuſes circonſtances où ils ſe trouvent. Les janſéniſtes et les moliniſtes ſe déchirent et découvrent leurs plaies honteuſes ; il faut les écraſer les uns par les autres, et que leur ruine ſoit le marche-pied du trône de la vérité.

J'embraſſe tendrement les frères en *Lucrèce*, en *Cicéron*, en *Socrate*, en *Marc-Antonin*, en *Julien*, et en la communion de tous nos ſaints patriarches.

LETTRE

1762.

LETTRE CXLII.

A MADAME DE FONTAINE.

Janvier.

MA chère nièce, ſans doute j'irai vous voir ſi vous ne venez pas chez moi; mais il faut conduire l'édition de *Corneille*, qui eſt commencée. En voilà pour un an. Je vous renverrai Caſſandre dès que ceux à qui je l'ai confié me l'auront rendu; il eſt juſte que vous l'ayez entre les mains. Vous verrez ſi chaque acte ne forme pas un tableau que *Vanloo* pourrait deſſiner.

On a mutilé, eſtropié trois actes du Droit du ſeigneur, ou l'Ecueil du ſage, à la police; c'eſt le bon homme *Crébillon* qui a fait ce carnage, croyant que ces gens-là étaient mes ſujets. Il faut permettre à *Crébillon* le radotage et l'envie; le bon homme eſt un peu fâché qu'on ſe ſoit enfin aperçu qu'une partie carrée ne ſied point du tout dans Électre.

Je voudrais, pour la rareté du fait, que vous euſſiez lu ou que vous luſſiez ſon Catilina que madame de *Pompadour* protégea tant, par lequel on voulut m'écraſer, et dont on ſe ſervit pour me faire avaler des couleuvres dont on n'aurait pas régalé *Pradon* C'eſt ce qui me fit aller en Pruſſe, et ce qui me tient encore éloigné de ma patrie J'ai connu parfaitement de quel prix ſont les éloges et les cenſures de la multitude, et je finis par tout mépriſer.

Le Droit du ſeigneur n'a été livré aux comédiens que pour procurer quelque argent à *Thi-*

1762 *riot* qui n'en dira pas moins du mal de moi à la première occasion, quand mes ennemis voudront se donner ce plaisir-là. Il doit avoir *la* moitié du profit, et un jeune homme qui m'a bien servi doit avoir l'autre.

Mon impératrice de Russie est morte; et, par la singularité de mon étoile, supposé que j'aye une étoile, il se trouve que je fais une très grande perte.

Je vous embrasse le plus tendrement du monde, et votre gros garçon.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

1 de février.

QUELS diables d'anges! Je reçois le paquet avec ma romancine. Vraiment, comme on me lave la tête! La poste va partir: je dicte à la fois ma réponse, et j'écris ma justification dans mon lit, où je suis assez malade.

Mes divins anges, vous ne savez ce que vous dites. Faites-vous représenter la lettre à *Duchesne*, et vous verrez que je n'ai pas tort, et le cœur vous saignera de m'avoir grondé.

Plus j'y pense, plus je crois ne lui avoir point donné positivement permission d'imprimer Zulime; ou ma vieillesse et mes travaux m'ont fait perdre la mémoire, ou il y a dans la lettre ces propres mots:

„ M. de *V*. vous donnera volontiers la per„ mission que vous demandez; mais il croit qu'il

faudrait y ajouter quelques morceaux de littérature, etc. ». 1762.

La lettre, ce me semble, n'était qu'un compliment, une recommandation auprès de ceux qui sont les dépositaires de l'ouvrage. Je ne doute pas que vous ne vous soyez fait représenter la lettre, et que vous n'ayez jugé selon votre grande prudence et équité ordinaire. Au reste, c'est un bien mince présent pour *le Kain* et mademoiselle *Clairon*; et en effet, la pièce ne se vendra guère sans quelques morceaux de littérature intéressans, qui piquent un peu la curiosité. Comment, d'ailleurs, la donner au public? sera-ce avec les coupures qu'on y a faites? Ces coupures font toujours du dialogue un propos interrompu. Ces nuances délicates échappent aux spectateurs, et sont remarquées avec dégoût par les yeux sévères du lecteur; d'où il arrive que le pauvre auteur est justement vilipendé par les *Frérons*, sans que personne prenne le parti du pauvre diable.

Le métier est rude, mes anges; je mets à vos pieds Cassandre. Voilà comme nous jouerons la pièce sur notre théâtre de Ferney, et le grand-prêtre aura plus d'onction que *Brisard*.

Ce qui me fâche, c'est que voilà la czarine morte. J'y perds un peu, mais je me console: les têtes couronnées et les libraires m'ont toujours joué quelques tours. Nous verrons quelle sera la face du Nord, cela m'intéresse beaucoup; et d'ailleurs, en qualité de feseur de tragédies, j'aime beaucoup les péripéties.

Vous allez donc ressusciter Rome sauvée Que dira notre bon homme *Crébillon*? Il deman-

———dera qu'on joue ſon Catilina qui *a fait aſſaſ-*
1762. *ſiner Nonnius cette nuit*, et qui veut qu'un chef de parti ſoit bien imprudent, et débite ſur-tout des vers à la diable. Il eſt plaiſant que ce galimatias ait réuſſi en ſon temps. Notre nation eſt folle, mais je lui pardonne : on ne feſait ſemblant d'aimer Catilina que pour me faire enrager. Madame de *Pompadour* et le bon homme *Tournemine* appelaient *Crébillon*, *Sophocle*, et moi on m'accablait de lardons. Oh, le bon temps que c'était !

Je reprends la plume pour vous dire que je ne ſais plus comment faire avec Don Pèdre. Du grand, du noble, du furieux, j'en trouve ; du pathétique qui arrache des larmes, je n'en trouve point. Il faut ou déchirer le cœur ou ſe taire. Je n'aime, ſur le théâtre, ni les églogues ni la politique. Cinq actes demandent cinq grands tableaux ; ils ſont dans Caſſandre. Croyez-moi, faites jouer Caſſandre quand vous n'aurez rien à faire, cela vous amuſera.

Mes chers anges, je n'en peux plus ; ne me tuez pas. Je ne ſais ce que je deviendrai. J'ai ſur les bras l'édition de *Corneille*, qu'on commença hier, et toujours un peu de fièvre. J'ai bien peur que les dernières pièces de *Pierre Corneille* ne ſe paſſent de commentaire et du commentateur.

Vivez, mes anges, et réjouiſſez-vous.

LETTRE CXLIV.

1762.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

Aux Délices, 2 de février.

VOUS envoyez, Monſieur, une paire de lunettes à un aveugle, et un violon à un manchot. Je ſens tout le prix de vos bontés et de votre ſouvenir, tout indigne que j'en ſuis. Heureux ceux qui ont *as triplex* à l'eſtomac, et qui pourront manger de vos excellentes mortadelles, qui reſſemblent au *phallum* des Egyptiens! heureux les intrépides goſiers qui avaleront votre roſſolis! Je vais déclarer au grand médecin *Tronchin* qu'il faut abſolument qu'il me guériſſe, et que j'aye ma part du plaiſir de mes convives. Il s'écrient tous: *Ah! la bonne choſe que ce ſauciſſon! donnez-moi encore un petit coup de ce roſſolis.* Et moi, je ſuis là comme l'eunuque du ſérail, qui voit faire et qui ne fait rien. J'ai donné votre recette au cuiſinier. Vous dites très-agréablement que le docteur *Bianchi* n'en a pas de meilleure. Ah! Monſieur, je vous crois, et je crois même que tous les médecins du monde ſont dans le cas de M. *Bianchi.*

Si je peux guérir, je viendrai à votre beau théâtre. Il eſt bien triſte pour moi de n'être pas témoin de l'honneur que vous faites aux lettres.

Quand notre peintre de la nature honorera mes petits pénates de ſa préſence, il verra mon théâtre achevé; et nous pourrons jouer devant lui; mais il faudrait jouer ſes pièces. Je pour-

1762. rais tout au plus faire le vieux *Pantalon Bisognosi.* J'ai quelquefois deux ou trois heures de bon dans la journée, c'est-à-dire deux ou trois heures où je ne souffre pas beaucoup. Je les consacrerai à M. *Goldoni*; et, si j'avais de la santé, je le mènerais à Paris avant de faire mon voyage plus long.

Je ne laisse pas de travailler, tout malade que je suis: je broche des comédies dans mon lit; et quand j'ai fait quelque scène dans ma tête, je la dicte, j'envoie la pièce à Paris, on la joue; les comédiens gagnent beaucoup d'argent, et ne me remercient seulement pas. On en joue une actuellement dont le sujet est le droit qu'avaient autrefois les seigneurs de coucher avec les nouvelles mariées, le premier jour de leurs noces. On dit qu'il y a du comique et de l'intérêt dans cette pièce; elle réussit beaucoup; mais je n'en suis pas juge, parce que c'est moi qui l'ai faite. J'aurai l'honneur de vous l'envoyer dès qu'elle aura été imprimée.

In tanto l'amo, l'onoro, la riverisco, la ringrazio.

LETTRE CXLV.

A M. DAMILAVILLE.

4 de février.

MON cher frère saura que je lui ai écrit toutes les postes, que j'ai déterré les deux exemplaires de l'oriental avec les sentimens du curé (*),

(*) *Meslier.*

dont j'ai fait trois envois à trois postes différentes. Je suis frère fidelle, et frère exact. 1762.

M. *Picardin*, de l'académie de Dijon, attend toujours, avec grande impatience, le Droit du seigneur, tel qu'on l'a châtré et mutilé. Il me le prêtera, et nous le jouerons incontinent à Ferney sur un très-joli théâtre. Et si jamais frère *Thiriot*, qui n'est pas retenu par le vingtième, et qui n'a rien à faire, vient voir nos petites drôleries, il trouvera peut-être que mademoiselle *Clairon* ne désavouerait pas madame *Denis* pour son élève, et que mademoiselle *Corneille* pourrait passer pour celle de mademoiselle *Dangeville*.

M. *Picardin* vous prie très-instamment, mon cher frère, de continuer vos bontés à cet Ecueil du sage. Il ne ferait peut-être pas mal de faire mettre, dans l'*Avant-coureur*, qu'on s'est trompé quand on m'a attribué cet ouvrage, et qu'on n'est point du tout sûr qu'il soit de moi. Cela servirait à dérouter le public que les grands politiques doivent toujours tromper.

M. *Picardin* vous supplie de faire deux lots du produit de l'histrionage; l'un sera pour le cher frère *Thiriot*, le plus grand paresseux de la cité; l'autre sera en dépôt chez M. de *Laleu*, notaire, pour être perçu par celui à qui il est promis.

M. *Picardin*, qui a du goût, a été fort irrité que les histrions aient retranché à la fin, *ai-je perdu la gâgeure?* Ce n'est pas la peine de faire une gageure pour n'en pas parler; c'est la discrétion qu'il faut que le marquis paye. On s'est mis, depuis quelque temps, à proscrire le comique de la comédie; c'est-là le sceau de la

1762 décadence du génie. Le goût est égaré dans tous les genres, et il n'appartient qu'à un siècle ridicule de ne vouloir pas qu'on rie.

Je lis toujours avec édification le *Manuel de l'inquisition*, et je suis très-fâché que *Candide* n'ait tué qu'un inquisiteur.

Mandez-moi, je vous prie, mon cher frère, si vous avez reçu tous mes paquets, et engagez tous mes frères à poursuivre *l'inf*.....de vive voix et par écrit, sans lui donner un moment de relâche.

Votre passionné frère *V*.

LETTRE CXLVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

Aux Délices, 6 de février.

Mes anges grondeurs doivent à présent avoir examiné et jugé mon délit. On a écrit à *Gui Duchesne*, qui demeure pourtant au Temple du goût, et on l'a traité comme si sa demeure était dans la maison de maître *Gonin*. En effet, il avait attrapé la pièce du souffleur, moyennant quelques écus et quelques bouteilles. Encore une fois, je me trompe fort, ou ma lettre n'était qu'un compliment.

Ou je me trompe encore, ou Zulime produira peu à *le Kain* et à mademoiselle *Clairon*; et je ne crois pas qu'ils trouvent un libraire qui leur en donne plus de 800 livres, attendu que c'est un ouvrage déjà livré à l'impression, et rapetassé au théâtre.

Si M. *Picardin* ou *Picardet* a fait le Droit du seigneur ou l'Ecueil du sâge, j'ai fait Caſſandre, moi, et ce ſont cinq tableaux pour le ſalon. Coup de théâtre du mariage, premier tableau. 1762.

Statira reconnue et reconnaiſſant ſa fille, ſecond tableau.

Le grand-prêtre mettant les holà ; *Statira* levant ſon voile et pétrifiant *Caſſandre*, troiſième tableau.

Statira mourante, ſa fille à ſes pieds, et *Caſſandre* effaré, quatrième tableau.

Le bûcher, cinquième tableau.

Le tout avec des notes inſtructives au bas des pages, ſur les perſonnages, ſur les initiés, ſur les ſacrés myſtères, ſur la prière d'*Orphée : Etre unique, éternel*, etc., ſur les bûchers, ſur l'uſage où les dames étaient alors de ſe brûler. Voilà de quoi faire une jolie édition avec eſtampes.

Mes divins anges doivent ſe tenir pour dit que je ſuis tiré au ſec, qu'il ne me reſte pas une goutte de ſang dans la veine poétique, pas un eſprit animal.

Pourquoi ne pas donner cinq ou ſix repréſentations de Caſſandre à la mi-carême, et reprendre après Pâques ? On pourrait me rouvrir la veine pendant la quinzaine où le théâtre eſt fermé. Je laiſſe le tout à la diſcrétion de mes anges.

On a commencé l'édition de *Pierre* ; c'eſt une rude et appeſantiſſante beſogne d'être commentateur et éditeur ; cela ne m'arrivera plus.

Vous n'êtes pas aſſez fâchés de la mort de mon impératrice.

1762. Si j'ai fait une sottise avec *Gui Duchesne*,
Dieu fit du repentir la vertu des rimeurs.

Mille tendres respects aux anges.

LETTRE CLXVII.

AU MEME.

8 de février.

NON, mes anges, non jamais M. l'ambassadeur *Chauvelin* ne réussira dans sa négociation auprès du roi *Cassandre* mon maître. Il veut que *Cassandre* ignore qui est *Olimpie*. Alors ressemblance avec Zaïre, alors plus de ce mélange heureux et terrible de remords et d'amour, alors le coup de théâtre du mariage est affaibli, etc. etc. Je ne proposerai jamais ce traité au roi mon maître; il me répondrait qu'on le prendrait pour un imbécille s'il ignorait la naissance de sa captive, tandis qu'un étranger en est informé. Monsieur l'ambassadeur doit savoir qu'il n'en est pas de sa cour comme de la mienne; que nous serrons nos filles; que les étrangers les aperçoivent rarement, et que ce n'est qu'en qualité d'ami de la maison qu'*Antigone* a pu se douter de quelque chose.

N. B. Quiconque lit Cassandre frémit et pleure.
Mais quand je la lis, je transporte, je fais fondre.

Il faut se donner le plaisir de faire jouer trois pièces nouvelles en trois mois.

Vraiment madame *Scaliger* ne borne pas son

goût au théâtre; ſon vaiſſeau pour les verres eſt malheureuſement le plus beau vaiſſeau qui ſoit en France. 1762.

Les Eſpagnols ne ſe preſſent pas, à ce que je vois. Ah, quels lambins!

Je baiſe le bout de vos ailes.

LETTRE CXLVIII.

A MADAME DE FONTAINE, *à Paris.*

8 de février.

MA chère nièce, voilà Caſſandre tel que je l'ai fait lire à M. le cardinal de *Bernis*, à M. le duc de *Villars*, à M. de *Chauvelin*, à des connaiſſeurs, à ceux qui n'ont que de l'inſtinct. Tous l'ont également approuvé.

Je voudrais que vous donnaſſiez un jour à dîner à d'*Alembert* et à *Diderot:* il y a auſſi un *Damilaville*, premier commis du vingtième; c'eſt la meilleure ame du monde, c'eſt mon correſpondant, c'eſt l'intime ami de tous les philoſophes. Vous pourriez mettre mademoiſelle *Clairon* de la fête. Je ne ſais pas ſi on la récitera jamais comme je l'ai lue; j'ai toujours fait frémir et fondre en larmes; mais, comme je me défie de l'illuſion que peut faire un auteur, je l'ai toujours ſoumiſe au jugement des yeux qui ſont plus difficiles que les oreilles.

Je ne vois pas ce qui empêcherait de jouer Caſſandre vers la mi-carême. On ne riſquerait rien; et, en cas de ſuccès, on le reprendrait à la rentrée. En cas de ſifflets on ferait ſes pâques.

1762 Je vous avoue que je me meurs d'envie de voir sur le théâtre un prêtre bon homme, qui fera le contraire du fanatique *Joad*, qui me fait chérir la perſonne d'*Athalie*.

Mais non; je change d'avis, j'abandonne Paris à la comédie italienne réunie avec l'opéra comique contre Cinna et contre Phèdre. Je crois Caſſandre très-ſingulier, très-théâtral, très neuf; c'eſt précisément pour cela que je ne veux pas qu'on le joue.

Je me ſuis aviſé de mettre des notes à la fin de la pièce; ces notes ſeront pour les philoſophes. J'y révèle les ſecrets des anciens myſtères: l'hiérophante me fournit le prétexte d'apprendre aux prêtres à prier DIEU pour les princes, et à ne pas ſe mêler des affaires d'Etat. Je prends vigoureuſement le parti d'*Athalie* contre *Joad*: tout cela m'amuſe beaucoup plus qu'une repréſentation que je ne verrais pas, qui n'eſt pas faite pour les partiſans d'*Arlequin*.

Nous ne perdons point notre temps, comme vous voyez; mais le plus agréable emploi que j'en puiſſe faire eſt de vous écrire.

LETTRE CXLIX.

A M. DAMILAVILLE.

8 de février.

CHER frère, que le Dieu de nos pères m'a donné, liſez cette lettre à cachet volant, et envoyez-la.

Puiſqu'il n'y a eu que neuf repréſentations, il

aut, mon cher frère, en donner tout le profit à rère *Thiriot*; je trouverai d'ailleurs le moyen de écompenser la personne qui devait partager. Je ie vois pas sur quoi l'on s'obstine à me croire 'auteur de l'Ecueil du sage, puisque j'ai tou- ours mandé que je ne le suis pas. Si les comé- liens avaient une certitude que cette piéce est le moi, ils feraient très-fâchés que j'en eusse ibandonné le profit à d'autres qu'à eux. Au 'este, Nanine n'eut pas tant de représentations, :t le Droit du seigneur vaut mieux que Nanine. 17[illegible].

Oh, le bon livre que le *Manuel* des monstres nquisitoriaux! *ut*, *ut est*. Mon frère aura un *Meslier* dès que j'aurai reçu l'ordre: il paraît que mon frère n'est pas au fait. Il y a quinze à vingt ans qu'on vendait le manuscrit de cet ouvrage huit louis d'or. C'était un très-gros in 4°; il y en a plus de cent exemplaires dans Paris. Frère *Thiriot* est très au fait. On ne sait qui a fait l'extrait, mais il est tiré tout entier, mot pour mot, de l'original. Il y a encore beaucoup de personnes qui ont vu le curé *Meslier*: il ferait très-utile qu'on fît une édition nouvelle de ce petit ouvrage à Paris; on peut la faire aisément en trois ou quatre jours. On dit, mes chers frères, qu'on y a imprimé une petite feuille intitulée, *le Sermon du rabbin Akib*. M le duc de *la Vallière*, qui est ramasseur de rogatons, me prie de chercher cette feuille que je ne peux trouver. Il est expédient que mes frères l'envoyent à Versailles, à M. le duc de la *Vallière*. Au reste, il est bien à désirer que le nom du frère hermite ne soit jamais prôné quand il s'agit de petits envois aux frères.

1762. Les frères *Cramer* ſupprimeront ſoigneuſement la préface de l'oriental. *Helvétius* eſt véhémentement ſoupçonné d'avoir fait cet ouvrage. Eſt-il à Paris, frère *Helvétius?*

Je voudrais ſavoir quel eſt l'auteur d'un libelle de l'année paſſée, oublié cette année ci, intitulé, *le Citoyen de Montmartre.*

Que *Socrate*, *Platon*, *Lucrèce*, *Epictète*, *Marc-Antonin*, *Julien*, *Bayle*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*, *Midleton*, aient tous mes chers frères en leur ſainte et digne garde!

LETTRE CL.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Aux Délices, 9 de février.

J'AI préſenté au roi *Caſſandre* mon maître, dans ſa maiſon de campagne d'Ephèſe, ce projet de négociation de votre Excellence. Le roi mon maître eſt prévenu pour vous de la plus haute eſtime; il connaît votre eſprit conciliant, fécond, juſte, auſſi eſtimable qu'aimable. Il m'a aſſuré qu'il ſent tout le prix de vos conſeils, et qu'il en a profité; mais, comme tous les princes ont leurs défauts, je vous avouerai qu'il y a des articles ſur leſquels le roi mon maître eſt têtu comme un mulet. Il dit qu'on le regarderait en Macédoine comme un imbécille, s'il ignorait la naiſſance d'*Olimpie* élevée dans ſa cour, tandis qu'*Antigone* étranger eſt inſtruit de cette naiſſance; que ſes remords alors n'auraient aucun fondement, qu'ils feraient ridicules, au lieu d'être terribles;

ue de plus cette ignorance de la naiſſance
'*Olimpie* rentrerait dans les intrigues vulgaires 1762.
e cent tragédies où un prince reconnaît dans
a maîtreſſe un ennemi ; et qu'enfin ce que vous
royez capable de ſoutenir l'intérêt, ſerait ca-
able de le détruire. Il m'a ajouté que les éclair-
iſſemens, les préparations, les longues hiſtoi-
es que cet arrangement exigerait, jetteraient un
roid mortel ſur un ſujet qui marche avec rapi-
lité, et qui eſt plein de chaleur. Je lui ai re-
réſenté toutes vos raiſons, rien n'a pu le faire
hanger de ſentiment. Aſſurez, me dit-il, mon-
ieur l'ambaſſadeur d'Athènes qu'en tout le reſte
e défère à ſes avis, que je ſuis pénétré pour
ui de la plus vive reconnaiſſance que je lui
préſenterai *Olimpie*, ſi jamais il paſſe par la
Macédoine pour aller en Aſie.

Je vous confierai qu'il eſt infiniment touché des charmes de madame l'ambaſſadrice ; mais, comme il n'a que ſoixante et neuf ans, il attend qu'il en ait ſoixante et douze pour faire ſa déclaration. Pour moi, Monſieur, il y a longtemps que je vous ai fait la mienne, et que je vous ſuis attaché bien reſpectueuſement avec la plus tendre reconnoiſſance.

Savez-vous que je perds infiniment dans l'impératrice de Ruſſie ? vous ne m'en ſoupçonneriez pas.

1762.

LETTRE CLIII.

AU MEME.

Humble réponse à l'édit de mes anges, donné rue de la Sourdière, 16 de février.

A Ferney, 24 de février.

LA créature *V.* fera ponctuellement tout ce que ses anges lui ont signifié.

Il enverra lettres, déclarations conformes à leur sage et bénigne volonté, et ne fera pas comme le parlement de Bourgogne, qui cesse ses fonctions parce qu'il croit qu'on lui a dit des injures.

Il n'attend que la pièce pour la faire repartir sur le champ avec force corrections; il avise ses divins anges qu'on a plus étendu, plus circonstancié le meurtre de *Cassandre*, qui doit s'exécuter au sortir du temple, afin que nul ne soit surpris de voir que la pauvre *Olimpie*, après avoir précédemment prié *Cassandre* de vider le temple, lui dise toute effarée de n'en pas sortir. Si mes anges s'y sont mépris, bien d'autres s'y méprendraient.

Quant au local, je ne vous entends point, ou vous ne m'entendez pas, et dans l'un et l'autre cas c'est ma faute. Peut-être a-t-on oublié dans la copie de marquer que le temple est fermé à la première scène du quatrième acte, et ouvert ensuite. C'est aux pieds d'un autel, et près d'une colonne, que *Cassandre* trouve *Olimpie*; ils se parlent vers cet autel qui est dans le

hamp j'ai pris l'impératrice-reine, et elle a souf- 1762.
rit pour mademoiselle *Corneille*, tout comme
e roi de France. Il faut toujours avoir quelques
êtes couronnées dans sa manche. Mademoiselle
Corneille d'ailleurs joue très-joliment les sou-
brettes.

Si j'avais de plus grandes nouvelles, Madame, je vous en dirais pour vous amuser; mais vous avez la meilleure compagnie de Paris chez vous, et vous n'avez pas besoin de ce qui se passe au pied des Alpes.

Vivez, Madame, digérez, pensez, et même riez de toutes les sottises de ce monde, depuis l'inquisition de Lisbonne jusqu'aux pauvretés de Paris, et agréez mon tendre respect.

LETTRE CLII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 de février.

LA créature du pied des Alpes reçoit la lettre de ses anges, du 9 du courant. Je réponds d'abord à l'article de M. de *la Marche*: il s'y est pris trop tard: j'ai le vol des présidens. Un M. d'*Albertas*, d'Aix en Provence, vient de me prendre tout ce qui me restait; M. de *la Marche*, huit jours plutôt, aurait eu certainement la préférence; et, dès que j'aurai quelques fonds, ils seront à lui. Voilà pour le temporel.

Le spirituel m'abasourdit. Vous devenez durs et impitoyables; vous abusez de la bonté que j'ai eue d'avertir, à la tête des scènes de Cas-

1762. ſandre, que le temple eſt tantôt ouvert, tantôt fermé; et vous avez la cruauté de me dire en face que, quand le temple ſera ouvert, les acteurs viendront juſque dans le périſtile. Eſt-ce ma faute, à moi malheureux, ſi vos acteurs n'ont point de voix, s'il faut qu'ils viennent ſur le bord du théâtre pour ſe faire entendre? De plus, quand le temple eſt ouvert, ne ſuppoſe-t-on pas toujours les perſonnages dans l'endroit où ils doivent être? Et nommez moi donc la pièce où quatre ſcènes de ſuite peuvent naturellement ſe paſſer dans la même chambre. Les acteurs ne ſont-ils pas tacitement ſuppoſés par le ſpectateur bénévole paſſer d'une chambre à l'autre? Mais vous n'êtes point bénévoles, et vous avez juré de m'exterminer. Eh bien, je vous ſacrifie la place publique: on ſe battra dans le parvis, et cela même peut produire quelques vers vigoureux ſur le ſacrilége. Enſuite vous m'accablez toujours de reproches au ſujet d'une fille qui *veut ſervir ſa mère*, et vous ſavez en votre conſcience que j'ai changé ce paſſage.

Je ne vous entends point, ou plutôt vous ne m'avez pas entendu quand vous m'écriviez que *c'eſt une énigme inconcevable*, *dans Olimpie*, *de dire à Caſſandre: De ce temple ſur-tout garde-toi de ſortir.* Quoi! ſa mère vient de lui dire que *Caſſandre* doit être aſſaſſiné au ſortir du temple, et *Olimpie* qui aime *Caſſandre* ne l'avertira-t-elle pas malgré elle? et ce n'eſt pas là une belle ſituation? Je préſume que vous avez lu trop rapidement la ſcène du quatrième acte entre la mère et la fille; je ſoup-

çonne qu'il faut appuyer davantage ſur cet aſ- 1762.
ſaſſinat qui doit ſe commettre au ſortir du temple, afin que vous n'ayez plus de prétexte de me perſécuter. Vous avez encore la barbarie de ne pas vouloir que *Caſſandre*, le fils de la maiſon, eût eu mille attentions pour l'eſclave de ſon père. Où eſt donc la contradiction?

D'ailleurs, chaque jour on colle un petit papier; je vous en ai envoyé trois ou quatre, et j'en ai dix ou douze. Je travaille ſans relâche, et pour qui? pour un peuple ignorant, égaré, volage, qui s'ennuiera aux ſcènes de *Catilina* et de *Céſar*, et qui courra en foule à la fatale union d'*Arlequin* et de la foire.

Voilà ce qui devrait allumer en vous une ſainte et courageuſe haine.

Hélas! j'avais renoncé au tripot; vous m'avez rembâté, vous m'avez renquinaudé, et je ſuis dans l'amertume

De vous accabler encore de petits papiers à coller, cela vous ſerait très-incommode à la longue; il vaut mieux reprendre la louable coutume de renvoyer l'exemplaire, d'autant plus que, pendant qu'il ſera en route, on aura fait encore peut-être force changemens nouveaux pour plaire à mes anges.

Mais ils ne m'ont rien dit du livre infernal de ce curé *Jean Meſlier*, ouvrage très-néceſſaire aux anges des ténèbres, excellent catéchiſme de *Belzébuth*. Sachez que ce livre eſt très-rare, c'eſt un tréſor. Faites tant que vous pourrez les plus ſages efforts contre l'*inf*....; vous rendrez ſervice au genre-humain. Mille tendres reſpects.

1762.

LETTRE CLIII.

AU MEME.

Humble réponse à l'édit de mes anges, donné rue de la Sourdière, 16 de février.

A Ferney, 24 de février.

LA créature *V.* fera ponctuellement tout ce que ses anges lui ont signifié.

Il enverra lettres, déclarations conformes à leur sage et bénigne volonté, et ne fera pas comme le parlement de Bourgogne, qui cesse ses fonctions parce qu'il croit qu'on lui a dit des injures.

Il n'attend que la pièce pour la faire repartir sur le champ avec force corrections; il avise ses divins anges qu'on a plus étendu, plus circonstancié le meurtre de *Cassandre*, qui doit s'exécuter au sortir du temple, afin que nul ne soit surpris de voir que la pauvre *Olimpie*, après avoir précédemment prié *Cassandre* de vider le temple, lui dise toute effarée de n'en pas sortir. Si mes anges s'y sont mépris, bien d'autres s'y méprendraient.

Quant au local, je ne vous entends point, ou vous ne m'entendez pas, et dans l'un et l'autre cas c'est ma faute. Peut-être a-t-on oublié dans la copie de marquer que le temple est fermé à la première scène du quatrième acte, et ouvert ensuite. C'est aux pieds d'un autel, et près d'une colonne, que *Cassandre* trouve *Olimpie*; ils se parlent vers cet autel qui est dans le

temple. Si les acteurs n'ont pas la voix aſſez forte pour ſe faire entendre de l'intérieur de ce temple, ce n'eſt pas ma faute ; s'ils avancent un peu dans le parvis, le public ſuppoſe toujours qu'ils ſont dans l'intérieur, et, tant qu'il voit le temple ouvert, il eſt aſſez ſous-entendu que la ſcène eſt dans ce temple. Jamais l'unité du lieu n'a été plus rigoureuſement obſervée. Il ſerait à ſouhaiter que la façade du temple ne laiſsât que huit pieds pour le veſtibule ; que, les portes du temple étant ouvertes, les acteurs ne s'avançaſſent jamais juſque dans ce veſtibule ouvert, juſque dans ce parvis. Mais, encore une fois, ſi leur voix alors ne feſait pas aſſez d'effet, il faudrait bien leur paſſer de s'avancer deux ou trois pas dans ce parvis. Je ſoupçonne que vous avez cru que la porte du temple devait être, comme à l'ordinaire, dans le fond du théâtre; mais non, elle eſt ſur le devant. Imaginez qu'au premier acte la toile ſe lève ; on voit ſur le bord du théâtre la façade d'un temple fermé; *Soſtène* eſt à la porte du temple ; cette porte s'ouvre. Dès que la toile eſt levée, *Caſſandre* ſort du temple pour parler à *Soſtène*, et la porte ſe referme incontinent, après avoir laiſſé voir au ſpectateur deux longues files de prêtres et de prêtreſſes couronnés de fleurs, et une décoration magnifiquement illuminée au fond du ſanctuaire. L'œil toujours curieux et avide eſt fâché de ne voir qu'un inſtant ce beau ſpectacle ; mais il eſt ravi lorſqu'à la troiſième ſcène il voit la pompe de la cérémonie du mariage dans ce temple, et *Antigone* qui frémit de colère à la porte.

1762.

1762. Il ne s'agit donc que de marquer en marge expreſſément les endroits où les acteurs doivent être.

Il ſerait à ſouhaiter qu'on pût repréſenter une place, un parvis, un temple; mais, puiſque dans nos petits tripots pariſiens nous ne pouvons imiter la magnificence du théâtre de Lyon, il faut ſuppléer comme on peut à notre meſquinerie. On fermera donc le temple au commencement du quatrième acte, et *Caſſandre* et *Antigone*, qui étaient dans l'intérieur à la fin du troiſième, feront dans le veſtibule ou parvis au commencement du quatrième; ils ſeront prêts à fondre l'un ſur l'autre, partant chacun de la première couliſſe, le grand-prêtre et ſa ſuite au milieu. Cela doit faire un très-beau ſpectacle. Tout parle aux yeux dans cette pièce, tout y forme des tableaux, tantôt attendriſſans, tantôt terribles.

Ce genre un peu nouveau demande le plus grand concert de tous les acteurs et du décorateur, et ce n'eſt peut-être pas l'ouvrage de ſix jours.

Un des tableaux les plus difficiles à exécuter eſt celui où *Statira* eſt mourante entre les mains d'*Olimpie* qui, embraſſant ſa mère et repouſſant *Caſſandre*, appelant du ſecours, et craignant en même temps pour ſon amant et pour ſa mère, doit exprimer un mélange de mouvemens et de paſſions qui ne peut être rendu que par une actrice conſommée. Le tableau du cinquième acte eſt d'une exécution encore plus difficile; ainſi j'avoue avec mes anges qu'il n'y a que mademoiſelle *Clairon* qui puiſſe jouer *Olimpie*. Il

LETTRE CLVI.

1762.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Mars.

MON PROTECTEUR,

Si on me demande comment il faut défricher un désert et donner du pain à des familles qui n'en avaient pas, je le dirai bien. Mais j'ignore comment il faut présenter au roi le détail de Fontenoi, l'érection de l'école militaire, et les autres événemens qui ne peuvent choquer que sa modestie. J'ignore sur-tout si on peut lui présenter cette édition, qui est pourtant la neuvième. Tout ce que je sais, c'est que je prends la liberté de l'adresser à mon protecteur, qui en fera tout ce qu'il voudra. Il sait mieux que moi *quid deccat quid non.*

Je ne demanderai jamais rien qui puisse être le moins du monde hasardé. Sa bonté pour moi me tient lieu de tout. Je suis comme le bourgeois gentil-homme, j'aime mieux être incivil qu'importun.

Je lui souhaite du fond de mon ame succès dans toutes ses entreprises, gaieté inaltérable, et point de gravelle.

La vieille marmotte des Alpes est à ses pieds avec le plus tendre respect. *V.*

Fragment d'une autre lettre au même.

J'ignore ce que mes oreilles ont pu faire aux *Pompignans.* L'un me les fatigue par ses man-

1762. pris ce temps pour lui dire: faites donc ce qu'il vous propose; il m'a répondu que cela lui était impossible. „Mettez-vous à ma place, m'a-t-il dit. Que m'importe d'avoir autrefois donné un coup de sabre à une persanne? quels si grands remords pourrais-je en avoir, si je n'étais pas éperdument amoureux de sa fille? n'ai je pas dit exprès à mon maître de la garde-robe:

Ces expiations, ces mystères cachés,
Indifférens aux rois et par moi recherchés,
Elle en était l'objet; mon ame criminelle
N'osait parler aux Dieux que pour approcher d'elle.

Vous savez, a-t-il ajouté, qu'on ne s'intéresse guère qu'à nos passions, et très-peu à nos dévotions; si je me suis confessé, et si j'ai communié, on sent bien que c'est pour *Olimpie*. J'insiste encore sur les ridicules qu'on me donnerait si mon père et moi avions eu pendant treize ans la fille d'*Alexandre* entre nos mains, après l'avoir prise dans son palais, et que nous n'en sussions rien.»

Je ne vois d'autre réponse à cet argument que de bâtir un roman à la façon de *Calprenède*, et de supposer un tas d'aventures improbables, d'amener quelque vieillard, quelque nourrice qu'il faudrait interroger; et ce nouveau fil romprait infailliblement le fil de la pièce. L'esprit partagé entre tant d'événemens perdrait de vue le principal intérêt. „Il y a bien plus, dit-il; une reconnaissance est touchante quand elle se fait entre deux personnes qui ont intérêt de se reconnaître; mais *Cassandre*, en apprenant que sa

ſa maîtreſſe eſt la fille de *Statira*, n'apprendrait qu'une très-facheuſe nouvelle. De plus; il faudrait deux reconnaiſſances au lieu d'une, celle d'*Olimpie* et celle de *Statira*; l'une ferait tort à l'autre.„ 1762.

Je vous avoue que j'ai été fort ébranlé de toutes ces raiſons que le roi mon maître m'a déduites fort au long, et dont je communique le faible précis à votre Excellence. Je l'en fais juge, et je la ſupplie de conſidérer dans quel embarras elle nous jetterait s'il fallait refondre toute la pièce uniquement pour faire apprendre par *Antigone* ce qu'on peut très-bien ſavoir ſans lui.

On m'a envoyé du petit royaume des Gaules, ſitué au bout de l'Occident, un petit écrit concernant des prêtres des idoles, qu'on appelle jéſuites: je ne ſais ce que c'eſt que cette affaire; on ne s'en ſoucie guère à Ephèſe. J'en fais part, à tout haſard, à votre Excellence. *Statira*, *Olimpie* et l'hiérophante font mille vœux pour vous et madame l'ambaſſadrice.

LETTRE CLV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 26 de février.

Je ne ſavais où vous prendre, Monſieur; vous ne m'avez point informé de votre demeure à Paris: je ne pouvais vous remercier ni de votre ſouvenir, ni de votre excellent pâté. Je vous crois actuellement dans votre château, le mien eſt un peu entouré de neiges. Je crois le climat d'An-

1762. goulême plus tempéré que le nôtre, et je vous avoue que, si je m'applaudis en été d'avoir fixé mon séjour entre les Alpes et le mont Jura, je m'en repens beaucoup pendant l'hiver. Si on pouvait être périgourdin en janvier, et suisse en mai, ce serait une assez jolie vie. Est-il vrai que vous avez des fleurs au mois de février? pour moi je n'ai que des glaces et des rhumatismes.

Je reçois dans ce moment, Monsieur, votre lettre du 13 de février; je vois que je ne me suis pas trompé. Je vous tiens très-heureux d'être loin de toutes les tracasseries qui affligent Paris, la cour et le royaume. Je n'ai point encore vu le mémoire de M. le maréchal de *Broglie*, mais j'augure mal de cette division. Voici un petit mémoire en faveur des jésuites; j'ai cru qu'il vous amuserait.

On me mande que madame de *Pompadour* est attaquée d'une goutte sereine qui lui a déjà fait perdre un œil, et qui menace l'autre. L'amour était aveugle, mais il ne faut pas que *Vénus* le soit. Il y a un autre dieu aveugle, c'est *Plutus*; celui là a non-seulement perdu les yeux, mais les mains, j'entends les mains avec lesquelles on donne; car pour celles avec lesquelles on prend, il en a plus que *Briarée*. J'ai fait une très-grande perte dans l'impératrice de Russie, et je ne la réparerai pas; elle m'accablait de bontés. Elle venait de souscrire pour deux cents exemplaires, en faveur de mademoiselle *Corneille*. La philosophie console de tout; et il n'y a de philosophie que dans la retraite. Jouissez de la vôtre, jouissez de vous-même, et conservez-moi vos bontés.

LETTRE CLVI.

1762.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

Mars.

MON PROTECTEUR,

Si on me demande comment il faut défricher un désert et donner du pain à des familles qui n'en avaient pas, je le dirai bien. Mais j'ignore comment il faut présenter au roi le détail de Fontenoi, l'érection de l'école militaire, et les autres événemens qui ne peuvent choquer que sa modestie. J'ignore sur-tout si on peut lui présenter cette édition, qui est pourtant la neuvième. Tout ce que je sais, c'est que je prends la liberté de l'adresser à mon protecteur, qui en fera tout ce qu'il voudra. Il sait mieux que moi *quid deceat quid non.*

Je ne demanderai jamais rien qui puisse être le moins du monde hasardé. Sa bonté pour moi me tient lieu de tout. Je suis comme le bourgeois gentil-homme, j'aime mieux être incivil qu'importun.

Je lui souhaite du fond de mon ame succès dans toutes ses entreprises, gaieté inaltérable, et point de gravelle.

La vieille marmotte des Alpes est à ses pieds avec le plus tendre respect. *V.*

Fragment d'une autre lettre au même.

J'ignore ce que mes oreilles ont pu faire aux *Pompignans.* L'un me les fatigue par ses man-

1762. demens, l'autre me les écorche par ses vers, et le troisième me menace de les couper. Je vous prie de me garantir du spadassin ; je me charge des deux écrivains. Si quelque chose, Monseigneur, me fesait regretter la perte de mes oreilles, ce serait de ne pas entendre tout le bien que l'on dit de vous à Paris.

LETTRE CLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL

A Ferney 2 de mars.

O Mes anges ! vous aurez incessamment *Acante* conforme à la prud'hommie de la police, et aux volontés du parterre, volontés qui sont souvent des caprices auxquels il ne faut pas se rendre aveuglément, mais qu'il ne faut pas choquer avec trop d'obstination.

A l'égard de Cassandre, nous avons du temps ; et si mon ours de six jours demande six mois pour être léché, nous lécherons six mois entiers sans plaindre notre peine, puisque vous ne la plaignez pas. Vous êtes, vous dis je, d'impitoyables anges ; vous ne faites pas seulement attention que j'ai tout *Pierre Corneille* sur les bras, et encore l'Histoire générale des sottises des hommes, depuis *Charlemagne* jusqu'à notre temps ; que je suis vieux et malade, et que je me tue pour une nation un peu ingrate ; mais mes anges me tiennent lieu de ma nation.

Vous ne m'avez rien dit de la façon dont le

public a appliqué certains vers d'*Aménaide* au maréchal de *Broglie*. 1762.

Vous ne daignez pas me rassurer sur la prétendue intelligence de *Pierre III* et de *Frederic III*; j'y suis pourtant très-intéressé en qualité d'historiographe russe; mais vous ne me croyez que citoyen des faubourgs d'Ephèse. Vous savez que ma chère impératrice *Elisabeth* avait souscrit deux cents exemplaires pour *Marie Corneille*.

Vous ne me dites rien non plus du parlement de Bourgogne qui s'est avisé aussi de cesser de rendre justice pour faire dépit au roi qui, sans doute, est fort affligé qu'on ne juge point mes procès. Le monde est bien fou, mes chers anges. Pour le parlement de Toulouse, il juge; il vient de condamner un ministre de mes amis à être pendu, trois gentilshommes à être décapités, et cinq ou six bourgeois aux galères; le tout pour avoir chanté des chansons de *David*. Ce parlement de Toulouse n'aime pas les mauvais vers.

Je baise vos ailes avec componction.

LETTRE CLVIII.

AU MEME.

Ferney, 8 de mars.

PAIRE D'ANGES,

MADAME *Scaliger* est plus que *Scaliger*; elle a du génie: je suis plein de reconnoissance et de vénération. C'est encore peu que du génie,

ges? Comme elle était naturelle, vive, gaie!
1762. comme elle était maîtresse du théâtre, tapant du pied quand on la soufflait mal à propos. Il y a un endroit où le public l'a forcée de répéter. J'ai fait le bailli, et, ne vous déplaise, à faire pouffer de rire. Mais que faire de trois cents personnes au milieu des neiges, à minuit que le spectacle a fini? il a fallu leur donner à souper à toutes, ensuite il a fallu les faire danser: c'était une fête *assez bien troussée*. Je ne comptais que sur cinquante personnes; mais passons, c'est trop me vanter.

Nous jouons Cassandre dans huit ou dix jours: je vous dirai l'effet. Comptez que nous sommes très bons juges, parce que nous sommes la nature pure et éclairée; fiez-vous à nous

Je reviens de Cassandre à mon impératrice Je savais bien qu'*Ivan Schouvalof*, mon favori et celui d'*Elisabeth*, avait raccommodé la princesse impériale avec la mourante; mais on me dit que dans le fond il est fort mal avec l'empereur germanico-russe, aujourd'hui buvant et régnant. C'est son cousin de l'artillerie qui était en grâce; il n'y est plus; il vient de mourir.

Cet empire russe deviendra l'arbitre du Nord; je vous en avertis, messieurs les Français.

Faut-il que les Anglais se moquent par-tout de vous? Il y a là un *Keat*, qui fait boire, qui a captivé l'empereur, et votre *B*.... n'a captivé personne. Ah, pauvres Français, avec vos vaisseaux de province! vous êtes dans le temps de la décadence, et vous y serez long-temps.

faites votre provision de café et de sucre; vous le payerez cher avant qu'il soit peu. 1762.

Mes anges, neige-t-il à Paris?

Mille tendres respects.

V. la créature.

LETTRE CLIX.

A M. DAMILAVILLE.

8 de mars.

A MES FRÈRES EN BELZEBUTH.

Mes frères, vous avez le diable au corps. Un peintre fait en six jours l'esquisse d'un tableau, et, avant d'y mettre des couleurs et d'en arrêter toute l'ordonnance, il le fait voir à des amateurs. Comment peuvent-ils s'étonner que le tableau n'ait pas été achevé? comment peuvent-ils critiquer des couleurs qui ne sont pas encore sur la toile? comment mes frères ont-ils pu imaginer que la pièce était faite? est ce parce que ce léger croquis a été dessiné en vers, au lieu de l'être en prose? mais ne savez-vous pas que je fais toujours toutes mes esquisses en vers, parce que la prose me glace? N'en parlons plus, et attendez; mais songez, comme dit *Rabelais*, qu'il y a des choses profondes sous cette écorce. On a voulu mettre au théâtre la religion des prétendus païens, faire voir, dans des notes, que notre sainte religion a tout pris de l'ancienne, jusqu'à la confession et à la communion, à laquelle nous avons seulement ajouté, avec le temps, la

—— transſubſtantiation qui eſt le dernier effort de
1762. l'eſprit. Je crois rendre, par ces notes, un très-grand ſervice au chriſtianiſme que les impies attaquent de tous côtés. Ainſi, mes frères, priez DIEU que la pièce réuſſiſſe, pour l'édification publique.

On joua, ſamedi dernier, le Droit du ſeigneur ſur un théâtre un peu mieux entendu et mieux décoré que celui de la comédie françaiſe. Tous les gens qui ſe piquent d'avoir de l'eſprit, depuis Dijon juſqu'à Turin, vinrent à cette fête. La pièce fut très-bien jouée. Nous avions un excellent *Mathurin*, mademoiſelle *Corneille* était *Colette* elle-même; c'était la nature pure. Je doute que mademoiſelle *Dangeville* ait plus de talent; elle ne peut avoir que plus d'art.

Tout ce qu'on a ridiculement retranché à la police de Paris a été rétabli à la nôtre; auſſi n'a-t-on jamais tant ri, et *Acante*, de ſon côté, n'a jamais tant intéreſſé. Le bailli conduiſait la noce ſur le théâtre, ſix femmes jolies, habillées en bergères, ſix jeunes gens très-galans, précédés de violons, ſe préſentaient avec les acteurs devant monſeigneur: c'était un tableau de *Téniers*.

Nous jouons, dans dix jours, Caſſandre qui commence à être colorié; nous verrons l'effet qu'il fera, avant que nous terminions l'ouvrage. La nature eſt la même par tout: ce qui aura touché les bons eſprits de ce pays-ci, et il y en a beaucoup, touchera ſans doute à Paris; ce qui aura déplu aura dû déplaire, et ſera réformé. On ne peut pas prendre un parti plus ſûr. Jouez une pièce en ſociété, vous n'avez que des flatteurs; jouez-la devant quatre cents perſonnes, vous avez

les critiques; et quatre cents perfonnes affemblées font comme quatre mille. Les juges de ce pays-ci valent bien ceux de Paris. 1762.

N. B. Frère *Thiriot* me dit qu'il m'envoie le difcours de l'avocat général *la Chalotais*; et, au lieu de ce difcours intéreffant, il m'envoie des chiffons hebdomadaires; je le prie de ne plus fe tromper à ce point.

Valete, fratres; eftote fortes contra fanaticos.

LETTRE CLX.

AU MEME.

10. mars.

O Mes anges! daignez recevoir, pour vos œufs de Pâques, ce Droit du feigneur, que je crois dans fon cadre. Je vous demande en grâce qu'il foit joué tel qu'il eft. J'ai, malgré toute ma modeftie, la fincérité infolente de vous dire que je le crois très bon; tâchez de penfer comme moi, car, depuis l'effet que cette pièce a fait fur mes Suiffes et fur mes Savoyards, j'aurai bien mauvaife opinion de vos pauvres Français, s'ils ne rient pas et s'ils ne font pas touchés. Je veux qu'une comédie foit intéreffante, mais je la tiens un monftre fi elle ne fait pas rire.

Je ne mets pas encore Olimpie à vos pieds; j'attends que nous l'ayons jouée, et que je puiffe vous rendre compte du jugement de nos allobroges, et de la manière admirable dont nous difpofons notre veftibule, notre temple, nos

———transſubſtantiation qui eſt le dernier effort de
1762. l'eſprit. Je crois rendre, par ces notes, un très grand ſervice au chriſtianiſme que les impies attaquent de tous côtés. Ainſi, mes frères, priez DIEU que la pièce réuſſiſſe, pour l'édification publique.

On joua, ſamedi dernier, le Droit du ſeigneur ſur un théâtre un peu mieux entendu et mieux décoré que celui de la comédie françaiſe. Tous les gens qui ſe piquent d'avoir de l'eſprit, depuis Dijon juſqu'à Turin, vinrent à cette fête. La pièce fut très-bien jouée. Nous avions un excellent *Mathurin*, mademoiſelle *Corneille* était *Colette* elle-même; c'était la nature pure. Je doute que mademoiſelle *Dangeville* ait plus de talent; elle ne peut avoir que plus d'art.

Tout ce qu'on a ridiculement retranché à la police de Paris a été rétabli à la nôtre; auſſi n'a-t-on jamais tant ri, et *Acante*, de ſon côté, n'a jamais tant intéreſſé. Le bailli conduiſait la noce ſur le théâtre, ſix femmes jolies, habillées en bergères, ſix jeunes gens très-galans, précédés de violons, ſe préſentaient avec les acteurs devant monſeigneur: c'était un tableau de *Téniers*.

Nous jouons, dans dix jours, Caſſandre qui commence à être colorié; nous verrons l'effet qu'il fera, avant que nous terminions l'ouvrage. La nature eſt la même par tout: ce qui aura touché les bons eſprits de ce pays-ci, et il y en a beaucoup, touchera ſans doute à Paris; ce qui aura déplu aura dû déplaire, et ſera réformé. On ne peut pas prendre un parti plus ſûr. Jouez une pièce en ſociété, vous n'avez que des flatteurs; jouez-la devant quatre cents perſonnes, vous avez

es critiques; et quatre cents perſonnes aſſemblées ont comme quatre mille. Les juges de ce pays- 1762.
i valent bien ceux de Paris.

N. B. Frère *Thiriot* me dit qu'il m'envoie le iſcours de l'avocat général *la Chalotais*; et, u lieu de ce diſcours intéreſſant, il m'envoie es chiffons hebdomadaires; je le prie de ne plus : tromper à ce point.

Valete, fratres; eſtote fortes contra fanaticos.

LETTRE CLX.

AU MEME.

10. mars.

O Mes anges! daignez recevoir, pour vos œufs de Pâques, ce Droit du ſeigneur, que je rois dans ſon cadre. Je vous demande en grâce u'il ſoit joué tel qu'il eſt. J'ai, malgré toute ıa modeſtie, la ſincérité inſolente de vous dire ue je le crois très bon; tâchez de penſer comme moi, car, depuis l'effet que cette pièce a. ait ſur mes Suiſſes et ſur mes Savoyards, j'aurai ien mauvaiſe opinion de vos pauvres Français, ils ne rient pas et s'ils ne ſont pas touchés. Je eux qu'une comédie ſoit intéreſſante, mais je tiens un monſtre ſi elle ne fait pas rire.

Je ne mets pas encore Olimpie à vos pieds; attends que nous l'ayons jouée, et que je puiſſe ous rendre compte du jugement de nos allobroges, et de la manière admirable dont nous iſpoſons notre veſtibule, notre temple, nos

1762. transſubſtantiation qui eſt le dernier effort de l'eſprit. Je crois rendre, par ces notes, un très-grand ſervice au chriſtianiſme que les impies attaquent de tous côtés. Ainſi, mes frères, priez DIEU que la pièce réuſſiſſe, pour l'édification publique.

On joua, ſamedi dernier, le Droit du ſeigneur ſur un théâtre un peu mieux entendu et mieux décoré que celui de la comédie françaiſe. Tous les gens qui ſe piquent d'avoir de l'eſprit, depuis Dijon juſqu'à Turin, vinrent à cette fête. La pièce fut très-bien jouée. Nous avions un excellent *Mathurin*, mademoiſelle *Corneille* était *Colette* elle-même; c'était la nature pure. Je doute que mademoiſelle *Dangeville* ait plus de talent; elle ne peut avoir que plus d'art.

Tout ce qu'on a ridiculement retranché à la police de Paris a été rétabli à la nôtre; auſſi n'a-t-on jamais tant ri, et *Acante*, de ſon côté, n'a jamais tant intéreſſé. Le bailli conduiſait la noce ſur le théâtre, ſix femmes jolies, habillées en bergères, ſix jeunes gens très-galans, précédés de violons, ſe préſentaient avec les acteurs devant monſeigneur: c'était un tableau de *Téniers*.

Nous jouons, dans dix jours, Caſſandre qui commence à être colorié; nous verrons l'effet qu'il fera, avant que nous terminions l'ouvrage. La nature eſt la même par tout: ce qui aura touché les bons eſprits de ce pays-ci, et il y en a beaucoup, touchera ſans doute à Paris; ce qui aura déplu aura dû déplaire, et ſera réformé. On ne peut pas prendre un parti plus ſûr. Jouez une pièce en ſociété, vous n'avez que des flatteurs; jouez-la devant quatre cents perſonnes, vous avez

LETTRE CLXI.

1762.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 15 de mars.

MONSIEUR,

Je reçois la lettre dont vous m'honorez, en date du $\frac{14}{25}$ de janvier. J'avais eu l'honneur d'écrire à votre Excellence par la voie de M. le comte de *Kaunitz* qui eut la bonté de se charger de mon paquet. Je vous écrivis trois lettres, dès que je sus la triste nouvelle qui m'a fait verser des larmes. Je crois que, des trois lettres, vous en avez reçu deux; la troisième, qui accompagnait un gros paquet, a eu un sort funeste: le maître de poste de Nuremberg, à qui il était adressé, m'a mandé que le courrier qui le portait a été assassiné par des inconnus qui ont pris l'argent dont il était chargé, un paquet destiné pour Vienne, et un autre pour la Suède. J'en rends compte à M. le comte de *Kaunitz* qui, sans doute, en est déjà informé. Je vois, Monsieur, par votre lettre, que vous prenez un parti bien digne d'un philosophe; vous voulez vous borner à cultiver les lettres. Vous serez l'*Anacharsis* moderne. Mais, puisque vous avez une intention si sage et si noble, pourquoi ne seriez-vous pas comme *Anacharsis*? pourquoi ne voyageriez-vous point? Je parle un peu pour mon intérêt; je me trouverais peut-être sur votre route, j'aurais le bonheur de voir et d'entretenir celui dont les lettres m'ont fait tant de plaisir.

1762 autels et notre bûcher. Ce bûcher servira à jeter la pièce au feu, si elle n'est pas reçue avec transport par nos montagnards. Vous êtes bien à plaindre de ne pas voir mes fêtes; mais aussi pourquoi êtes-vous condamnés à demeurer dans votre vilaine ville de Paris.

Au lieu d'Olimpie, je vous supplie d'agréer le présent mémoire. Pouvez vous, mes divins anges, avoir la bonté de le faire recommander par M. le comte de *Choiseul?* Le frère du capitaine qui veut tirer du canon contre les Hanovriens et Prussiens, est connu de M. le comte de *Choiseul*, et reçoit quelquefois des ordres de lui pour nos limites.

On ne demande qu'un mot; ce mot est juste. L'officier qui a la rage de servir, est très-bon; enfin je vous demande instamment cette grâce.

Je ne sais plus que penser de mon *Schouvalof:* on n'a rien fait pour lui; il voulait voyager, et il reste à sa cour. Je suis encore très-incertain sur le traité des Borusses avec les Russes. Qui vous eût dit, quand nous étions petits, qu'un jour ces Scythes tiendraient la balance de l'Europe; Pauvres petits Français, ce n'est pas vous encore qui la tenez. Il faut espérer que nous ne serons pas toujours dans la boue; mais jusqu'ici nous jouons un triste rôle, malgré le prodigieux succès de la farce italienne.

Divins anges, continuez vos bontés à la marmotte des Alpes.

ſenterai avec plus de confiance. Il me faut les ſuffrages de ma nation pour mériter le vôtre. Votre Excellence ſait combien je lui ſuis dévoué pour jamais. 1762.

Votre très-humble ſerviteur, *Voltaire.*

LETTRE CLXII.

A M. LE DUC DE VILLARS.

Relation de ma petite drôlerie.

25 de mars.

HIER, mercredi 24 de mars, nous eſſayâmes Caſſandre. Notre ſalle eſt ſur le modèle de celle de Lyon ; le même peintre a fait nos décorations ; la perſpective en eſt étonnante : on n'imagine pas d'abord qu'on puiſſe entendre les acteurs qui ſont au milieu du théâtre ; ils paraiſſent éloignés de cinq cents toiſes. Ce milieu était occupé par un autel ; un périſtile régnait juſqu'aux portes du temple. La ſcène s'eſt toujours paſſée dans ce périſtile ; mais quand les portes de l'intérieur étaient ouvertes, alors les perſonnages paraiſſaient être dans le temple, qui, par ſon ordre d'architecture, ſe confondait avec le veſtibule ; de ſorte que, ſans aucun embarras, cette différence eſſentielle de poſition a toujours été très-bien marquée.

Le grand intérêt commence dès la première ſcène, grâce aux conſeils d'un de nos confrères de l'académie, qui daigna me ſuggérer l'idée de ſuppoſer d'abord que *Caſſandre* avait ſauvé la vie d'*Olimpie*.

1762. Il ferait difficile qu'en paſſant d'Allemagne en France ou en Italie, vous ne vous trouvaſſiez pas à portée de mon hermitage; je vous en ferais les honneurs de mon mieux, et ce ferait le cœur qui les ferait. Je ſuis trop vieux pour venir vous trouver; vous êtes jeune, et, ſi votre ſanté eſt un peu altérée, ce voyage, dans des climats plus doux que le vôtre, la raffermirait. Je vois avec douleur que, ſi la nature donne à vos compatriotes une conſtitution robuſte, elle leur accorde rarement une longue vie. Voyez à quel âge meurent tous vos ſouverains; aucun n'atteint à une heureuſe vieilleſſe. Je ſouhaite que, l'empereur régnant, dont vous faites un ſi bel éloge, ait ce nombre de jours que je ſouhaitais à l'impératrice que je pleure. Il mérite de vivre long-temps, lui et ſon auguſte épouſe, puiſqu'ils ne vivent que pour le bonheur des hommes. Sans doute, Monſieur, ils vous attachent l'un et l'autre à Pétersbourg; et d'ailleurs je ſens bien que vous ne voulez pas quitter une patrie qui vous aime et que vous illuſtrez. Si vous êtes toujours, Monſieur, dans le deſſein d'achever le monument auquel vous avez bien voulu que je travaillaſſe, je vous prierai de faire adreſſer les gros paquets à M. de *Czernichef* à Vienne, qui les remettra à notre ambaſſadeur, M. le comte *du Châtelet*; il aura la bonté de me les faire tenir.

Je ſuis charmé que vous daigniez, Monſieur, accepter le témoignage public que je veux vous donner de ma très-reſpectueuſe et très-tendre eſtime. Si le petit ouvrage dont il eſt queſtion eſt reçu favorablement du public, je vous le pré-

ſenterai avec plus de confiance. Il me faut les ſuffrages de ma nation pour mériter le vôtre. Votre Excellence ſait combien je lui ſuis dévoué pour jamais. 1762.

Votre très humble ſerviteur, *Voltaire.*

LETTRE CLXII.

A M. LE DUC DE VILLARS.

Relation de ma petite drôlerie.

25 de mars.

HIER, mercredi 24 de mars, nous eſſayâmes Caſſandre. Notre ſalle eſt ſur le modèle de celle de Lyon; le même peintre a fait nos décorations; la perſpective en eſt étonnante : on n'imagine pas d'abord qu'on puiſſe entendre les acteurs qui ſont au milieu du théâtre; ils paraiſſent éloignés de cinq cents toiſes. Ce milieu était occupé par un autel; un périſtile régnait juſqu'aux portes du temple. La ſcène s'eſt toujours paſſée dans ce périſtile; mais quand les portes de l'intérieur étaient ouvertes, alors les perſonnages paraiſſaient être dans le temple, qui, par ſon ordre d'architecture, ſe confondait avec le veſtibule; de ſorte que, ſans aucun embarras, cette différence eſſentielle de poſition a toujours été très bien marquée.

Le grand intérêt commence dès la première ſcène, grâce aux conſeils d'un de nos confrères de l'académie, qui daigna me ſuggérer l'idée de ſuppoſer d'abord que *Caſſandre* avait ſauvé la vie d'*Olimpie*.

1762. Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père,
Seul je fauvai la fille, ayant frappé la mère.

Dès ce moment, je fentis que *Caffandre* devenait le perfonnage le plus intéreffant.

Le mariage, la cérémonie, la proceffion des initiés, des prêtres et des prêtreffes couronnés de fleurs, etc. les fermens faits fur l'autel, tout cela forma un fpectacle augufte.

Au fecond acte, *Statira* enfermée dans le temple, obfcure, inconnue, accablée de fes infortunes, et n'attendant que la fin d'une vie ufée par le malheur, reconnue enfin dans cette affemblée, l'hiérophante à fes genoux, les prêtreffes courbées vers elle, enfuite *Olimpie* préfentée à fa mère, leur reconnaiffance, firent le plus grand effet.

Caffandre, au troifième acte, venant prendre fa femme des mains de la prêtreffe qui doit la lui remettre, et trouvant *Statira* dans cette prêtreffe, fit un effet beaucoup plus grand encore. Tout le monde fentit, par ce feul vers,

Bienfaits trop dangereux, pourquoi m'a-t-il aimée!

qu'*Olimpie* aimerait toujours le meurtrier de fa mère; de forte qu'on ne favait qui on devait plaindre davantage, ou *Caffandre*, ou *Olimpie*, ou la veuve d'*Alexandre*.

Au quatrième, les deux rivaux, *Antigone* et *Caffandre*, ont déjà fondu l'un fur l'autre, dans le périftile même; les initiés, les Ephéfiens les ont féparés. Ils font tous dans les couliffes du périftile; ils en fortent tous à la fois, divifés en deux bandes; les portes du temple s'ouvrent au même

même inſtant, l'hiérophante et les prêtres remplissent le milieu du théâtre; *Antigone* et *Caſſandre* ſont encore l'épée à la main. C'eſt par cet appareil que commence le quatrième acte. L'hiérophante, après avoir dit aux deux rois, 1762.

Qu'oſez-vous attenter, inhumains que vous êtes? etc.

continue ainſi:

Rendez-vous à la loi, reſpectez ſa juſtice; etc.

Alors *Caſſandre* prend la réſolution d'enlever ſon épouſe dans le temple même. Il la trouve aux pieds d'un autel. Cette ſcène a été très-attendriſſante; et à ces mots,

Ma haine eſt-elle juſte, et l'as-tu méritée?
Caſſandre, ſi ta main féroce, enſanglantée,
Ta main qui de ma mère a déchiré le flanc,
N'eût frappé que moi ſeule, et verſé que mon ſang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais .... barbare.

les deux acteurs pleuraient, et tous les ſpectateurs étaient en larmes.

Cet amour d'*Olimpie* attendriſſait d'autant plus, qu'elle avait voulu ſe le cacher à elle-même, qu'elle ne s'était point laiſſé aller à ces lieux communs des combats entre l'amour et le devoir, et que ſa paſſion avait été plutôt devinée que déployée.

Immédiatement après cette ſcène, *Statira*, qui a ſu qu'on allait enlever ſa fille, vient lui apprendre qu'*Antigone* va la ſecourir, que ſon hymen était réprouvé par les lois; elle la donne à ſon vengeur. Alors *Olimpie* avoue à ſa mère qu'elle a le malheur d'aimer *Caſſandre*. *Statira*

évanouie de douleur entre ses bras, *Cassandre*
1762. qui accourt, les divers mouvemens dont ils sont agités, forment un tableau supérieur aux trois premiers actes.

Au cinquième, *Antigone*, arrivant pour soutenir ses droits, pour venger *Olimpie* du meurtrier d'*Alexandre* et de *Statira*, apprend que *Statira* vient d'expirer entre les bras de sa fille ; elle a conjuré *Olimpie*, en mourant, d'epouser *Antigone*. Les voila donc tous deux dans le temple, forcés d'attendre la decision d'*Olimpie*, et elle obligée de choisir ; elle promet qu'elle se déclarera quand elle aura rendu les derniers devoirs au bûcher de sa mère. Le bûcher parait, elle parle aux deux rivaux, et n'avouant son amour qu'au dernier vers, elle se jette dans le bûcher.

La scène a été tellement disposée, que tout a été executé avec la precision nécessaire. Deux fermes, sur lesquelles on avait peint des charbons ardens, des flammes véritables qui s'élançaient à travers les découpemens de la première ferme, percée de plusieurs trous; cette première ferme s'ouvrant pour recevoir *Olimpie*, et se refermant en un clin d'œil; tout cet artifice enfin a été si bien ménagé, que la pitié et la terreur étaient au comble.

Les larmes ont coulé pendant toute la pièce. Les larmes viennent du cœur. Trois cents personnes de tout rang et de tout âge ne s'attendrissent pas, à moins que la nature ne s'en mêle. Mais, pour produire cet effet, il fallait des acteurs et de l'action ; tout a été tableau, tout a éte animé. Madame *Denis* a joué *Statira* comme

mademoiselle *Duménil* joue *Mérope*. Madame d'*Hermenches*, qui fesait *Olimpie*, a la voix de mademoiselle *Gaussin*, avec des inflexions et de l'ame : mais ce qui m'a le plus surpris, c'est notre ami *Gabriel Cramer*. Je n'exagère point; je n'ai jamais vu d'acteur, à commencer par *Baron*, qui eût pu jouer *Cassandre* comme lui; il a attendri et effrayé pendant toute la pièce. Je ne lui connaissais pas ce talent supérieur. M. *Rillet* a joué le grand-prêtre, comme j'aurais voulu que *Sarrasin* l'eût représenté. *Antigone* a été rendu par M. d'*Hermenches* avec la plus grande noblesse. Je ne reviens point de mon étonnement, et je ne me console point de n'avoir pas vu ce spectacle honoré de la présence des deux illustres académiciens qui m'ont daigné aider de leurs conseils pour finir mon œuvre de six jours. Eux, et deux respectables amis à qui je dois tout, et que je consulte à Paris, ont fait mon ouvrage; car, malheur à qui ne consulte pas. 1762.

LETTRE CLXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 27 de mars.

Vous me demanderez peut-être, mes divins anges, pourquoi je m'intéresse si fort à ce *Calas* qu'on a roué, c'est que je suis homme, et que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestans disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères sans aucune preuve.

1762. Je me suis trompé sur le nombre des juges, dans ma lettre à M. de *la Marche*. Ils étaient treize; cinq ont constamment déclaré *Calas* innocent. S'il avait eu une voix de plus en sa faveur, il était absous. A quoi tient donc la vie des hommes? à quoi tiennent les plus horribles supplices? Quoi! parce qu'il ne s'est pas trouvé un sixième juge raisonnable, on aura fait rouer un père de famille! on l'aura accusé d'avoir pendu son propre fils, tandis que ses quatre autres enfans crient qu'il était le meilleur des pères! Le témoignage de la conscience de cet infortuné ne prévaut-il pas sur l'illusion de huit juges animés par une confrérie de pénitens blancs, qui a soulevé les esprits de Toulouse contre ce calviniste? ce pauvre homme criait sur la roue qu'il était innocent; il pardonnait à ses juges, il pleurait son fils auquel on prétendait qu'il avait donné la mort. Un dominicain, qui l'assistait d'office sur l'échafaud, dit qu'il voudrait mourir aussi saintement qu'il est mort. Il ne m'appartient pas de condamner le parlement de Toulouse; mais enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus. Plusieurs d'entre eux étaient pénitens blancs; ils peuvent s'être trompés. N'est il pas de la justice du roi et de sa prudence, de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolerait tous les protestans de l'Europe, et apaiserait leurs clameurs. Avons-nous besoin de nous rendre odieux? ne pourriez-vous pas engager M. le comte de *Choiseul* à s'informer de cette horrible aventure qui déshonore la nature humaine, soit

que *Calas* ſoit coupable, ſoit qu'il ſoit innocent? 1762.
Il y a certainement, d'un côté ou d'un autre, un fanatiſme horrible; et il eſt utile d'approfondir la vérité.

Mille tendres reſpects à mes anges.

LETTRE CLXIV.

A M. DAMILAVILLE.

4 d'avril.

Mes chers frères, il eſt avéré que les juges toulouſains ont roué le plus innocent des hommes. Preſque tout le Languedoc en gémit avec horreur. Les nations étrangères, qui nous haïſſent et qui nous battent, ſont ſaiſies d'indignation. Jamais, depuis le jour de la Saint-Barthélemi, rien n'a tant déshonoré la nature humaine. Criez, et qu'on crie.

Voici un petit ouvrage auquel je n'ai d'autre part que d'en avoir retranché une page de louanges injuſtes qu'on m'y donnait. Je ſerais très-fâché qu'on crût que j'en aye eu la moindre connaiſſance; mais je ſerais très-aiſe qu'il parût, parce qu'il eſt, d'un bout à l'autre, de la vérité la plus exacte, et que j'aime la vérité. Il faut qu'on la connaiſſe juſque dans les plus petites choſes. Il n'y a qu'à donner cette brochure à imprimer à *Grangé* ou à *Ducheſne*.

J'ai envoyé à mes frères cette petite relation, adreſſée à M. le duc de *Villars*, qui me vit eſquiſſer Caſſandre ſi vite, lorſqu'il était chez moi.

Je prie mon cher frère, de dire au frère *Platon*,
1762. que ce qu'il appelle pantomime, je l'ai toujours appelé action. Je n'aime point le terme de *pantomime* pour la tragédie. J'ai toujours songé autant que je l'ai pu à rendre les scènes tragiques pittoresques. Elles le sont dans Mahomet, dans Mérope, dans l'Orphelin de la Chine, surtout dans Tancrède. Mais ici toute la pièce est un tableau continuel. Aussi a-t-elle fait le plus prodigieux effet. Mérope n'en approche pas, quant à l'appareil et à l'action ; et cette action est toujours nécessaire. Elle est toujours annoncée par les acteurs mêmes. Je voudrais qu'on perfectionnât ce genre qui est le seul tragique, car les conversations politiques sont à la glace, et les conversations amoureuses sont à l'eau rose.

Je suis affligé de la Martinique et de mon roué. Nous sommes bien sots et bien fanatiques ; mais l'opéra comique répare tout.

Je bénis DIEU de m'avoir donné un frère tel que vous.

LETTRE CLXV.

1762.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 d'avril.

Mes anges, mes anges, rit-on encore à Paris ? va-t-on en foule au ſavetier *Blaiſe* et au *Maréchal?* Pour moi je pleure. Vos Pariſiens ne voient que des pariſiennes, et moi je vois des étrangers, des gens de tous les pays ; et je vous réponds que toutes les nations nous inſultent et nous mépriſent. Voilà un commencement bien douloureux pour meſſieurs de *Choiſeul.* Ce n'eſt certainement pas la faute de monſieur le comte ſi *Pierre* s'unit avec *Luc*; ce n'eſt pas la faute de monſieur le duc ſi les Anglais nous ont pris la Martinique, et s'ils vont peut-être détruire la ſeule flotte qui nous reſtait : mais ces événemens funeſtes doivent percer le cœur des deux miniſtres que vous aimez, et à qui je ſuis attaché. Que faire? jouer le Droit du ſeigneur. Il n'y a pas d'autre parti à prendre après le ſaint temps de Pâques. Les Anglais auront dépouillé le vieil homme ; on aura oublié la Martinique; il ne ſera plus queſtion de rien. Je ne crains que *Blaiſe* et les *Amours de Nannette.* Le Droit du ſeigneur, en d'autres temps, devrait plaire à une nation qui ne laiſſe pas d'avoir du bon, et qui avait autrefois du goût

Nous avons *le Kain*, il a l'air d'un gros chanoine ;

Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur
Fait gémir les couſſins ſous ſa molle épaiſſeur.

1762. Faites comme il vous plaira, Messieurs; mais nous allons nous réjouir pour oublier vos tribulations. Nous allons jouer Cassandre, le Droit du Seigneur, Sémiramis et l'Ecossaise. Notre ami *le Kain* nous dit que le tripot ne va pas mieux que le reste de la France, que les quatre premiers gentilshommes ont la grandeur d'ame d'entrer à la comédie pour rien, eux, leurs parens, leurs laquais, et les commères de leurs laquais. Cela est tout-à-fait noble Les grands seigneurs d'Angleterre sont d'une pâte un peu différente. Ils ont de leur côté la gloire, et nous avons la petite vanité.

Pendant que nous sommes la chiasse du genre humain, on parle français à Moscou et à Yassi; mais à qui doit-on ce petit honneur? à une douzaine de citoyens qu'on persécute dans leur patrie.

Mes chers anges, je vous remercie très-humblement, très-tendrement pour notre artilleur. J'aurai l'honneur d'écrire à M. le comte de *Choiseul*; mais, dans la crise où je le crois, je lui épargne mes importunités pour le présent.

Je crois qu'on est si occupé des désastres publics, qu'on ne songera pas à mon roué.

Nous sommes tous à vos pieds et à vos ailes.

LETTRE

LETTRE CLXVI.

A MADEMOISELLE ***.

Aux Délices, le 15 d'avril.

Il est vrai, Mademoiselle, que, dans une réponse que j'ai faite à M. de *Chazel*, je lui ai demandé des éclaircissemens sur l'aventure horrible de *Calas*, dont le fils a excité ma douleur autant que ma curiosité. J'ai rendu compte à M. de *Chazel* des sentimens et des clameurs de tous les étrangers dont je suis environné; mais je ne peux lui avoir parlé de mon opinion sur cette affaire cruelle, puisque je n'en ai aucune. Je ne connais que les factums faits en faveur des *Calas*, et ce n'est pas assez pour oser prendre parti. 1762.

J'ai voulu m'instruire en qualité d'historien. Un événement aussi épouvantable que celui d'une famille entière accusée d'un parricide commis par esprit de religion; un père expirant sur la roue pour avoir étranglé de ses mains son propre fils, sur le simple soupçon que ce fils voulait quitter les opinions de *Jean Calvin*; un frère violemment chargé d'avoir aidé à étrangler son frère; la mère accusée; un jeune avocat soupçonné d'avoir servi de bourreau dans cette exécution inouie: cet événement, dis-je, appartient essentiellement à l'histoire de l'esprit humain, et au vaste tableau de nos fureurs et de nos faiblesses, dont j'ai déjà donné une esquisse.

Je demandais donc à M. de *Chazel* des instructions; mais je n'entendais pas qu'il dût montrer ma lettre. Quoi qu'il en soit, je persiste à souhaiter que le parlement de Toulouse daigne

1762. rendre public le procès de *Calas*, comme on a publié celui de *Damiens*. On se met au-dessus des usages dans des cas aussi extraordinaires. Ces deux procès intéressent le genre humain; et si quelque chose peut arrêter chez les hommes la rage du fanatisme, c'est la publicité et la preuve du parricide et du sacrilége qui ont conduit *Calas* sur la roue, et qui laissent la famille entière en proie aux plus violens soupçons. Tel est mon sentiment.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXVII.

A M. DAMILAVILLE.

17 d'avril.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, de la part de M. *Frichebeaume*, libraire, la brochure ci-jointe. Vous êtes assez affermi dans notre sainte religion pour lire sans danger ces impiétés; mais je ne voudrais pas que cet ouvrage tombât entre les mains de jeunes gens qu'il pourroit séduire.

On est toujours indigné ici de l'absurde et abominable jugement de Toulouse. On ne s'en soucie guère à Paris où l'on ne songe qu'à son plaisir, et où la Saint-Barthélemi ferait à peine une sensation. *Damiens*, *Calas*, *Malagrida*, une guerre de sept années sans savoir pourquoi, des convulsions, des billets de confession, des jésuites, le discours et le réquisitoire de *Joli de Fleuri*, la perte de nos colonies, de nos vaisseaux, de notre argent; voilà donc notre siècle!

ajoutez-y l'opéra comique, et vous aurez le tableau complet. 1762.

On m'a donné cette lettre pour M *Saurin;* je vous supplie de vouloir bien la lui faire parvenir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

RIBIENBOTTE.

LETTRE CLXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

17 d'avril.

MES divins anges, je ne voulais vous écrire qu'après que *le Kain* auroit vu *Statira;* mais je commence toujours par vous remercier de la bonté que vous avez eue pour mon capitaine d'artillerie, qui voudrait bien pointer quelques canons contre *Pierre III* qui n'est pas *Pierre le grand.*

Il est vrai que M. le comte de *Saxe* ne fit que monter dans le vaisseau à Dunkerque, et que, grâce au ciel, nous ne mîmes point en mer; mais je ne prends aucun intérêt à cette misérable histoire, dont on a imprimé des fragmens très-incorrects qu'on m'a volés.

A l'égard de *Conculix*, c'est autre chose. Il faut que j'aye été abandonné de DIEU pour laisser cet animal-là en si bonne compagnie.

Nous avons déjà joué Tancrède. *Le Kain* m'a paru admirable; je lui ai même trouvé une belle

figure. J'étais le bon homme *Argire*; je ne m'en
1762. ſuis pas mal tiré: mais ni lui ni moi ne jouons dans Olimpie. Nous ſerons tous deux ſpectateurs bénévoles. Je devais naturellement jouer le grand-prêtre; ce ſont mes triomphes, vu le goût que j'ai pour l'Egliſe: mais je ſuis honoré du même catarre qui a oſé ſouffler ſur mes anges; j'ai la fièvre. Je continuerai ma lettre quand on aura joué Olimpie ou Caſſandre, et je vous en rendrai compte, en oubliant la petite part que je peux y avoir.

18 d'avril.

Mes anges ſauront qu'hier *le Kain* nous joua *Zamore*; il étoit encore plus beau que je n'avais cru. Il joua le ſecond acte de façon à me faire rougir d'avoir loué autrefois *Baron* et *Dufreſne*. Je ne croyais pas qu'on pût pouſſer auſſi loin l'art tragique. Il eſt vrai qu'il ne fut pas ſi brillant dans les autres actes. Il a quelquefois des ſilences trop longs; il en faut, comme en muſique, mais il ne faut pas les prodiguer; ils gâtent tout quand ils n'embelliſſent pas. Il fut bien mal ſecondé; ma nièce ne jouait point. *Cramer*, qui avait joué *Caſſandre* ſupérieurement, joua *Alvarès* préciſément comme le bon homme *Caſſandre*. Mais enfin, nous voulions voir *le Kain*, et nous l'avons vu.

En attendant qu'on répète Caſſandre ou Olimpie, il faut que je vous diſe un mot de la Jamaïque, qu'un de nos acteurs, armateur de ſon métier, prétend que vous avez priſe à la ſuite des Eſpagnols, car vous êtes à préſent *à la ſuite* ſur mer et ſur terre. Votre rôle n'eſt pas beau. Puiſſe mon armateur comique avoir raiſon. Mais pourquoi dit-on que madame de *Pompadour* eſt

borgne, et M. d'*Argenson* aveugle? eſt-il vrai 1762.
qu'en effet l'une ait perdu un œil, l'autre deux? Vous voyez toutes les mauvaiſes plaiſanteries que font, ſur cette aventure, ceux qui ne ſavent pas que les railleries ſur les malheureux ſont odieuſes. Il faut que cette nouvelle ait un fondement. Il y a long-temps qu'on m'a mandé que l'un et l'autre avaient une violente fluxion ſur les yeux.

Parlons un peu de mon roué. Il s'en faut bien qu'on ait découvert l'auteur de l'aſſaſſinat attribué au père; il s'en faut bien qu'on ſonge à réhabiliter la mémoire du ſupplicié. Tout le Languedoc eſt diviſé en deux factions, dont l'une ſoutient que *Calas* père avait pendu lui-même un de ſes fils, parce que ce fils devait abjurer le calviniſme; l'autre crie que l'eſprit de parti, et ſur-tout celui des pénitens blancs, a fait expirer un homme innocent et vertueux ſur la roue.

Je crois vous avoir dit que *Calas* père était âgé de ſoixante et neuf ans, et que le fils qu'on prétend qu'il a pendu, nommé *Marc-Antoine*, garçon de vingt-huit ans, était haut de cinq pieds cinq pouces, le plus robuſte et le plus adroit de la province; j'ajoute que le père avait les jambes très-affaiblies depuis deux ans, ce que je ſais d'un de ſes enfans. Il était poſſible à toute force que le fils pendît le père; mais il n'était nullement poſſible que le père pendît le fils. Il faut qu'il ait été aidé par ſa femme, par un de ſes autres fils, par un jeune homme de dix-neuf ans qui ſoupait avec eux; encore auraient-ils eu bien de la peine à en venir à bout. Un jeune homme vigoureux ne ſe laiſſe pas pendre ainſi. Vous ſavez, ſans doute, que la plupart des juges voulaient rouer toute la fa-

mille, ſuppoſant toujours que *Marc-Antoine Calas*
1762. n'avait été étranglé et pendu de leurs mains que pour prevenir l'abjuration du calviniſme qu'il devait faire le lendemain. Or, j'ai des preuves certaines que ce malheureux n'avait nulle envie de ſe faire catholique. Enfin, les juges prévenus ayant ordonné l'enterrement de *Marc-Antoine* dans une égliſe, les pénitens blancs lui ayant fait un ſervice ſolennel et l'ayant invoqué comme un martyr, n'ont point voulu ſe détacher de leur opinion. Ils ont condamné d'abord le père ſeul à mourir ſur la roue, ſe flattant qu'en mourant il accuſerait ſa famille. Le condamné eſt mort en appelant à DIEU, et les juges ont été confondus. Voilà en deux pages la ſubſtance de quatre factums. Ajoutez à cette aventure abominable la perſuaſion où ces juges (au moins quelques-uns) ſont encore, que l'on avait réſolu, dans une aſſemblée de réformés, de faire étrangler ſans miſéricorde celui de leurs frères qui voudrait abjurer, et que ce jeune homme de dix-neuf ans, nommé *Lavaiſſe*, qui avait ſoupé avec les accuſés, était le bourreau nommé par les proteſtans. Vous remarquerez que ce *Lavaiſſe* eſt le fils d'un avocat, ſoupçonné, il eſt vrai, d'être calviniſte, mais de mœurs douces et irréprochables.

Lorſque nous avons joué Tancrède, il y a eu un terrible battement de mains, accompagné de cris et de hurlemens à ces vers :

O juges malheureux, qui dans vos faibles mains, etc.

Mais voilà toute la réparation qu'on a faite à la mémoire du plus malheureux des pères. Je ne connais point, après la Saint-Barthélemy et les autres excès du fanatiſme commis par tout le peuple, une aventure particulière plus effrayante.

Voilà bien écrire, pour un homme qui a la fièvre. Je continuerai après Caſſandre. 1762.

20 d'avril.

Je n'ai rien écrit hier 19, parce que j'avais une fièvre violente. Nous ſommes accablés de contre-temps dans notre tripot. Un oncle d'un acteur s'eſt aviſé de mourir; nous voilà tous dérangés. Notre ſpectacle ſe démanche comme le vôtre: vous perdez *Grandval;* on dit que mademoiſelle *Duménil* va ſe retirer; il faut que tout finiſſe. Le théâtre de France avait de la réputation dans l'Europe, et c'etait preſque le ſeul de nos beaux arts qui fût eſtimé; il va tomber. On dit que M. le maréchal de *Richelieu* n'aura pas eu peu de part à cette révolution.

Je ſuis fâché que les autres comédiens, nommés jéſuites, tombent auſſi. C'eſt une grande perte pour mes menus plaiſirs. Les univerſités, jointes au parlement, vont établir un terrible pédantiſme. Je n'aime pas les mœurs pédantes.

Nous devions jouer aujourd'hui Caſſandre-Olimpie, et *le Français à Londres.* Figurez-vous que milord *Craff* était joué par un anglais qui s'appelle *Craff;* mais, comme je vous l'ai dit, un maudit oncle nous dérange. Tout ce que nous pourrons faire, ce ſera de répéter devant *le Kain*, en habits pontificaux, afin qu'il juge. En attendant qu'on joue, il faut que je vous diſe que je ſais un gré infini à *Collet* d'avoir mis *Henri IV* ſur le théâtre. Son nom ſeul attirera tout Paris pendant ſix mois, et l'opéra comique trouvera à qui parler.

Voici la nuit; on va jouer Caſſandre et *le Français à Londres*, malgré tous les contre-temps: je vais juger.

1762. Parlons d'abord de milord *Hufai*. Il eſt ſi plaiſant de voir un anglais du même nom jouer ce rôle, que j'en ris encore, quoique je ſois bien malade. Pour Caſſandre, le porteur vous pourra dire ſi cela fait un beau ſpectacle, s'il y a de l'intérêt, ſi la fin eſt terrible, et ſi tout n'eſt pas hors du train ordinaire, depuis le commencement juſqu'à la fin. Je voulais lui donner la pièce pour vous l'apporter ; mais j'ai ſenti, à la repreſentation, qu'il y avait plus d'une nuance à donner encore au tableau. Tout ce que je vous peux dire, c'eſt qu'il ne faut pas qu'il y ait dans cet ouvrage un ſeul trait qui reſſemble aux tragédies auxquelles on eſt accoutumé. C'eſt aſſurément un ſpectacle d'un genre nouveau, auſſi difficile peut-être à bien repréſenter qu'à bien traiter.

Je vous l'enverrai, mes divins anges, avant qu'il ſoit un mois. Laiſſez-moi me guérir, la tête me fend et me tourne.

Finie à deux heures après minuit.

LETTRE CLXIX.

A M. DUCLOS.

A Ferney, 23 d'avril.

Il faut vous avouer, Monſieur, que le théâtre de Ferney a fait un peu de tort à nos commentaires, et que nous avons, pendant quelques jours, abandonné *Corneille* pour *le Kain*. Nous avons fait de mademoiſelle *Corneille* une aſſez bonne actrice, au lieu de travailler à l'edition de ſon oncle. Le commentateur, les libraires, la nièce de *Corneille*, la nièce du commentateur, tout cela a joué la comédie. Cela n'a pas pourtant inter-

rompu notre entreprise, mais il y a eu du relâchement. Une autre raison encore qui a arrêté 1762.
le cours de mes consultations, c'est que je me suis mis à traduire l'Héraclius espagnol, imprimé à Madrid en 1643, sous ce titre: *la famosa comedia. En esta vida todo es verdad, y todo es mentira, fiesta que se representô à sus Magestades, en el salon real del palacio.* Le savant qui m'a déterré cette édition prodigieusement rare, prétend que *sus Magestades* veut dire *Philippe* et *Elisabeth*, fille de *Henri IV*, qui aimait passionnément la comédie, et qui y menait son grave mari. Elle s'en repentit; car *Philippe IV* devint amoureux d'une comédienne, et en eut don *Juan d'Autriche*. Il devint dévot et n'alla plus au spectacle après la mort d'*Elisabeth*. Or, *Elisabeth* mourut en 1644, et mon savant prétend que la *Famosa comedia*, jouée en 1640, fut imprimée en 1643; mais comme mon exemplaire est sans date, il faut en croire mon savant sur sa parole. Le fait est que cette tragédie est à faire mourir de rire d'un bout à l'autre; les *Mille et une nuits* sont beaucoup moins merveilleuses. Si quelque chose dans le monde a jamais eu l'air original, c'est assurément cette extravagance dont aucun roman n'approche. Il suffit d'en lire deux pages pour être convaincu que l'auteur a tout pris dans sa tête. Je la ferai imprimer, afin qu'on puisse aisément apercevoir la petite différence qui se trouve entre notre Héraclius et la *Comedia famosa*.

Je dois vous donner avis que le premier volume, contenant seulement Médée et le Cid, est déjà si énorme, que je serai obligé de rejeter à la fin du dernier tome la vie de l'auteur, et les anecdotes et réflexions que je mettrai dans mon épitre dédicatoire à l'académie. L'épitre ne pourra

1762. plus contenir qu'un ſimple témoignage de ma reſpectueuſe reconnaiſſance, et une note avertira que la vie de *Pierre Corneille* ſe trouvera au dernier volume, avec quelques pièces curieuſes. Cette vie, rejetée à ce dernier tome, fera au moins ouvrir quelquefois un tome que, ſans cela, on n'ouvrirait jamais; car qui peut lire la *Galerie du Palais royal* et la *Place royale*. Ce dernier tome ſera uniquement deſtiné à la comédie, avec un diſcours ſur la comédie eſpagnole, anglaiſe et italienne; mais il faut ſe bien porter, et je ſuis un peu ſur le côté.

Je tâcherai de vous envoyer dans peu les remarques ſur Rodogune et ſur Sertorius.

Je repris cetre lettre cinq ou ſix fois; je n'en peux plus. J'ai bien peur de ne pas achever cette édition, et de dire: *Medium ſolvar et inter opus.*

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

26 d'avril.

MADAME la ducheſſe d'*Enville*, mes anges, fait bien de l'honneur aux Délices. Elle peut arriver quand il lui plaira; il y aura de quoi loger quatre maîtres de plein-pied, même cinq. Mais que monſieur l'archevêque de Rouen ne s'imagine pas être à Gaillon. Que toute cette illuſtre compagnie penſe être aux eaux, et s'attende à être un peu à l'étroit. Tout le monde ſera bien couché; c'eſt la ſeule choſe dont je réponds. On y trouvera de la batterie de cuiſine; mais, comme la moitié de notre linge a été brûlée dans nos

fêtes de Ferney, nous ne pouvons en fournir. Je ſens combien il eſt déſagréable de ne pas faire 1762. la galanterie complète; mais il eſt bon d'avertir de ce qu'on peut et de ce qu'on ne peut pas.

Je ſuppoſe que madame la ducheſſe d'*Enville* enverra à l'avance quelque fourrier, quelque maréchal de ſes logis, qui viendra préparer les lieux. Tous les ſecours poſſibles ſe trouvent à Genève ſous la main Il ne ſera pas mal de me faire avertir du jour de l'arrivée du maréchal de ſes logis. Madame *Denis* arrangera tout avec lui ; car, pour moi, il n'y a pas d'apparence que je puiſſe ſitôt ſortir de Ferney. Je ſuis toujours malade, je n'ai point porté ſanté depuis les journées de Tancrède et de Caſſandre, et madame la ducheſſe d'*Enville* aura en moi un courtiſan très-peu aſſidu; elle ſera maîtreſſe abſolue de la maiſon, et ne ſera point gênée par ſon hôte. Voilà, mes divins anges, tout ce que je puis faire en conſcience. Je ne doute pas que mes anges ne faſſent mes très-humbles excuſes aux perſonnes que je voudrais mieux recevoir. Après tout elles ſeront infiniment mieux qu'en aucune maiſon de Genève. Elles jouiront d'un aſſez joli jardin, d'un très-beau payſage; elles ſeront à l'abri de tout bruit et de toute importunité. Je crois que je dois au moins réparer, par une lettre, la mince réception que je fais à madame d'*Enville*; permettez donc que j'inſère ici ce petit billet, et que je prenne la liberté de vous l'adreſſer.

Voulez-vous à préſent un petit mot pour Caſſandre? Je perſiſte à croire que cette pièce ne ſouffre aucun moyen ordinaire. *Le Kain* a dû le ſentir à la repréſentation. Les choſes ſont tellement amenées, qu'il n'eſt ni décent ni poſſible que les deux rivaux agiſſent.

1762. *Cassandre*, au quatrième acte, vient enlever sa femme, mais il trouve la belle-mère expirante. *Antigone* dispose tout pour tuer *Cassandre* aux portes du temple, mais il n'en sort pas. Au cinquième, il n'y a pas moyen de troubler la cérémonie du bûcher; les deux princes ne peuvent se douter qu'*Olimpie* va se jeter dedans, puisqu'ils voient les offrandes qu'on apporte à *Olimpie* sur un autel, et qu'elle doit présenter à sa mère avec ses voiles et ses cheveux. Croyez que le tout fait le spectacle le plus singulier, et le plus grand tableau qu'on ait jamais vu au théâtre: mais, encore une fois, il faut des nuances, et je ne peux travailler dans l'état où je suis; à peine puis-je suffire à *Pierre Corneille*.

Nous avons ici le père de la petite, qui vient d'arriver de Cassel pour voir sa fille. Celui-ci ne sera jamais commenté, ou je suis le plus trompé du monde.

Eh bien, on vient encore de vous prendre Sainte-Lucie et le dernier de vos vaisseaux qui revenait de l'île de Bourbon.

Pauvres Français! vous n'aviez autre chose à faire qu'à vous réjouir; de quoi vous êtes-vous avisés de faire la guerre?

Mes anges, vivez heureux. Je baise le bout de vos ailes plus que jamais.

J'ai une fluxion de poitrine, et je cesse tout travail.

FIN du Tome neuvième.

